

**L'amour est dans
le foin (HQN)
(French Edition)**

Angéla Morelli

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANGELA MORELLI

L'amour est dans le foin

 HARLEQUIN
VERONA

ANGÉLA MORELLI

L'amour est dans le foin

Roman



Chapitre 1

– Rhaaaa, mais c'est pas vrai !

Louise freina brutalement puis frappa des deux mains le volant dans un geste qui ne manquait pas d'énergie. La voiture fit une embardée et se déporta sur la droite. Les pneus dérapèrent sur le bord gravillonné de la petite route de campagne avant de s'immobiliser à quelques centimètres du fossé.

– Putain de bordel de merde ! s'écria-t-elle, les mains légèrement tremblantes. Calme-toi, calme-toi, s'ordonna-t-elle à haute voix. Si tu meurs ici, pwww.harlequin-hqn.frersonne ne retrouvera ton corps avant des mois et tu finiras dévorée par les vaches.

Elle inspira profondément comme Miguel, son prof de yoga, le lui avait appris et tenta de retrouver son énergie positive. Après cinq respirations, elle dut se rendre à l'évidence : sa positivité s'était fait la malle avec son sens de l'orientation.

Pourquoi, mais pourquoi n'avait-elle pas exigé une voiture de location équipée d'un GPS ? Et pourquoi diable avait-elle fait confiance à Émilie¹ ? Le plan qu'elle lui avait donné était complètement fantaisiste ! D'ailleurs, c'était à cause d'elle que tout ce cauchemar avait commencé. Elle soupira en se souvenant de la conversation qui avait marqué le début de ce cauchemar.

– Tu verras, lui dit son amie, c'est un coin absolument génial. La maison de Gisèle² est très grande et super bien équipée, tu pourras vraiment te couper de Paris et te « ressourcer », ajouta Émilie en faisant le signe des guillemets avec les mains.

– Me « ressourcer » ? répéta Louise en imitant le geste d'Émilie. Tu penses vraiment que ce dont j'ai besoin, c'est de passer mon temps à batifoler dans les torrents ?

– Il n'y a pas de torrents en Picardie, affirma la rouquine en mettant deux sucres dans son café allongé. Enfin, je crois. Et puis, de toute façon, c'est bien toi qui me bassines depuis des mois avec la pollution, ton boulot et ta fatigue, non ? Tu passes ton temps à te plaindre.

– Merci, rétorqua Louise un peu sèchement.

– Je ne dis pas que tu as tort. Tu bosses comme une folle et tu as des

horaires de malade. Ça fait combien de temps que tu n'as pas pris de vacances ?

– Je ne sais pas, répondit Louise en faisant un rapide calcul dans sa tête. Sept mois. Non, huit.

– Pas étonnant que tu sois dans un état proche de l'Ohio. Tu bosses même le dimanche !

C'était, hélas, la vérité. Le cabinet dans lequel Louise était juriste avait licencié une personne au mois de novembre dernier et ne l'avait toujours pas remplacée. La charge de travail était retombée sur ses épaules et n'avait fait que croître. Ces derniers temps, c'est tout juste si elle trouvait le temps d'aller à la salle de gym, et se dégager un créneau horaire pour aller chez le coiffeur relevait du tour de passe-passe. Le café qu'elle prenait ce samedi matin de juin avec Émilie dans un bar près des Halles était le premier depuis longtemps.

– C'est une proposition en or ! poursuivit Émilie en rajustant son foulard. Tu n'auras rien à faire, sauf vérifier que les ouvriers font bien les travaux prévus dans la grange. C'est un boulot à la hauteur de tes compétences de meneuse d'hommes, non ?

– Je ne sais pas comment je dois prendre cette remarque, répliqua Louise en haussant un sourcil.

– Tu la prends comme tu veux, répondit la rouquine en terminant son café allongé.

– Est-ce que tu es certaine, au moins, que Gisèle veut bien que je passe tout le mois de juillet chez elle ? Après tout, on ne se connaît pas.

– Aucune importance, balaya Émilie avec un geste de la main pour appuyer son propos. Je te connais et je la connais, c'est largement suffisant. Elle est au contraire hyper contente que tu lui rendes ce service. Quand l'entrepreneur a décalé la date du chantier sans lui en parler, elle était dans tous ses états. Elle a planifié son voyage en Inde depuis plus de deux ans ! Tu imagines bien qu'elle n'avait aucune envie de rater l'atelier avec ce yogi hyper célèbre qui doit révolutionner ses chakras et tout le tintouin.

– Mmm, je ne sais pas, répondit Louise, pas tout à fait convaincue. La campagne, c'est pas vraiment mon truc. En général, je me fais chier au bout de deux jours. Et encore, deux jours, c'est la fourchette haute. J'ai toujours envie de me pendre aussitôt passé le périph.

– Je peux comprendre : la campagne, c'est pas ma tasse de café non plus, intervint Émilie. Mais tu sais, Gisèle a le câble et un ordinateur !

Comme si c'était deux garanties absolues contre le désœuvrement, se dit Louise.

– Et puis, tu pourras enfin te mettre au vert comme tu en as envie depuis des semaines, poursuivit son amie. Ce sera l'occasion de vraiment te déconnecter et d'arrêter enfin de vivre à ce rythme idiot qui va finir par avoir ta peau. Tu vas pouvoir te reposer, lire le Goncourt, manger bio... Et, plus important, tu ne seras pas tentée de rompre l'abstinence que tu as

décidé de t'imposer pendant les vacances. À mon avis, y aura pas un mec potable à deux cents kilomètres à la ronde.

C'est ce dernier argument qui eut raison des réticences de Louise. Après bien des déboires et des déconvenues, elle avait en effet choisi, suite à la lecture d'un article dans un magazine féminin sur les bienfaits de l'abstinence sexuelle, de se convertir à cette étrange mode. Comme elle reculait sans cesse le début de sa période de jeûne sexuel, ses amies avaient commencé à prendre des paris. Quand elle en avait eu vent et qu'elle avait découvert que même la bienveillante Maria avait mis de l'argent dans la cagnotte, la fierté de Louise avait été piquée au vif. S'enterrer pendant tout le mois de juillet dans un coin reculé de la campagne française lui paraissait le plus sûr moyen de faire taire les mauvaises langues et leur montrer de quoi elle était capable.

– Bon, d'accord, dit-elle en soupirant. Elle est où, exactement, cette baraque ?

Elle se retrouvait à présent perdue sur une route de campagne tellement étroite qu'elle ne voulait même pas penser à ce qui se passerait si une voiture arrivait en sens inverse, le tout sans GPS, sans carte routière digne de ce nom et sans la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait.

Furieuse, elle fourragea dans son grand sac à main en toile beige à la recherche de son téléphone portable. Un coup d'œil sur l'écran lui apprit qu'il n'y avait pas de réseau. *Typique*, songea-t-elle. *C'est toujours lorsqu'on a le plus besoin de passer un coup de fil que ce genre de choses se produit. Genre quand on est poursuivie par un psychopathe armé d'une hache, ou perdue dans la cambrousse.* Il ne manquerait plus qu'un taré apparaisse et ce serait le pompon ! Heureusement pour elle, elle était bien seule sur cette route paumée. Ou malheureusement, d'ailleurs : avec un peu de chance, le psychopathe aurait eu la gentillesse d'indiquer le bon chemin à sa victime avant de la poursuivre en hurlant.

Louise se pencha pour jeter un regard par la vitre du côté passager : la route était bordée par un fossé derrière lequel se dressait un talus herbeux. Peut-être aurait-elle un peu plus de réseau si elle était en hauteur ? Elle descendit de voiture son téléphone à la main et se dirigea d'un pas résolu vers le fossé, dont elle évalua la largeur d'un coup d'œil. Il n'était pas infranchissable, loin de là. Mais quand elle tenta de l'enjamber, elle se trouva gênée par sa jupe crayon. Elle soupira, remonta le tissu le long de ses cuisses fuselées, prit un peu d'élan et fit un grand pas en avant... qui la mena droit vers le talus, contre lequel elle s'étala de tout son long. Le talon de sa chaussure droite avait ripé sur les cailloux qui bordaient le fossé.

– Et meeeeeeerde ! s'exclama-t-elle avec une sophistication toute

relative.

Elle tenta de se relever, mais se rendit vite compte que sa chaussure était coincée entre deux cailloux. Elle se tortilla du mieux possible, mais sans résultat.

– Putain de bordel de merde, marmonna-t-elle entre ses dents. Putain de bordel de merde de mammoth ! Putain de bordel de merde de mammoth à queue poilue ! ajouta-t-elle pour faire bonne mesure.

Les jurons n'eurent hélas aucun effet sur sa jolie chaussure, dont le talon fin refusait catégoriquement de bouger d'un millimètre. De guerre lasse, Louise finit par se pencher pour défaire la bride de sa sandale. Elle se redressa, en équilibre sur une jambe, le pied droit nu, puis tira de toutes ses forces sur sa sandale, qui finit par se rendre. Elle se rechaussa avec un sourire victorieux, épousseta sa jupe grise et évalua rapidement les dégâts : elle avait les genoux maculés de terre et d'herbe comme une enfant turbulente, et une tache verdâtre s'étalait sur sa blouse de soie ivoire. Pas question de se laisser décourager par si peu. Elle coinça son portable dans son soutien-gorge et entama avec détermination l'ascension du talus. Qui se révéla plus pentu qu'il n'y paraissait. Et surtout plus glissant.

Jetant toute dignité aux orties (après tout, personne ne risquait de la voir étant donné que la région semblait aussi déserte que le cerveau d'un animateur télé), elle escalada le talus, en partie à quatre pattes, sa jupe couvrant à peine ses fesses. Louise arriva enfin au sommet avec un soupir de soulagement ; elle se remit debout, se frotta du mieux possible les mains afin de se débarrasser de la terre qui y avait pris ses quartiers, puis sortit le téléphone de son soutien-gorge.

Elle regarda l'écran en formulant une prière silencieuse.

Une barre. Une seule. Et, bien évidemment, pas d'Internet.

Elle regarda autour d'elle : elle se trouvait dans un pré, de dimensions restreintes et bordé d'un côté par un bois assez touffu, dans lequel paissaient tranquillement trois vaches grasses, inévitablement tachetées de noir, qui ne lui accordèrent pas un regard. D'un coup d'œil, Louise évalua leur potentiel de dangerosité : apparemment, les bêtes ne montraient aucun signe d'agressivité et n'avaient pas l'air de vouloir se jeter sur elle pour la piétiner de leurs sabots furieux. Elle se souvint avec un émoi teinté de frayeur d'une scène de cavalcade dans un western qui l'avait traumatisée adolescente, mais les trois mammifères languides qui rumaient à quelques mètres d'elle n'avaient l'air d'avoir une parenté que très éloignée avec les bisons d'Hollywood. Elle osa donc faire quelques pas dans le champ, le téléphone en l'air comme pour supplier tous les satellites positionnés au-dessus de la Somme de bien vouloir lui envoyer des ondes positives, tournoya sur elle-même, avança un peu, recula, et finit par trouver un endroit où le portable affichait

royalement deux barres.

Soulagée, Louise fit défiler les numéros jusqu'à tomber sur celui d'Émilie.

– Comment se fait-il que le plan ne mène nulle part ? aboya-t-elle dès que son amie décrocha.

– Bonjour à toi aussi, Louise. Tu as un problème ? répondit son amie, dont la voix paraissait étrangement proche, comme si elle n'était pas à deux cents kilomètres de là.

– Un « problème » ? Le mot est faible. Je suis dans la merde jusqu'au cou, oui !

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as atterri dans un pré plein de vaches ?

– Tu n'as pas intérêt à faire la maligne, répliqua Louise d'une voix qui s'échauffait dangereusement. C'est quoi ce plan débile que tu m'as filé ?

– C'est pas le mien, c'est celui de Gisèle.

– Comment ça ?

Un doute affreux germa dans l'esprit de Louise et se fraya un chemin jusqu'à sa bouche.

– Émilie, dis-moi, est-ce que tu es déjà allée chez Gisèle ?

– Non, pourquoi ?

– Tu oses demander pourquoi ? explosa Louise. Tu te fous de ma gueule ou quoi ? Tu m'envoies au bout du monde avec une carte qui pourrait donner l'emplacement de l'île au trésor que je ne m'en rendrais même pas compte et en plus tu m'avoues seulement maintenant que tu ne sais même pas où tu m'as envoyée ?

– C'est un détaillounet. Et je suis certaine que le plan de Gisèle est correct. Elle est prof de maths, après tout.

– Ce ne serait pas la même Gisèle qui se perd systématiquement dans son lycée par hasard ? Celle que ses élèves font tourner en bourrique en lui indiquant un trajet vers des salles fictives, comme tu me l'as raconté ? Celle qui s'est retrouvée enfermée dans le bahut après un conseil de classe parce qu'elle ne trouvait plus la sortie ?

Il y eut un silence au bout de la ligne.

– Oups, finit par répondre Émilie. Je n'avais pas pensé à ça, je suis désolée. Tu es où, là ?

– Sur un talus que j'ai escaladé à quatre pattes.

Son amie éclata de rire.

– Si tu n'arrêtes pas immédiatement de rire, je raconte à Samuel³ ce que tu as fait la semaine dernière, la menaça Louise sur un ton glacial.

– Je ne riais pas, je toussais... Bon, qu'est-ce que tu vois autour de toi ?

– Des champs. Des arbres. Des vaches.

– Tu vois ! s'écria son amie sur un ton triomphal. Je ne t'ai pas

menti : il y a bien des champs et des arbres ! Tu ne dois donc pas être si perdue que ça.

Louise se pinça l'arête du nez avec deux doigts et ferma les yeux.

– Rappelle-moi pourquoi je suis amie avec toi ? demanda-t-elle.

– Parce que je suis hyper drôle. Et puis, de toute façon, c'est pas comme si tu avais le choix : tu es tellement belle que les autres femmes te fuient.

– Ne crois pas m'amadouer avec tes flatteries. Je te jure, je vais faire demi-tour et rentrer à Paris.

Si tant est que je retrouve mon chemin, songea-t-elle. J'aurais dû semer des chaussures derrière moi, comme le Petit Poucet.

– Non, non, non ! répondit précipitamment Émilie. J'ai promis à Gisèle que tu t'occuperais de tout ! Je suis sûre que tu n'es pas vraiment perdue.

– Ah bon ? Eh bien, viens vérifier par toi-même, puisque tu es si sûre de toi. D'ailleurs, en voilà une bonne idée : tu n'as qu'à me remplacer et venir surveiller les travaux à ma place.

– Tu sais bien que c'est impossible, je suis en plein déménagement, répliqua Émilie. Bon, prenons le problème de manière rationnelle et organisée...

– Il va falloir que je trouve un autre interlocuteur alors, lança Louise.

– Je ferai comme si je n'avais rien entendu. Qu'est-ce qu'il y a autour de toi ?

– Des champs. Des arbres. Des vaches.

– Tu l'as déjà dit.

– Ah, pardon. Des champs. Des arbres. Des vaches... Et le ciel.

– C'est un début. Pas de ferme à l'horizon ?

– Non, je ne vois que l'herbe qui herboie et les frondaisons qui frondaisoient.

– Tu en es certaine ?

– Que l'herbe herboie ?

– Non, idiot, qu'il n'y a pas de ferme !

– J'en suis aussi certaine que de mon premier orgasme – à moins que la campagne ne m'ait brutalement privée de l'usage de la vue. D'ailleurs, j'aurais bien aimé être privée du sens de l'odorat. Il n'y a que trois vaches dans ce pré, mais ça pue autant que les pieds du mec avec qui j'ai couché la semaine dernière.

– Arrête de faire ta Parisienne. Ça sent la campagne, c'est tout.

– Dit celle qui n'a pas quitté Paris depuis la première élection de Delanoë.

– C'est juste que je n'en ai pas eu l'occasion, c'est tout... Bon, revenons à nos moutons.

– Je t'ai dit que c'était des vaches.

– Tu pinailles.

– D’ailleurs, tiens, bonne idée ! Je vais demander mon chemin à la vache la plus proche, elle pourra peut-être me renseigner.

Joignant le geste à la parole, Louise s’approcha d’un pas décidé d’un des mammifères qui rumaient placidement, indifférents.

– Bonjour, Marguerite, je suis perdue à cause de la carte fantaisiste d’une folle furieuse partie ouvrir ses chakras en Inde. Pourriez-vous m’indiquer le chemin du lieu-dit nommé originalement « Le Hameau », s’il vous plaît ?

– Mais à qui tu parles ?

– À une vache.

– Tu es complètement folle, ma parole !

– Je ne suis pas folle, je suis désespérée. J’ose espérer que la prof de lettres que tu es saisisse la nuance.

Au volant de sa Méhari jaune citron hors d’âge, Joffrey se dirigeait vers ses ruches, histoire de vérifier que tout était en ordre et que le traitement qu’il avait administré quelques jours auparavant à ses abeilles continuait de faire effet. Il traversait le champ dans lequel paissaient ses vaches, lorsqu’un curieux spectacle attira son attention.

À l’extrémité ouest du pré, du côté qui bordait la départementale, une femme blonde semblait en grande conversation avec une de ses vaches, qu’elle invectivait à grand renfort de moulinets de bras. Intrigué, il bifurqua pour se rapprocher. En entendant le bruit du moteur, l’inconnue pivota dans sa direction. Il découvrit alors qu’elle ne discutait pas avec la douce Berthe, mais sans doute avec un interlocuteur à l’autre bout de son téléphone portable. Il sourit, vaguement soulagé : quitte à découvrir une intruse dans son champ, il aimait autant qu’elle ne soit pas folle.

Maintenant qu’il était plus près d’elle, il distinguait mieux ses traits, et son sourire s’élargit. L’inconnue était d’une beauté à couper le souffle. Elle avait de grands yeux qu’il devinait bleus, ou en tout cas très clairs, bordés par des cils épais, un petit nez mutin, comme on disait dans les romances que lisait au kilomètre la mère de Joffrey, et une bouche pour laquelle de nombreux hommes avaient déjà perdu la raison, c’était évident. Un corps élancé aux jambes interminables, des fesses rondes et fermes que sa courte jupe moulante ne faisait rien pour dissimuler, de longs cheveux blonds légèrement ondulés... Il avait l’impression qu’un croisement entre Kate Moss et Barbie avait échoué dans son pré.

L’inconnue, qui n’avait pas l’air le moins du monde perturbée par l’examen auquel il la soumettait depuis sa Jeep, dit quelque chose qu’il ne put entendre à son interlocuteur, puis raccrocha et se dirigea vers lui aussi rapidement que ses talons hauts le lui permettaient. Joffrey coupa aussitôt le moteur et descendit de son véhicule.

– Dieu du ciel, vous êtes bien réel ! s’exclama la délicieuse apparition. J’ai cru un instant que vous n’étiez qu’un mirage !

– Il y en a peu par ici, répondit-il avec son plus beau sourire. Vous êtes perdue ?

– Complètement, totalement et irrémédiablement. Ma voiture est en bas du

talus et...

– Vous avez eu un accident ? s'inquiéta soudain Joffrey, remarquant enfin ses genoux pleins de terre.

– Pas du tout. Je me suis garée sur le bas-côté et j'ai voulu escalader le talus dans l'espoir d'avoir du réseau.

– Hum. Laissez-moi deviner. Vos chaussures n'étaient pas adaptées à ce genre de sport.

– Exact. Maintenant, est-ce que vous pourriez m'indiquer le chemin du Hameau ?

– Vous y êtes. Il suffit de prendre à droite à la prochaine bifurcation.

– Non ? Putain, quand je pense que cette connerie de carte était...

Elle s'interrompt brusquement.

– Pardonnez-moi. Je ne jure jamais en règle générale, mais là, il faut bien que j'exprime ma joie. Je vous sauterais bien au cou pour vous remercier, mais je pense que Marguerite m'a bavé dessus.

– Marguerite ? reprit Joffrey, perplexe.

– La vache, là, expliqua-t-elle avec un geste vers l'animal.

– Ah, vous voulez dire Berthe !

– Vous la connaissez personnellement ?

Il éclata de rire.

– Vous êtes dans mon champ et ces vaches sont à moi. Laissez-moi vous présenter Berthe, Brunehilde et Cunégonde. Et moi, c'est Joffrey, ajouta-t-il en lui tendant la main.

– Louise, répondit-elle. Je vais m'installer provisoirement chez Gisèle Pagès.

– C'est la maison tout au bout du village, derrière le grand portail vert. Vous ne pourrez pas la manquer. Je vous aurais bien précédée, pour être sûr que vous ne vous perdrez pas encore une fois, mais je dois aller m'occuper de mes abeilles.

– Vous êtes apiculteur ?

– Entre autres. Je fais aussi du fromage. Et je cultive quelques fruits et légumes. Je suis un touche-à-tout, quoi ! acheva-t-il avec un grand sourire. Vous restez combien de temps chez Gisèle ?

– Un mois.

– Alors nous aurons largement le temps de faire connaissance..., conclut-il avant de remonter dans sa Méhari. Louise ! la rappela-t-il soudain tandis que celle-ci se dirigeait vers la route. Il y a un chemin à cinq mètres sur votre gauche, qui permet de regagner la route de manière moins... sportive.

Sur ces paroles, il mit le contact et reprit sa route.

1. Émilie, chers lecteurs, est l'héroïne de *L'Homme idéal (en mieux)*. Si vous l'avez lu, vous n'avez pas pu oublier ses problèmes capillaires, sa façon bien à elle d'organiser des plannings – qu'elle ne tient pas – et ses atermoiements quand un homme à la *sexytude* de 9 sur l'échelle de Hugh Jackman a fait irruption dans sa vie. Si vous ne l'avez pas lu, vous savez ce qui vous reste à faire :) !

2. Vous aviez oublié Gisèle ? Souvenez-vous : c'est une collègue d'Émilie. Elle a 30 ans et un goût très prononcé pour tout ce qui est alternatif : la médecine, l'agriculture, la mode... Sa spécialité : deviner l'humeur des gens à la couleur de leur aura. C'est un talent comme un autre, ne la jugeons pas.

3. Samuel, chers lecteurs, est l'homme idéal (en mieux). Soupirez. Il est beau (imaginez Bradley Cooper, sa barbe, son regard pétillant, son sourire canaille), cultivé, attentionné, drôle, bon cuisinier, bon amant, et tombe amoureux d'Émilie quasiment dès le premier regard. De nombreuses lectrices m'ont suppliée de leur en expédier un exemplaire, mais hélas, il n'a d'yeux que pour Émilie. *Life is a bitch*.

Chapitre 2

Louise était dans la panade.

Voilà qu'elle venait de faire la connaissance d'un homme plus que comestible alors qu'elle n'avait même pas encore atteint sa destination.

Joffrey était grand, plutôt large d'épaules, et il avait un sourire à tomber par terre. Elle n'avait pas pu voir ses yeux, dissimulés derrière des lunettes de soleil, mais la ligne de sa mâchoire, qui disparaissait sous une barbe de trois jours mal entretenue, avait provoqué une faiblesse certaine dans ses genoux.

Ce n'est pas ma faute, tenta-t-elle de se persuader. C'est mon cerveau reptilien qui me joue des tours et qui me dit : « Accouple-toi, procréé, sa mâchoire a les bonnes proportions, il ne te décevra pas et te fera de beaux bébés ! »

Non, elle avait un pari à tenir. Et surtout à gagner. Elle s'était juré d'arrêter de coucher avec n'importe qui et elle espérait être suffisamment forte pour tenir bon malgré la tentation.

Sauf que là, ce n'était pas n'importe qui, lui murmurait de nouveau son cerveau. C'était Joffrey. Il conduisait une espèce de Jeep. Il élevait des abeilles. C'était un aventurier de la campagne, presque Indiana Jones. Peut-être qu'il avait un fouet quelque part, dans sa grange.

Louise secoua la tête pour chasser ces dangereux fantasmes. Elle était venue dans ce trou paumé pour fuir Paris et son agitation permanente, mais aussi pour faire le point sur sa vie, seule. Tel était le maître mot. Seule. Et l'abstinence sexuelle faisait partie du processus. Ce serait presque une retraite monastique, sauf qu'elle aurait la télé.

Et puis Joffrey était certainement marié. Pas question de se lancer dans une relation extraconjugale dans un village de vingt-deux habitants.

Elle roula quelques centaines de mètres puis tourna à droite à la première bifurcation. Elle parcourut ensuite environ trois kilomètres sur une route sinueuse bordée par de grandes propriétés, avant de parvenir devant un large portail vert.

Elle descendit de voiture et déverrouilla le portail à l'aide de la plus grosse clé du trousseau qu'Émilie lui avait confié. Elle se remit au

volant et avançait. Derrière, au-delà de l'allée de gravier, se dressait une imposante bâtisse de pierre, flanquée sur la droite par une espèce de dépendance – sûrement la fameuse grange en travaux. De part et d'autre de l'allée, des buissons de fleurs et des arbres occupaient d'une manière qui semblait anarchique une pelouse soigneusement entretenue.

Louise se gara devant la grange, descendit de son véhicule et contempla ce qui l'entourait en tournant sur elle-même.

Le ciel, d'un bleu presque transparent, laissait libre cours aux rayons du soleil de juillet, qui paraient d'or plantes et bâtiments. Il faisait encore chaud en cette toute fin d'après-midi, mais un léger souffle d'air évitait à l'atmosphère d'être étouffante. Des fleurs rouges, jaunes et blanches auxquelles Louise aurait été bien en peine de donner un nom égayaient l'herbe d'un vert profond.

C'était un cadre idyllique.

Elle ouvrit son coffre et en tira trois valises à roulettes de taille imposante, un grand sac de sport et un large vanity en métal, qu'elle transporta tant bien que mal jusqu'à la porte d'entrée.

Après avoir trouvé au troisième essai la clé de la porte, elle pénétra dans un vestibule sombre et frais, dans lequel elle laissa ses bagages ainsi que ses chaussures crottées. Elle se demanda si elle allait pouvoir les rattraper après son aventure sur le talus, mais elle avait bien peur que sa tenue complète ne tombe au champ d'honneur de cet incident, ce qui serait fort dommage, vu qu'elle portait sa deuxième paire de chaussures préférées.

Tant pis, songea-t-elle en ouvrant la première porte à droite, derrière laquelle se tenait un bureau parfaitement ordonné. Sur une table design trônait un gigantesque écran d'ordinateur. Émilie n'avait jamais mis les pieds chez Gisèle, mais elle n'avait pas menti. Louise poursuivit son exploration : en face de la porte d'entrée, une autre porte débouchait sur une pièce gigantesque, qui tenait lieu à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Louise regarda autour d'elle, surprise. Elle ne connaissait Gisèle que par ce que lui en avait dit Émilie : une femme fantasque et rêveuse, souvent étourdie et passionnée d'ésotérisme. Louise s'attendait donc plus ou moins à trouver une mesure délabrée, remplie de vieux meubles en rotin chinés et aux murs couverts de tentures pseudo-indiennes. Mais la pièce dans laquelle elle se trouvait ne correspondait en rien à cette idée. Elle était sobrement meublée dans le plus pur style suédois d'Ikea : des meubles aux lignes épurées et aux teintes claires sur lesquels se détachaient çà et là des touches de couleur. Des coussins verts et bleus étaient posés sur les deux canapés qui se faisaient face dans le coin salon, une couverture rouge était étalée sur la méridienne qui occupait une grande partie du coin lecture, et des cadres photo

jaunes et orange étaient disséminés sur la table basse et sur les étagères de la bibliothèque qui couvrait tout un pan de mur. La cuisine, qui occupait l'espace gauche de la pièce, était entièrement équipée ; un îlot central permettait de cuisiner sans tourner le dos aux invités attablés à la grande table rectangulaire entre la cuisine et le salon. Les murs, ni peints ni tapissés, étaient en pierre brute, comme l'extérieur de la bâtisse. Toute la pièce donnait sur une gigantesque terrasse ; une immense baie vitrée offrait une vue imprenable. C'était magnifique. Louise ne put s'empêcher de se demander combien avait pu coûter la rénovation de cet ancien corps de ferme. Certainement une petite fortune. Et elle n'avait vu que le rez-de-chaussée.

Tout en gravissant pieds nus l'escalier à vis qui se dressait à côté du canapé, elle se dit que Gisèle avait peut-être une histoire bien plus intéressante que ce qu'Émilie avait laissé entendre. Comment une simple prof de maths d'à peine 30 ans pouvait-elle posséder une maison pareille à seulement deux heures de Paris ? Cette Gisèle voyageait beaucoup aussi. Elle avait peut-être touché un héritage conséquent. Ou alors, elle menait une double vie : prof de maths le jour, *escort girl* la nuit. C'était peut-être la Mata Hari de l'Éducation nationale !

Louise chassa ces pensées. Voilà qu'elle se découvrait des penchants romanesques, à présent. Si c'était ça l'effet que lui faisait la campagne, elle était mal barrée.

L'escalier débouchait sur un palier nu, sur lequel trois portes ouvraient sur trois grandes chambres, possédant chacune leur salle de bains. Les pièces étaient meublées avec la même sobriété rafraîchissante que le rez-de-chaussée. Après les avoir parcourues toutes les trois, Louise décida de s'installer dans celle de gauche : la baignoire y était plus grande et, si elle comprenait bien à quoi servaient les multiples boutons sur le côté, elle pouvait aussi servir de jacuzzi.

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'installer dans la chambre. Elle transvasa le contenu de ses valises dans l'armoire vide prévue à cet effet, étala ses pots de crème, son maquillage et ses parfums sur la tablette au-dessus du lavabo, rangea épilateur électrique et lisseur à cheveux dans le meuble de la salle de bains, puis disposa shampoing, après-shampoing, masques capillaire et pour le visage, gommage pour le corps, gommage pour le visage, et quatre gels douche différents sur le rebord de la baignoire. Puis elle décida de prendre une douche rapide, histoire de se débarrasser des traces de sa mésaventure.

Elle était en peignoir en train de se remaquiller, une serviette enroulée sur ses cheveux humides, lorsqu'elle entendit une voix masculine en provenance du rez-de-chaussée.

– *Hello!* Il y a quelqu'un ?

Surprise, elle sursauta, et sa main fit un écart, déposant une longue traînée de mascara sur sa joue droite.

– Et merde ! cria-t-elle d'une voix tonitruante.

– Louise ? Vous êtes à l'étage ?

Elle n'eut pas le temps de répondre : des pas se faisaient déjà entendre dans l'escalier. Dix secondes plus tard, Joffrey émergeait sur le palier et passait la tête par l'encadrement de la porte.

– Ça vous arrive de frapper ? demanda-t-elle, peu amène, son mascara toujours à la main.

– J'ai frappé..., répondit Joffrey avec un sourire d'excuse.

– Et comme je ne répondais pas, vous êtes entré ?

– J'ai pensé que vous étiez peut-être sur la terrasse. Je suis désolé. Je ne pensais pas vous trouver dans cette tenue. Et... Euh... Vous... Hum... Vous avez...

– J'ai quoi ?

– Quelque chose sur la joue.

– Ah, ça, dit Louise en haussant les épaules avec désinvolture. Ce sont mes peintures de guerre. J'en fais systématiquement avant de me mettre à la cuisine, le soir. Un petit rituel.

Devant la mine perplexe de l'apiculteur, elle rectifia :

– C'est ce qui arrive quand on fait peur à une femme qui est en train de se maquiller.

– Oh ! Je suis vraiment désolé, répéta-t-il.

– Vous l'avez déjà dit. Et maintenant, si vous le permettez, je vais achever ce que j'étais en train de faire et m'habiller. Vous seriez bien gentil de m'attendre en bas. Je vous rejoins dans cinq minutes.

Il obtempéra sans broncher. Louise regagna la salle de bains, partagée entre le sourire et l'agacement. Le regard contrit qu'il lui avait jeté lorsqu'il s'était excusé pour la seconde fois était attendrissant. Mais quel besoin avait-il eu d'entrer sans y être invité et de monter à l'étage ? Elle avait beau ne pas s'effaroucher facilement, elle n'était pas certaine d'apprécier cette façon de faire. Heureusement que le peignoir qu'elle avait trouvé dans le placard de la salle de bains de Gisèle était deux fois trop grand, comme s'il avait été acheté pour un homme du gabarit de Vin Diesel. Cela lui avait épargné des regards baladeurs. D'ailleurs, peut-être Joffrey était-il tellement dégoûté de l'avoir vue dans cette tenue tout sauf affriolante qu'elle n'aurait pas besoin de repousser ses avances et qu'elle pourrait gagner son pari haut la main. Tant mieux. Parce que, cette fois-ci, il ne portait pas de lunettes de soleil, et il avait les yeux d'une couleur aussi fondante que... que... le caramel macchiato du *Starbucks*. Oui, c'était exactement ça, se dit Louise, qui n'avait jamais été très douée pour les descriptions. Un caramel macchiato avec un supplément lait.

Autant dire qu'il allait être très difficile de lui résister.

Lorsqu'elle descendit l'escalier un quart d'heure plus tard, elle était parfaitement maquillée et portait une robe bleu marine courte et fluide, dont le décolleté profond était plus adapté à un rendez-vous galant dans un bar parisien branché qu'à une soirée à la campagne. Malgré les suggestions d'Émilie, Louise avait catégoriquement refusé d'adapter sa garde-robe à ses vacances, affirmant que le luxe et l'élégance étaient chez eux partout et que rien au monde ne pourrait jamais lui faire porter pantacourts et Birkenstock. S'exiler pour un mois, oui ; s'habiller comme une Allemande, non.

Le regard que lui lança Joffrey, installé dans l'un des deux canapés du salon, un verre dans une main, un magazine dans l'autre, lui prouva qu'elle avait eu raison. Il la détailla des pieds (qu'elle avait nus – seule concession au cadre, et parce qu'elle adorait marcher sur le carrelage frais – mais aux ongles parfaitement vernis) à la tête (elle avait pris le temps de se sécher un peu les cheveux, avant de les entortiller en un chignon bas faussement négligé). À la façon dont son regard s'attarda sur ses seins, dont on devinait les courbes dans l'échancrure de la robe, et sur sa bouche, qu'elle avait rehaussée d'un peu de rouge, Louise n'eut plus aucun doute sur l'intérêt qu'il lui portait.

– Vous êtes sublime, dit-il dans un souffle.

– Merci, répondit-elle en se dirigeant vers la cuisine. Qu'est-ce que vous buvez ?

– Oh ! Excusez-moi, j'ai pris la liberté de me servir en vous attendant. J'ai ouvert une des bouteilles de rouge de Gisèle, je sais qu'elle ne s'en formalisera pas.

– Vous la connaissez bien ? demanda Louise en ouvrant différents placards pour trouver un verre.

– Oui, se contenta-t-il de répondre. Les verres sont dans le placard du milieu.

Louise saisit un verre à pied et attrapa la bouteille de rouge entamée posée sur le plan de travail de l'îlot central. Un saint-émilion 1996. La propriétaire des lieux semblait décidément ne rien se refuser. Louise se servit, puis reposa la bouteille derrière elle, sur le comptoir qui courait tout le long du mur. Ce faisant, elle remarqua une enveloppe à son nom posée à côté de la machine à expresso.

Pour Louise, instructions.

Elle lirait ça plus tard, quand Joffrey serait parti.

– Je suis vraiment désolé de vous avoir dérangée, reprit-il avec un sourire un peu canaille qui démentait ses propos. Je suis juste passé voir si vous étiez bien installée et si vous aviez besoin de quelque chose. Je vous aurais bien invitée à dîner, mais ma maison est un

véritable chantier en ce moment.

– Vous faites des travaux ? s'enquit Louise en s'asseyant sur le canapé en face de lui.

– On peut dire ça, oui, répondit-il en contemplant son verre. Je possède une ferme à quelques kilomètres au nord du Hameau. Je me suis installé là il y a deux ans. Avant, j'étais ingénieur en informatique.

Louise leva un sourcil, intriguée.

– Vous faites partie de ceux qui ont opéré un retour à la terre ?

– Exactement. J'en ai eu marre de Paris, de la pollution, des embouteillages et du prix délirant de l'immobilier. J'ai vendu mon studio et j'ai investi l'argent dans une ferme bio.

– Et ça marche ?

– Couci-couça. Disons que l'agriculture est un peu plus compliquée que ce que je croyais, avoua-t-il avec un sourire désarmant. Et vous, vous êtes une amie de Gisèle ?

– En quelque sorte. J'avais besoin de me mettre au vert, alors j'ai accepté de superviser les travaux de sa grange.

– Ah bon ? Elle fait refaire la grange ? Elle compte faire quoi ?

– Je ne sais pas exactement. Je sais juste que l'entrepreneur sera là après-demain. Ce vin est délicieux.

– Oui, répondit-il en se resservant. Vous faites quoi dans la vie ?

– Je suis juriste. Mais comme je suis en vacances, je refuse de parler boutique, anticipa-t-elle en souriant.

Il ferma la bouche, comme s'il ravalait la question qu'il allait lui poser.

– Et vous cuisinez ?

– Oui, répondit Louise sans se démonter, même si la question la prenait par surprise. Pourquoi ?

– Je me disais que si Gisèle avait laissé quelque chose dans les placards ou au congélateur, vous pourriez peut-être nous préparer à dîner...

La proposition était faite sur un ton badin, et Joffrey était un homme vraiment séduisant. Mais Louise se dit que passer la soirée avec lui n'était pas une bonne idée. Elle avait défait ses valises depuis trois heures et voilà qu'elle dînait déjà en tête à tête avec un homme. Si ses amies à Paris savaient ça, elles rajouteraient immédiatement de l'argent dans la cagnotte du pari.

Remarque, elle dînait finalement bien peu souvent avec un homme. C'est la partie qu'ils sautaient toujours, vu qu'ils filaient droit au lit. Ou au canapé. Ou sur le tapis. Bref. Ça pouvait être une expérience intéressante... Et ce n'était pas parce qu'ils dînaient ensemble qu'ils étaient obligés de coucher ensemble. Elle était certaine de pouvoir résister à son cerveau reptilien. C'était une femme

moderne, après tout, merde !

Ravie que la négociation avec sa conscience se termine ainsi, elle se dirigea vers la cuisine pour découvrir que Gisèle, manifestement emplie de reconnaissance envers elle, avait bourré les placards, le réfrigérateur et le congélateur à ras bord. Étant donné ce que mangeait Louise, elle n'aurait pas besoin de faire les courses avant au moins quinze jours. Tant mieux, car si elle avait fini par trouver, bien malgré elle, le chemin du Hameau, elle n'était pas certaine de pouvoir y revenir si elle en sortait, comme dans ces films d'horreur où l'héroïne blonde erre des jours et des jours en tournant en rond autour du lieu où elle veut se rendre.

– Une préférence ? demanda-t-elle à Joffrey, qui l'avait rejointe et s'était juché sur un des hauts tabourets disposés autour de l'îlot.

– N'importe quoi, pourvu qu'il y ait de la viande. Vous voulez que je mette de la musique ?

– Avec plaisir.

Il se leva et gagna la bibliothèque en quelques enjambées souples. Louise ne put s'empêcher de contempler ses fesses, que son jean sombre mettait parfaitement en valeur.

– Une préférence ? lui demanda-t-il à son tour, se retournant vers elle.

Il avait dû comprendre qu'elle l'avait suivi des yeux, mais elle n'en avait cure.

– N'importe quoi, pourvu qu'il y ait des paroles.

Il prit un CD et, quelques secondes plus tard, les accents d'un saxophone emplirent le salon.

Louise sortit du frigo de quoi confectionner une salade, tout en songeant que le numéro de Joffrey lui semblait bien rodé. Il savait qu'il y avait du vin hors de prix dans la cave de Gisèle, il savait aussi se servir de la chaîne hi-fi et il s'était invité à dîner, comme s'il savait que le frigo serait plein. Avait-il eu une liaison avec la collègue d'Émilie ? Que faisait-il là, au juste ? L'explication qu'il lui avait fournie pour expliquer sa présence lui semblait bien légère. Était-il là seulement parce qu'il n'avait pas envie de dîner seul chez lui ? Et vivait-il vraiment seul, d'ailleurs ?

Si Louise avait décidé de faire abstinence et de se passer d'hommes pendant un certain temps, c'était parce qu'elle semblait prendre systématiquement la mauvaise décision lorsqu'il était question de la gent masculine. Elle qui était si bon juge dans son métier ou avec ses amies se montrait totalement dépourvue de radar pour ce qui était des hommes. Résultat, elle ne rencontrait que des tocards, dénichés sur différents sites de rencontres, qui la laissaient tous tomber entre une heure et une semaine après avoir couché avec elle. Ses amies, qui n'arrivaient pas à savoir si les déboires de Louise étaient le fruit d'une

grande naïveté ou d'une grande malchance, avaient tenté de la persuader de se désabonner complètement des sites et de draguer IRL¹. Les résultats, hélas, n'avaient été guère plus concluants. Malgré son âge et la grande expérience accumulée, Louise était manifestement incapable de distinguer le bon grain de l'ivraie : elle couchait avec tous les hommes qui la draguaient, sans discernement aucun. Et le pire, c'était qu'elle était toujours convaincue que le dernier en date était mieux que les précédents. Les déceptions devenaient donc de plus en plus rudes. Elle avait beau faire bonne figure, elle dissimulait de plus en plus mal son amertume.

C'était aussi pour ça qu'elle avait accepté de se laisser submerger par le travail. Non seulement elle avait ainsi une excuse en or pour moins sortir, mais en plus, cela lui avait permis de mettre un peu de distance avec Émilie. Elle avait beau aimer vraiment son amie, savoir qu'elle se mettait en ménage avec Samuel lui avait fichu un coup. Lorsque Louise avait quasiment ordonné à son amie de coucher avec le traducteur², qui lui tournait autour avec insistance, elle n'avait pas pensé un seul instant que cette histoire serait amenée à durer. Pour elle, Samuel serait l'homme qui permettrait à Émilie de se remettre enfin de sa rupture avec Diego, mais ni plus ni moins. Elle n'avait en aucun cas anticipé qu'ils tomberaient amoureux et qu'Émilie emménagerait avec lui. Louise avait beau être très heureuse pour eux, elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui clochait chez elle. Pourquoi Émilie avait-elle été aimée par deux hommes différents alors qu'elle-même n'avait jamais connu l'amour ? Pourquoi se faisait-elle toujours larguer ? Pourquoi semblait-elle incapable d'intéresser un homme au-delà de ses prouesses à l'horizontale ? Elle ne demandait pourtant pas grand-chose, juste d'être aimée par un homme qui ne la considérerait ni comme un trophée, comme l'avait fait le seul avec qui elle avait eu une longue histoire, ni comme une Barbie décérébrée. Et elle voulait encore croire, malgré toutes les histoires pourries qu'elle avait connues et avec lesquelles elle aurait pu tenir la chronique « *Sex and the City* » du *New York Observer* pendant cinq ans, que quelqu'un, quelque part, lui était destiné. En attendant un miracle, l'abstinence lui avait semblé un bon choix. « Comme ça, avait-elle dit à ses amies, je vais peut-être penser avec mon cerveau pour une fois, et pas avec ma foufoune. » Ce n'était pas non plus parce qu'elle était abstinente qu'elle allait devenir distinguée. Chaque chose en son temps.

Tout à ses réflexions, Louise n'avait pas entendu la question de Joffrey.

– Pardon ? Vous disiez ? demanda-t-elle en cherchant un saladier dans les placards.

– Je vous demandais si vous aimiez la campagne.

– Non, répliqua-t-elle en alignant devant elle huile, vinaigre, sel et

poivre. Je déteste la campagne. Enfin, je crois, parce qu'en réalité, je n'y mets jamais les pieds. Quand je pars en vacances, c'est toujours à l'étranger... Et vous, vous vous plaisez, ici ?

– Moui, marmonna Joffrey, le nez dans son verre.

– C'est tout ?

– Disons que la campagne a des avantages et des inconvénients. Le côté petit village peut être très pénible. Les voisins savent toujours qui fait quoi et avec qui. C'est très difficile d'avoir une vie privée.

Était-ce une allusion voilée ? Une façon de lui signifier qu'il était en réalité marié et que sa femme s'était absentée pour quelques jours seulement ?

– Je suppose..., répondit Louise en allongeant la vinaigrette avec de l'eau avant de couper les tomates en rondelles. Les querelles de voisinage doivent être plus difficiles à gérer qu'à Paris.

– Absolument, dit Joffrey en hochant la tête. J'en ai fait les frais, et ça n'a pas été facile.

– Ah bon ? Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

– Oh ! Une dispute avec un habitant du village, à cause d'une bricole qui a dégénéré. Tout le monde s'en est mêlé et a pris plus ou moins le parti du type, alors que j'étais dans mon bon droit ! Je pense que c'est en partie parce qu'il est originaire de la région alors que je suis parisien. Mais bon, tout ça, c'est du passé, conclut-il en vidant son verre d'un trait.

– Vous regrettez d'avoir quitté Paris ? lui demanda Louise en allumant le gaz sous la poêle, dans laquelle elle posa deux steaks.

– Non. Le rythme de vie à la campagne me convient mieux. Et malgré les commérages des voisins, je suis libre de faire ce que je veux. Professionnellement, du moins. Je vous ressers un verre ?

Elle se rendit compte qu'absorbée par la cuisine et la discussion, elle avait terminé son verre sans s'en apercevoir.

– Volontiers. Ce vin est délicieux... C'est un péché de le boire avec un repas aussi banal.

– Si le repas est banal, la compagnie, elle, ne l'est pas, glissa Joffrey. À la plus belle femme du monde ! ajouta-t-il, levant légèrement son verre en direction de son hôtesse.

– Ça fait visiblement trop de temps que vous êtes ici, pour dire des choses pareilles, répondit-elle en riant, en finissant de mettre le couvert sur l'îlot central.

– Détrompez-vous ! Je sais apprécier les belles choses quand je les vois. Vous êtes sublime et vous cuisinez très bien, poursuivit-il en attaquant la salade composée que Louise avait posée entre eux.

– Hum... Je me suis contentée de couper trois légumes et de faire griller la viande.

– Mais vous l'avez fait avec beaucoup de talent !

– Parlez-moi de ce que vous faites. Vous avez des abeilles, c'est ça ?

– Oui, j'ai deux ruches. Je fais du miel, que je vends ensuite sur le marché. Je vends le lait des vaches à la crèmerie la plus proche, et j'ai aussi deux chèvres, dans un autre pré. Je viens de me lancer dans le fromage de chèvre, sur un coup de tête. Je cultive aussi un potager, mais à usage privé uniquement.

– Et vous arrivez à vivre de ça ? Deux ruches et quelques bestioles ?

– Eh bien, pour tout vous avouer, j'ai touché un héritage l'année dernière, et...

– Je vois, répondit Louise, qui songea qu'il était charmant lorsqu'il était gêné. J'aime beaucoup la musique que vous avez choisie, poursuivit-elle pour détourner la conversation et le sauver de l'embarras.

– Gisèle a toute une collection de musiques du monde, je ne sais pas si vous en viendrez à bout, même en un mois. C'est une véritable passion chez elle.

– Vous la connaissez bien ?

– Assez. Elle a été la seule à prendre mon parti lorsque j'ai eu ce souci avec le voisin, et ça nous a rapprochés. C'est une femme très généreuse.

Louise se demanda un instant dans quel domaine elle avait fait preuve de générosité avec ce charmant voisin, en dehors de son soutien et de ses CD.

– Moi, je ne la connais pas du tout, lui avoua Louise.

– Comment est-ce possible ?

– Gisèle est la collègue d'une amie. Il y a eu un schmilblick avec la date des travaux de sa grange, et si personne ne venait superviser les travaux en juillet, elle était obligée d'annuler son voyage en Inde.

– C'est donc vous qui vous y êtes collée, compléta Joffrey en souriant.

– Voilà ! Mon amie a pensé que c'était l'endroit idéal pour moi. J'ai besoin de me reposer. Et de faire le point, ajouta-t-elle après un silence.

– Vous ne serez pas déçue alors. C'est le lieu idéal pour se livrer à l'introspection : pas de distraction à des kilomètres à la ronde.

– C'est ce que j'ai cru comprendre. Un café ? proposa-t-elle en se levant.

Avant qu'il ait le temps de répondre, le portable de Joffrey se mit à vibrer dans sa poche.

– Excusez-moi.

– Je vous en prie.

Louise débarrassa les assiettes vides et les posa sur le plan de

travail derrière elle. Lorsqu'elle se retourna, son convive était en train de répondre à un texto.

– Je suis vraiment désolé, mais je suis obligé de décliner votre proposition. Une urgence.

– Pas de problème, dit-elle en jetant un coup d'œil à la dérobée à l'horloge murale : 20 h 45. C'est très gentil à vous d'être passé.

Elle ne connaissait rien aux us et coutumes des éleveurs de chèvres, mais elle pressentait que l'urgence n'avait rien à voir avec le fromage.

– Tout le plaisir était pour moi, assura Joffrey. Et merci pour le dîner.

Il s'était rapproché. Il se pencha vers elle et Louise lui tendit la joue, sur laquelle il posa un baiser léger.

– À très bientôt, j'espère, dit-il en la regardant dans les yeux, avec un petit sourire en coin qui lui donnait un air vaguement coquin.

– À bientôt, répondit Louise.

Il avait décidément un regard dont le fondant initiait un petit quelque chose au creux de son estomac.

Quelques secondes plus tard, il était parti. Elle soupira sans bien savoir pourquoi, puis entreprit de se familiariser avec le lave-vaisselle.

De : Louise Renaud
A : emilievanderhelde@gmail.com
Objet : Je suis dans la mouise
3 juillet 21 h 12

Je savais que je n'aurais jamais dû accepter ta proposition idiote ! Il y a un homme dans un rayon de cinq kilomètres !!! En plus de ça, il est beau, il est grand, il sent bon le sable chaud et il m'a déjà dit trois fois qu'il me trouvait à son goût !!!
Je te hais.

De : Émilie Vanderhelde
A : louiserenaud@gmail.com
Objet : RE : Je suis dans la mouise
3 juillet 21 h 56

Mais non, en fait tu m'adores, même si tu as parfois tendance à l'oublier. Tu vas être forte, tu vas résister à cette perle rare, ce qui ne va pas t'empêcher de me donner tous les détails : j'ai passé la journée à faire des cartons de livres, je mérite bien ça. (La prochaine fois que tu m'entends dire que je dois acheter un bouquin, sois gentille, abats-moi, ça me rendra service.)

P-S : Tu as un problème d'abus de points d'exclamation, on te l'a déjà dit ?

De : Louise Renaud
A : emilievanderhelde@gmail.com
Objet : RE : RE : Je suis dans la mouise
3 juillet 21 h 58

Il s'appelle Joffrey, c'est un Parisien qui est retourné à la terre. Il fait du miel et du fromage de chèvre, et il est très séduisant. On a dîné ensemble et c'était très agréable.

P-S : C'est toujours mieux que d'abuser des fraises Tagada, non ?

De : Émilie Vanderhelde
A : louiserenaud@gmail.com
Objet : RE : RE : RE : Je suis dans la mouise
3 juillet 22 h 08

Un mec qui fait du fromage de chèvre te fait fondre ? Rentre tout de suite que je te fasse interner en urgence.

P-S : Je ne vois pas de quoi tu parles. Je n'ai jamais vu une fraise Tagada de ma vie.

De : Louise Renaud
A : emilievanderhelde@gmail.com
Objet : RE : RE : RE : RE : Je suis dans la mouise
3 juillet 22 h 12

Je vais résister.
Même s'il a les yeux couleur caramel macchiato.
Je vais résister.
Je vais résister.

P-S : Dis ça aux trois paquets qui sont dans le tiroir de ton bureau.

De : Émilie Vanderhelde
A : louiserenaud@gmail.com
Objet : RE : RE : RE : RE : Je suis dans la mouise
3 juillet 22 h 25

« Même s'il a les yeux couleur caramel macchiato. »
Combien tu as bu de verres ?

P-S : Ce sont ceux d'Élizabeth. Jamais je n'ôterais les bonbons de la bouche de ma fille.

Louise éteignit l'ordinateur sans répondre à son amie. Une chose était certaine, elle n'avait pas bu suffisamment pour se jeter sur Joffrey, même si ce n'était pas l'envie qui lui manquait. Elle avait pris une résolution et elle s'y tiendrait. Coûte que coûte.

1. *In Real Life*, soit « dans la vie réelle ».

2. Ne me dites pas, chers lecteurs, que vous aviez oublié que Samuel était traducteur ? Tsss, vous mériteriez d'être obligés de lire *La Critique de la raison pure* en moldave.

Chapitre 3

Arnaud était de très mauvaise humeur.

La sonnerie de son réveil l'avait tiré d'un cauchemar : il rêvait qu'il était englué dans une espèce de bournier dans lequel il s'enfonçait sans pouvoir se dégager. Tout autour de lui, des arbres menaçants tendaient leurs branches décharnées vers lui, tentant de le saisir entre leurs doigts crochus. Et tous ces arbres sans exception avaient le visage de son ex-femme. Pas besoin de s'appeler Sigmund ni de s'allonger sur un divan pour comprendre la signification de tout cela. Son cauchemar avait l'air si réel qu'une douche brûlante et deux cafés avaient eu du mal à le dissiper.

Il fallait ajouter à ça la moue boudeuse de sa fille, qui avait fait une molle irruption dans la cuisine alors qu'Arnaud se demandait s'il était bien raisonnable de se servir un troisième café. Elle avait ouvert la porte du réfrigérateur, devant lequel elle était restée un long moment sans bouger.

– Si c'est le jus d'orange que tu cherches, il est toujours à sa place, dans la contre-porte, avait dit son père.

– Je cherche des vacances, avait lancé sa fille en attrapant la bouteille de lait.

– On ne va pas recommencer à se disputer. Je ne peux pas partir cet été, je te l'ai déjà expliqué.

– Que tu ne puisses pas partir, c'est ton problème, avait-elle répondu en s'asseyant à la table de la cuisine, mais je ne vois pas en quoi je suis concernée.

– Lara, combien de fois dois-je te répéter que je n'ai pas les moyens de t'envoyer passer un mois aux États-Unis ? Ni en Australie, ni à Londres ? Je n'ai même pas les moyens de t'envoyer passer un mois à Berck, si tu veux tout savoir. J'ai été obligé de prendre un chantier supplémentaire cet été, pour épouser les dettes de ta mère et...

– Ne me parle pas de ma mère, s'il te plaît. Je n'ai plus de mère.

Lara, le nez dans son bol de céréales, tentait de dissimuler à son père qu'elle était au bord des larmes.

– Ma puce, avait-il repris en s'installant sur la chaise à côté de la sienne, je sais combien tout ça est difficile... Mais, crois-moi, tout va

s'arranger, je te le promets. J'ai pris ce chantier en plus pour finir de régler nos problèmes financiers, et le divorce devrait enfin être prononcé sous peu. On va pouvoir reprendre une vie normale, tous les deux, et je te jure que je t'emmènerai en vacances dès que je le pourrai.

L'adolescente avait levé le visage vers son père.

– Je suis désolée d'être méchante, papa, vraiment...

– Tu n'es pas méchante, ma puce, tu es juste triste et en colère. C'est normal.

– Tu prends tout ça avec tellement de... détachement, je ne sais pas comment tu fais. Tu n'es pas en colère, toi ?

Non, ce qu'il éprouvait n'était pas de la colère. Il ressentait une fureur sourde et totale, qui le rongerait depuis des mois. Il croyait que le temps panserait ses blessures, mais rien n'y faisait et il craignait d'éprouver cette colère toute sa vie.

– J'essaie de ne pas l'être, avait-il menti. Ça ne sert à rien, de toute façon ; ce qui est fait est fait... Pour en revenir aux vacances, tu pourrais peut-être aller passer un peu de temps chez papé et mamé, non ?

– Papa, ils habitent à vingt-deux kilomètres de chez nous ! avait soupiré l'adolescente. Je les adore, mais on ne peut pas vraiment dire que ce soit très dépayasant d'aller chez eux.

– Qui a dit que des vacances devaient forcément être dépayssantes ? Parfois, il suffit juste d'être avec les bonnes personnes. Sinon, il y a toujours ta tante Hélène, à Paris. Elle est complètement frappée, mais je suis certain qu'elle serait ravie de te recevoir quelque temps.

– En gros, j'ai le choix entre des vacances à la ferme et des vacances avec une folle ? J'ai vraiment tiré le gros lot.

Mais elle avait le sourire aux lèvres, et la culpabilité d'Arnaud s'en était trouvée un peu allégée. Un tout petit peu.

Arnaud repensait à cette conversation, qui fendait son cœur de père, lorsqu'il arriva en vue du portail de la maison de Gisèle, devant lequel il immobilisa sa camionnette.

– Va voir si le portail est ouvert, Jordan ! intima-t-il au jeune homme silencieux assis sur le siège passager.

Son apprenti avait 18 ans à peine. C'était un garçon physiquement mal dégrossi ; son visage hésitait encore entre l'enfance et l'âge adulte, ce qui donnait l'impression que ses traits se heurtaient maladroitement. Dans ce paysage d'indécision, ses yeux, d'un bleu lumineux, étaient l'élément le plus frappant : grands et en amande, surmontés de deux sourcils à la finesse presque féminine, ils étaient pour l'instant la seule beauté de ce visage ingrat. Jordan obéit sans broncher ; il descendit de la camionnette et poussa le portail, qui s'ouvrit en grinçant. Arnaud le franchit, emprunta l'allée gravillonnée

et gagna la grange, devant laquelle il se gara, juste derrière une petite Audi noire. Il sortit de son véhicule, rejoint rapidement par Jordan.

– Commence à décharger, lui ordonna Arnaud en se dirigeant vers la porte à double battant de la dépendance.

Il appuya sur la poignée, en vain. Il recommença. La porte était fermée.

L'entrepreneur pesta et tourna les talons vers la maison, qu'il atteignit en quelques grandes enjambées. Il sonna à la porte et attendit.

Il sonna de nouveau.

– C'est pas vrai, jura-t-il entre ses dents. Mais elle est où ?

Il savait que Gisèle était partie faire du yoga ou Dieu sait quoi en Inde et qu'elle avait laissé les clés et les instructions à une amie parisienne. Qui ne répondait toujours pas à ses coups de sonnette, pourtant bien appuyés.

Il regarda sa montre, agacé : 8 h 02. À tous les coups, elle dormait tranquillement, assommée par l'air de la campagne. Il sonna une quatrième fois, plus longuement. Devant l'absence de réponse, il décida de faire le tour de la maison. Il la contourna par la gauche et gagna la terrasse. Il s'attendait à moitié à trouver une femme étendue sur une des chaises longues, en train de prendre paresseusement son petit déjeuner, comme une vestale romaine.

Personne.

Il se dirigea vers l'immense baie vitrée et jeta un coup d'œil à l'intérieur, la main en visière. La grande pièce était vide et rien ne sortait de l'ordinaire.

Où pouvait-elle bien être ? Il supposait que l'Audi lui appartenait. Mais d'elle, point de trace.

Il regagna la grange en maudissant les femmes, celles qui provoquent des cauchemars, celles qui partent en Inde, les Parisiennes décérébrées, et même les étourneaux qui fêtaient cette nouvelle journée en faisant le plus de bruit possible. Il était persuadé que les femelles faisaient trois fois plus de bruit que les mâles, rien que pour l'emmerder. Il vit que Jordan avait posé les sacs de chaux en équilibre instable et, pour faire bonne mesure, il maudit également les apprentis maladroits. Après tout, il n'y avait pas de raison de se limiter à la gent féminine.

– Y a un problème, patron ? demanda le jeune homme en voyant le visage fermé d'Arnaud, qui s'approchait à toute allure, les poings dans les poches de son jean.

– Je t'ai déjà dit cent fois de ne pas m'appeler « patron », rouspéta Arnaud. Range correctement les sacs de chaux. Et fais attention en déchargeant les tasseaux, ajouta-t-il en attrapant de longues planches de bois qu'il chargea sur son épaule avec une facilité déconcertante.

– Y a personne ?

Jordan avait beau être travailleur et consciencieux, il ne savait toujours pas déchiffrer l'humeur de son patron, qui oscillait généralement entre maussade et très maussade. Par naïveté ou par maladresse, l'apprenti s'obstinait à lui poser les mauvaises questions, ce qui déclenchait systématiquement le courroux de son employeur.

– Non, grommela Arnaud en posant la dernière planche contre le mur de la grange. Et Gisèle ne m'a pas donné le numéro de l'amie à qui elle a prêté la maison. Comme si...

– Je crois que voilà quelqu'un ! l'interrompit Jordan en tendant le bras.

Arnaud pivota dans la direction indiquée par son apprenti. Une silhouette arrivait en courant vers eux, en provenance du bois qui occupait tout le fond du terrain de Gisèle.

C'est pas trop tôt ! se dit Arnaud. Elle arrive en courant, elle a enfin vu l'heure.

Sauf qu'il comprit vite que si la silhouette arrivait en courant, c'était parce que c'était une joggeuse. Plus la femme se rapprochait, plus il sentait son irritation monter. Elle était grande et mince, vêtue d'un cycliste noir et d'un débardeur fuchsia ultramoulants qui laissaient peu de place à l'imagination. Ses cheveux blonds, ramenés en queue-de-cheval, dansaient au rythme de ses foulées, dont la longueur et la cadence prouvaient que ce n'était pas une sportive du dimanche. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres d'eux, il vit les écouteurs dans ses oreilles, reliés à un iPod accroché à son T-shirt. Malgré l'effort et la sueur qui maculait son visage et son décolleté, elle était très belle, d'une beauté froide et classique, tout en jambes et en symétrie.

– Ouah, quel canon ! souffla Jordan.

Arnaud baissa les yeux sur son apprenti. Le jeune homme dévorait l'apparition des yeux, la bouche légèrement entrouverte, les bras ballants.

– Ferme la bouche ! ordonna sèchement Arnaud.

Jordan eut juste le temps d'obtempérer. Louise les avait rejoints. De près, Arnaud estima qu'elle n'était pas si jeune que ça : il lui donnait une bonne trentaine d'années. Elle avait des yeux d'un bleu très clair, surmontés par de fins sourcils, des pommettes larges, un petit nez étroit, une bouche parfaitement dessinée et un petit menton volontaire.

Un visage de mannequin, pensa Arnaud.

De mannequin en retard.

– Bonjour ! les salua la joggeuse, un peu essoufflée, en ôtant ses écouteurs. Je peux faire quelque chose pour vous ?

– Arnaud Montiel, se présenta l'entrepreneur avant que Jordan ne

prenne la question de Louise au pied de la lettre. Je suis chargé des travaux de la grange de Gisèle.

– Louise Renaud, répondit-elle en lui tendant la main. Je suis désolée, je ne vous attendais pas aujourd’hui. Gisèle m’avait dit que vous commenciez demain.

– Nous avons décidé du contraire la semaine dernière. Elle était censée vous mettre au courant, répondit sèchement Arnaud.

– Je..., commença Louise, sur la défensive, avant de se souvenir de l’enveloppe trônant sur le comptoir qui lui était adressée.

Et qu’elle n’avait toujours pas ouverte.

– Ce n’est pas grave, reprit-elle en souriant. Je...

– Non, vous avez raison, l’interrompit-il, sarcastique. Ça fait juste vingt minutes qu’on poireaute, rien de grave.

– Je vous ai déjà dit que j’étais désolée, répliqua Louise en relevant le menton. Tout ceci n’est qu’un malheureux concours de circonstances...

– Est-ce que le malheureux concours de circonstances voudrait bien avoir l’amabilité de nous ouvrir la grange ?

Louise le considéra en silence quelques instants avant de tourner les talons.

– Je vais chercher les clés, annonça-t-elle sèchement.

Louise sortit la clé de la porte d’entrée de la petite poche de son T-shirt et entra dans la maison en fulminant.

Elle était furieuse après cet homme, cet Arnaud comment déjà ? Martel, Montel, comme si ça avait une quelconque importance. En faire tout un plat pour vingt malheureuses minutes, il fallait le faire, quand même. Et dire qu’il l’avait prise de haut et qu’il lui avait coupé la parole à plusieurs reprises sans tenir compte de ses excuses ! Quel goujat ! Non, c’était un terme trop doux et trop sophistiqué pour qualifier son comportement. Quel connard, oui ! Louise attrapa le gros trousseau de clés posé sur le meuble du vestibule. Elle en avait détaché la clé de la porte d’entrée avant d’aller courir, mais elle n’avait aucune idée de ce à quoi pouvaient bien servir les autres, en dehors de celle du portail. Eh bien, le charmant Arnaud pourrait se débrouiller tout seul. Elle sortit de nouveau de la maison, trousseau en main, et rejoignit les deux hommes, qui n’avaient pas bougé.

– Je suppose que la clé de la grange est dans ce trousseau, dit-elle en s’adressant volontairement au plus jeune des deux, qu’elle supposait être l’employé d’Arnaud. Vous me la rendrez quand vous aurez terminé. Bonne journée ! ajouta-t-elle, toujours sans un regard pour Arnaud.

Puis, elle s'en alla théâtralement et regagna la maison, dont elle claqua de nouveau délibérément la porte, au cas où il ne l'aurait pas bien entendu la première fois.

etoile

– Eh ben, patron, elle est pas commode, la nana, commenta Jordan.

– Donne-moi ces clés ! lâcha sèchement Arnaud.

Il en essaya deux avant de tomber sur la bonne. Le pêne grinça et la porte s'ouvrit péniblement avec un souffle asthmatique. L'intérieur était plongé dans une obscurité poussiéreuse et une odeur de renfermé les prit à la gorge.

– Il faut faire de la lumière, lança Arnaud. Il y a trois fenêtres dans le grenier à foin. Grimpe.

Jordan obéit sans rechigner. À la lumière du soleil qui entrait par la porte à double battant, il se dirigea vers le fond de la bâtisse et escalada l'échelle qui menait au grenier à foin.

– Fais attention de ne pas tomber ! cria Arnaud, qui avait commencé à transbahuter les sacs de chaux et à les entasser le long du mur le plus éloigné de la porte.

– Oui, patron !

Jordan ouvrit les volets intérieurs tout en marmonnant : il se demandait pourquoi quelqu'un avait éprouvé le besoin de faire installer des volets dans une grange destinée à abriter des animaux et des ballots de foin.

– Bon, j'ai fait un plan de travail, annonça Arnaud en sortant trois feuilles A4 scotchées l'une à l'autre d'un dossier qu'il était retourné chercher dans la camionnette, sans prêter attention aux interrogations de son apprenti.

Jordan, qui l'avait rejoint, se pencha sur le planning.

– On a vingt-trois jours de travail, expliqua Arnaud, et il faut percer une fenêtre, piquer les murs, construire une mezzanine digne de ce nom, reprendre l'eau et l'électricité, et refaire le sol. Autant dire qu'on a du pain sur la planche, mon garçon. D'autant que je ne peux pas embaucher d'extra, cette fois-ci. On va devoir se débrouiller tout seuls tous les deux. Tu te sens d'attaque ?

– Oui, patron. Vous savez bien que je ferais n'importe quoi pour vous.

– Pas besoin d'être aussi mélodramatique. Pour l'instant, je vais te demander de vider le grenier à foin, il reste tout un tas de saloperies là-haut et Gisèle veut se débarrasser de tout. Mets des gants, je ne voudrais pas que tu te blesses. Je vais m'occuper de préparer la future fenêtre pour qu'on la perce le plus vite possible. Il faut qu'on ait rapidement de la lumière pour qu'on puisse s'occuper correctement des murs ensuite.

Jordan acquiesça et sortit de la grange pour chercher une paire de gants de chantier dans la camionnette. Si seulement ses relations avec les autres étaient aussi simples que celles qu'il entretenait avec son apprenti, sa vie serait nettement plus tranquille, songea Arnaud en soupirant.

Louise grimpa l'escalier en faisant le plus de bruit possible, comme si sa colère, en se propageant dans ses pieds, avait une chance de se répandre dans le sol et de s'y dissoudre. Elle n'avait pas l'habitude que les hommes la prennent de haut comme ça. La première réaction qu'elle suscitait en général chez les membres de la gent masculine était à mi-chemin entre la stupeur et l'admiration, et elle n'hésitait pas à en jouer, de manière plus ou moins appuyée. L'attitude d'Arnaud lui paraissait encore plus désagréable et disproportionnée maintenant qu'elle avait eu le temps d'y repenser, sous la douche, en laissant l'eau diffuser sa chaleur bienfaisante sur son corps en nage.

Elle s'était levée aux aurores après une nuit agitée et avait quitté la maison peu après 7 heures pour aller courir : elle avait l'habitude de se rendre à la salle de gym au moins trois fois par semaine et la perspective d'être privée de sport pendant presque un mois la rendait dingue. Elle avait donc décidé de courir tous les matins. Comment pouvait-elle savoir que, pendant qu'elle explorait le bois touffu qui délimitait la propriété de Gisèle, M. Mauvaise Humeur l'attendait en piaffant ? Ces putains de travaux n'étaient-ils pas censés commencer seulement demain ?

Elle songea soudain à l'enveloppe que Gisèle avait laissée à son intention sur le comptoir de la cuisine. Si elle l'avait ouverte, ça lui aurait apparemment évité la désagréable confrontation avec cet Arnaud, cette espèce de... de... de malotru néandertalien !

Tout à ses réflexions, Louise avait laissé couler l'eau plus longtemps que nécessaire et le filet tiédissait dangereusement. Elle arrêta le robinet, s'essora les cheveux et sortit de la spacieuse cabine de douche. Elle enfila le peignoir qu'elle s'était approprié la veille et contempla sans complaisance son visage dans le miroir légèrement embué. Elle avait beau utiliser tous les artifices à la disposition d'une femme moderne et dépenser tous les mois le PIB du Luxembourg en produits de beauté, elle avait l'impression que son âge s'étalait en toutes lettres sur la moindre ridule de ses pattes-d'oie.

Elle avait 40 ans. Au mieux, elle était à la moitié de sa vie, et elle était toujours seule. À quoi servaient les heures passées chaque semaine à s'agiter sur des machines, les soins coûteux en institut, la fortune dépensée chez le coiffeur pour dissimuler coûte que coûte le

moindre cheveu blanc s'il n'y avait jamais personne pour se réveiller à ses côtés ? S'il n'y avait jamais personne qui remarquait ses efforts ? Si jamais personne ne lui disait « Je t'aime comme tu es. Mange cet éclair au chocolat sans passer deux heures à te le faire payer » ?

Voilà qu'elle s'apitoyait sur son sort. Encore dix secondes et elle allait se mettre à gémir en se prenant la tête dans les mains – ce qui ne serait d'aucune aide pour contrer les ravages du temps.

D'un geste résolu, Louise effaça les résidus de buée sur le miroir, comme pour effacer toutes ces idées sombres, et attrapa sa crème de jour.

Trois quarts d'heure plus tard, c'est une Louise tirée à quatre épingles et pleine d'allant qui descendit dans la cuisine, où elle tenta de deviner comment faire fonctionner la cafetière semblant tout droit sortie des chantiers de la Nasa. Une fois qu'elle eut compris comment amadouer l'engin rutilant, elle ouvrit enfin l'enveloppe qui lui était destinée et qui n'avait pas bougé depuis la veille au soir.

Gisèle avait rédigé ses instructions d'une écriture ronde, extrêmement lisible, au stylo violet.

Chère Louise,

Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance à ton égard. Sans toi, j'aurais dû annuler mon voyage en Inde, et non seulement ce dernier me tient à cœur, mais il est de surcroît indispensable au développement de ma richesse intérieure, qui a récemment atteint un stade où il devenait nécessaire que je parte.

Louise haussa un sourcil. Qui, dans la vie de tous les jours, utilisait l'expression « de surcroît » ? Pire : qui l'écrivait ? Gisèle, apparemment.

Voici quelques instructions pour te faciliter la vie. Tu peux utiliser absolument tout ce que tu veux chez moi. Pas de porte fermée comme dans Barbe-Bleue. Mi casa es su casa.

Louise haussa l'autre sourcil. « *Mi casa es su casa* » ? Gisèle vivait manifestement dans une bulle temporelle : un feuilleton américain des années 1980. Cette femme était décidément très étonnante...

Le code du wifi est « chatonjetaime2042 ». Je l'ai scotché sur le clavier de l'ordinateur au cas où tu ne t'en souviendrais pas.

Louise avait découvert le code la veille, ce qui lui avait permis d'envoyer un mail à Émilie. Le chaton existait-il vraiment ou désignait-il la gent féline domestique dans son ensemble ? Ou peut-être qu'il faisait allusion au petit nom qu'elle donnait à un homme. Bon, quand est-ce que cette lettre allait lui donner des informations

importantes, genre : Arnaud le malotru commencera les travaux mercredi au lieu de jeudi ?

J'ai fait les courses, mais comme je ne sais pas ce que tu aimes, il se peut que tu sois amenée à en refaire. Le supermarché le plus proche est à huit kilomètres.

Suivaient les instructions pour s'y rendre, sous forme de gribouillis incompréhensibles et d'étranges signes cabalistiques, qui, à y regarder de plus près, étaient peut-être des flèches de toutes les couleurs.

Si tu as besoin de quoi que ce soit, les Hurel, qui habitent la troisième maison sur la droite en sortant de chez moi, se feront un plaisir de te rendre service. Ce sont des gens absolument adorables, qui ont trois chiens véritablement splendides.

Suivait une longue description des animaux en question, à grand renfort de superlatifs et de points d'exclamation. Louise la lut en diagonale, épouillée par tout ce lyrisme.

Les travaux démarreront comme prévu jeudi matin, et...

– Ah ! s'écria Louise à haute voix en levant un index triomphant. Voilà ! Même Gisèle n'était pas au courant !

M. Mauvaise Humeur s'était certainement gouré dans son planning, ce qu'elle se ferait une joie de lui dire.

... tu peux sans problème laisser à Arnaud la clé de la grange et le double de la clé du portail, qui se trouve dans le premier tiroir de mon bureau. C'est un homme en qui j'ai toute confiance et que je connais depuis longtemps.

En lisant ces lignes, Louise fronça les sourcils. Il manquait une caractéristique après « confiance », genre « mal embouché », ou « antipathique au possible ».

Concernant les travaux, je te donne les pleins pouvoirs pour prendre des décisions en mon absence, étant donné que je suis injoignable. Émilie m'a dit le plus grand bien de toi et je sais qu'elle a un jugement très sûr. N'hésite donc pas à faire tous les choix nécessaires.

J'espère que nous nous rencontrerons à mon retour et que je pourrai t'exprimer toute ma gratitude de vive voix.

Gisèle

P-S : Dans la mesure du possible, ne laisse pas Joffrey s'approcher trop près de ma cave.

Trop tard, songea Louise en se souvenant de l'excellent bordeaux

qu'il avait ouvert pour eux la veille au soir. Merde. Elle essaierait de remplacer cette bouteille par sa petite sœur ou, si ce n'était pas possible, par un équivalent.

En attendant, elle avait deux mots à dire à M. Mauvaise Humeur, et elle n'allait pas s'en priver.

Chapitre 4

Arnaud avait fini par monter donner un coup de main à Jordan pour vider le grenier à foin : Gisèle et lui avaient manifestement sous-estimé l'ampleur du bazar à évacuer. Ils avaient tout entassé non loin de la grange, en attendant l'arrivée de la benne, en début d'après-midi.

La matinée était bien entamée et il avait accordé une pause à son apprenti. Le nez dans son plan, il était perdu dans ses pensées : il n'avait jamais fait de chantier avec si peu de personnes, mais il n'avait pas eu le cœur de refuser ses vacances à Ben, son bras droit, qui travaillait dur toute l'année. Il était en train de se demander s'il allait vraiment pouvoir tenir le planning seul avec Jordan, lorsqu'une voix toute proche le fit sursauter :

– Café, messieurs ?

Il se retourna vivement et se trouva face à la joggeuse du matin. Elle s'était changée : elle avait troqué sa tenue de sport contre un pantalon large en toile blanche et une espèce de chemisier qu'il aurait été bien en peine de décrire mais qui lui allait très bien. Elle avait dissimulé ses cheveux blonds sous un chapeau de paille à larges bords – il n'y avait qu'une Parisienne pour arborer un chapeau pareil à 11 heures ! – et portait une paire de lunettes de soleil qui avait l'air hors de prix.

– Café ? répéta-t-elle en levant la bouteille Thermos qu'elle tenait à la main.

Pas besoin d'être médium pour deviner que Jordan, qui était sorti fumer non loin, devait la dévorer du regard en bavant. *Comme les hommes sont stupides !* songea Arnaud. *Ils se font toujours avoir par les mêmes artifices.* Mais pas lui. Plus jamais. Cela dit, il pouvait tout de même accepter son café.

– Si ça vous chante, répondit-il avec, dans la voix, une sécheresse qu'il ne chercha pas à contrôler.

Elle fit comme si elle n'avait rien remarqué et posa deux tasses vides sur le capot de sa camionnette.

– Il faudrait que je vous trouve une petite table pliante, commenta-t-elle. Ce serait plus pratique.

– Inutile, rétorqua Arnaud en prenant la tasse qu'elle lui tendait.

Il trempa les lèvres dans le breuvage amer : il était fort et non sucré. Exactement comme il l'aimait.

– Voici le double de la clé du portail, expliqua Louise, apparemment indifférente à la froideur de son interlocuteur.

Joignant le geste à la parole, elle sortit la clé de la poche de son pantalon.

– Comme ça, vous serez plus tranquille pour aller et venir. Notamment le matin. Ça vous évitera d'attendre que je rentre de mon jogging.

– Merci, se contenta de répondre Arnaud. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

– Euh... Oui, bien sûr. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

– Ça m'étonnerait, lâcha sèchement Arnaud en lui tournant le dos.

La conversation, ou ce qui en avait tenu lieu, était manifestement close. Il reporta son attention sur son plan sans un regard pour elle.

Si Louise avait été à Paris, elle aurait facilement trouvé un exutoire à sa frustration : elle aurait acheté sur un coup de tête une paire de chaussures hors de prix qu'elle ne porterait qu'une fois dans sa vie, elle se serait précipitée à la salle de sport pour faire une heure de vélo ou de yoga, ou elle aurait pris un cocktail avec ses copines... Elle aurait rapidement évacué sa colère et aurait pu passer à autre chose. Mais là, seule dans ce bled paumé de la campagne française, elle était désespérée. Elle avait regagné la maison avec le plus de dignité possible, laissant aux hommes la Thermos et les tasses, et avait résisté à l'envie de claquer la porte d'entrée derrière elle. Hors de question que ça devienne une habitude qui ponctuerait toutes ses rencontres avec cette espèce d'homme des cavernes. Elle ne voulait pas lui donner le plaisir de voir que sa goujaterie la mettait hors d'elle à ce point.

Après avoir fait cent fois le tour du salon comme une lionne en cage, s'efforçant vainement de se calmer, et avoir résisté à l'appel du chocolat qu'elle avait trouvé le matin même lors d'un inventaire complet des victuailles accumulées par Gisèle, elle décida d'aller sur Internet : peut-être aurait-elle reçu des mails du boulot. Tout pour oublier l'attitude extrêmement discourtoise de cet homme.

Hélas, sa messagerie était vide. Elle en était la seule fautive : elle avait fait jurer à tout le monde de ne pas lui écrire pendant ces quatre semaines à la campagne. « J'ai vraiment besoin de me reposer, avait-elle seriné à qui voulait bien l'entendre. Vous pouvez très bien vous passer de moi : n'oubliez pas que les cimetières sont remplis de gens

irremplaçables. »

Sauf qu'après avoir rencontré Joffrey, qui lui paraissait aussi tentant qu'un mojito bien frappé après une journée de chaleur caniculaire, et fait la connaissance de M. Mauvaise Humeur, qui avait manifestement décidé de la mettre plus bas que terre chaque fois qu'elle lui adressait la parole, elle craignait désormais d'avoir commis une légère erreur d'appréciation : ces vacances s'annonçaient tout sauf reposantes.

Elle surfa rapidement sur les sites d'informations (rien de plus intéressant que la énième opération de chirurgie esthétique d'une starlette américaine de 19 ans et une alerte à la canicule sur l'Ile-de-France), puis se connecta à Facebook. Il y avait peu de chance qu'il y ait quelqu'un en ligne, mais elle pourrait toujours laisser un message sur le groupe secret qu'elle partageait avec ses amies. Elle aurait bien aimé appeler Émilie, mais elle savait que cette dernière récupérerait les clés de son nouvel appartement ce matin même et qu'elle serait dans ses travaux de peinture dans les jours à venir.

Elle parcourut rapidement le fil d'actualités (mais pourquoi les gens vouaient-ils un tel culte aux photos de chats, bordel ?) et se rendit sur la page du groupe secret.

Louise : Les filles, vous êtes là ?

Inutile de commencer à se lamenter si personne n'était connecté pour lui répondre. Il n'y avait rien de plus pathétique que ces gens qui se plaignaient sur les réseaux sociaux et à qui on n'envoyait des messages de réconfort que des heures plus tard.

Louise se demandait si elle ne ferait pas bien de céder au petit carré de chocolat auquel elle pensait depuis tout à l'heure, lorsqu'une réponse apparut. Clara¹ était connectée.

Louée soit-elle ! pensa Louise.

Clara : Oui, moi je suis là. Comment se passe l'exil volontaire ?

Louise : Mal.

Clara : Déjà ? Mais tu es partie hier matin !

Louise : En temps picard, ça fait déjà dix jours, crois-moi.

Clara : C'est si terrible que ça ? Je croyais que la baraque de Gisèle était super.

Louise : Elle l'est. C'est suspect, d'ailleurs, je la soupçonne d'avoir une autre source de revenus ou d'être à la solde du KGB.

Clara : Le KGB n'existe plus.

Louise : Ne gâche pas mes fantasmes romanesques, s'il te plaît. Je suis certaine que cette femme mène une double vie. Mon sixième sens ne me trompe jamais.

Clara : Je préfère jeter un voile pudique sur cette affirmation.

Louise : Quoi ? Je suis super intuitive, non ?

Clara : Et sinon ? Qu'est-ce qui se passe mal ?

Louise : Tout. J'ai rencontré un homme, Joffrey, très séduisant, ainsi que l'entrepreneur chargé de faire les travaux, qui est affreux, et j'ai très mal dormi, et je ne sais pas si je suis faite pour la campagne, ni pour la solitude, et je pense que ces vacances n'étaient pas une bonne idée, et

Clara : STOP ! On reprend dans l'ordre.

Clara : Tu veux que je t'appelle ?

Maria² : Non, ne l'appelle pas ! Je n'ai pas l'option *Conf Call* sur mon portable, moi !

Clara : Salut, Maria. Comment tu vas ?

Maria : Bien. Y a pas un chat en bib' en ce moment. Je me suis acheté une nouvelle veste en solde hier.

Clara : Ah oui, où ça ?

Louise : C'est pas que les soldes ne me passionnent pas, les filles, mais 1) ça me rappelle que je suis loin de la civilisation, 2) on peut revenir à mes problèmes, s'il vous plaît ?

Maria : Pardon.

Clara : Bien sûr.

Louise : Je ne sais plus ce que je disais.

Clara : Bon, reprenons. Qui est Joffrey ?

Louise : Un voisin super sexy.

Maria : Y a eu rapprochement ?

Louise : Une bise.

Clara : OK.

Louise : OK quoi ?

Clara : T'es cuite ! Maria, il faut reprendre l'enveloppe avec la cagnotte.

Louise : Mais pas du tout ! Je vais tenir !

Clara : Et le reste ? C'est quoi cette histoire d'entrepreneur ?

Louise : Un type désagréable au possible. Il m'a agressée ce matin et...

Maria : Agressée pour de bon ?

Louise : Mais non, il m'a juste parlé comme à un chien. Il me prend de haut, il ne me répond pas quand je lui parle, ce genre de trucs, quoi.

Clara : Il ressemble à quoi ?

Louise : Euh... Je ne sais pas. Je n'ai même pas fait attention à sa tête.

Maria : Mais pourquoi est-ce que ça te met dans un état pareil ? Les cons, y en a partout, il faut faire avec.

Clara : Absolument. Et la nuit, tous les chats sont gris.

Maria : Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Louise : Merci pour ce pur moment de sagesse hindoue, les filles, je me sens vachement mieux, c'est fou.

Clara : Tout ça pour dire que tu t'en fous, de l'entrepreneur. T'es pas obligée de le voir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, si ?

Louise : Non.

Clara : Ben alors ! Ne me dis pas que tu te farcis pas des cons aussi au boulot ?

Louise : Si.

Maria : Problème réglé alors. C'est quoi le reste ?

Louise : Ben, en fait, ça va mieux maintenant que je vous en ai parlé. Vous croyez vraiment que je ne vais pas résister à Joffrey ?

Clara : Couleur des yeux ?

Louise : Caramel macchiato.

Clara : T'es cuite.

Maria : Qui a l'enveloppe ?

Lorsque Louise éteignit l'ordinateur, elle se sentait plus légère. Ses amies avaient raison : pourquoi se prenait-elle la tête pour un homme mal embouché ?

Allons, ces vacances s'annonçaient sous les meilleurs auspices. Il faisait beau, la maison était très agréable, elle n'avait rien d'autre à faire que se reposer et lire les deux bouquins qu'elle avait apportés. La vie était belle.

Quelques jours plus tard, Louise était au bord de la crise de nerfs.

Elle avait tenté d'organiser son temps selon une saine routine : jogging le matin, puis ménage et mails, déjeuner léger, après-midi sur la terrasse à bouquiner, soirée tranquille à réfléchir au sens de sa vie ou, pourquoi pas, à discuter avec Joffrey s'il repassait.

Hélas, rien ne s'était déroulé comme prévu.

Elle dormait tellement mal que le jogging matinal s'était rapidement révélé un calvaire. Son corps usé par les huit derniers mois refusait de lui obéir correctement. Le pire, c'était qu'elle ne comprenait pas la cause de ses insomnies : elle passait des heures et des heures à se retourner dans son lit, l'esprit en proie à de vagues pensées qu'elle n'arrivait ni à ordonner ni à contrôler. Et ces pensées entraînaient avec elles un cortège d'angoisses diffuses qu'elle ne savait juguler.

Lorsqu'elle rentrait, épuisée, de son jogging, elle prenait soin de ne pas croiser Arnaud. Il lui arrivait en revanche de tomber sur Jordan, qui la regardait avec des yeux de merlan frit et avec qui elle discutait deux minutes, avant que la voix irritée de son patron ne rappelle le jeune homme à l'ordre. Elle s'occupait ensuite comme elle le pouvait jusqu'à l'heure du déjeuner, pour lequel elle avalait une salade avec vinaigrette allégée et une tranche de jambon. Une fois son assiette lavée, elle s'étendait sur l'un des confortables transats de la terrasse mais, là encore, elle était incapable de se concentrer sur le bouquin qu'elle avait entamé : fidèle à elle-même, elle était partie avec le Goncourt de l'année, se disant que, vu son épaisseur, elle en aurait pour toutes les vacances. Mais les mots dansaient sous ses yeux et elle était obligée de lire chaque phrase trois fois pour en tirer du sens. Et les rares fois où elle avait réussi à s'assoupir, elle avait été réveillée par les bruits des travaux en provenance de la grange. Quant aux soirées, elle les avait passées seule : Joffrey ne s'était pas manifesté

une seule fois. Louise s'était rendu compte qu'entre son vœu d'abstinence, le pari de ses amies et le fait que son voisin savait où la trouver, elle n'avait même pas pensé à lui demander son numéro de téléphone. Elle était certaine qu'elle aurait pu l'obtenir facilement en demandant aux voisins, mais sa fierté l'en empêchait : elle ne voulait pas avoir l'air de lui courir après et perdre si facilement la face vis-à-vis de ses amies.

Le lundi après-midi, elle passa un temps fou à réaliser un sublime gâteau au chocolat qu'elle avait glacé et décoré, puis elle se rendit chez les Hurel, dont Gisèle avait parlé dans sa lettre. Hélas, elle trouva porte close. La voisine la plus proche de chez eux, qui tondait sa pelouse, lui apprit qu'ils étaient partis passer quinze jours chez leur fille, dans le Sud-Ouest. À la perspective de se retrouver seule avec pour toute compagnie les bruits de marteau et un gâteau au chocolat qui lui criait « Mange-moi », Louise se sentait déjà défaillir. Heureusement, la gentille voisine, Brigitte, la sauva en lui proposant de prendre le café avec elle.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, assez massive, aux cheveux gris acier coupés court et aux manières curieusement douces, contrastant avec son apparence physique, tout en angles.

– Qu'est-ce que vous faites là alors ? lui demanda Brigitte en coupant le gâteau au chocolat. Il a l'air parfait, dit-elle en regardant le cœur dégouliner sur le plat.

– Merci. J'espère qu'il sera aussi bon que beau. Je garde la maison de Gisèle pour superviser le chantier. Quoique, pour l'instant, je n'aie pas eu grand-chose à faire.

– Qu'est-ce qu'elle fait faire, comme travaux ?

– La grange.

– Ah, elle s'est enfin décidée à l'aménager en atelier d'artiste ! Quelle bonne idée ! Elle peint si bien !

– Je l'ignorais, répondit Louise. Je ne connais pas vraiment Gisèle, poursuivit-elle en voyant le regard interrogateur de son interlocutrice. Je suis une amie d'amie.

– Je vois. Gisèle est peintre amateur à ses heures perdues et ses toiles se vendent comme des petits pains. Elle avait toujours parlé d'aménager la grange en atelier, pour arrêter d'envahir son salon.

Voilà qui expliquait certainement d'où elle tirait les revenus nécessaires à l'entretien d'une telle maison. Ou tout du moins une partie.

– Mais elle ne fait pas que peindre. Elle écrit aussi. Je ne sais pas où elle trouve le temps de faire tout ce qu'elle fait. Cette femme est en perpétuel mouvement. Tout le monde l'adore ici, ajouta Brigitte.

– Mmm, se contenta de répondre Louise, qui ne voyait pas quoi dire d'autre.

– Qui s’occupe des travaux ? Arnaud, je suppose ?

– Oui.

– Vous le trouvez comment ?

La franchise de la question prit Louise de court. Elle considéra un instant Brigitte et décida de jouer franc-jeu elle aussi.

– Étant donné que nous nous sommes engueulés dès le début et que depuis on ne s’est plus croisés, j’ai un peu de mal à répondre objectivement à votre question.

Brigitte se mit à rire, d’un rire très agréable, qui lui donnait un charme dont son apparence physique semblait l’avoir privée.

– Ça ne m’étonne pas de lui. C’est un homme difficile d’accès. Mais une fois qu’on le connaît, impossible de ne pas lui trouver de sacrées qualités !

– Mmmm, répondit de nouveau Louise, qui n’avait pas vraiment envie d’entendre quelqu’un prendre la défense du goujat. En revanche, j’ai rencontré un voisin beaucoup plus aimable. Joffrey, il s’appelle.

Le visage de Brigitte se rembrunit aussitôt.

– Oh ! Lui.

– Je suis tombée sur lui le jour de mon arrivée. Il habite loin ?

– Non. Vous voulez une deuxième part de gâteau ?

– Non, merci. Si j’en prends une autre, il faudra que je coure deux fois plus longtemps demain matin.

– Pourquoi ça ? s’exclama Brigitte, sincèrement étonnée.

– Pour éliminer les calories.

La voisine la dévisagea comme si elle venait subitement de se mettre à parler en moldave médiéval.

– Ma chérie, je crois que vous ne vous êtes pas regardée dans un miroir ! Vous n’avez pas besoin de perdre quoi que ce soit. Vous devriez plutôt vous remplumer.

Louise baissa les yeux sur son ventre plat dissimulé sous la ceinture du short en jean qui dévoilait ses jambes interminables.

– Je ne sais pas pourquoi les jeunes femmes s’infligent tout ça de nos jours... Vous êtes très jolie et je suppose qu’on vous l’a déjà dit des centaines de fois.

– Mmm.

Louise avait l’impression d’avoir passé la moitié de la conversation à esquiver des questions embarrassantes.

– Et sinon, reprit-elle, Joffrey, vous me donneriez son adresse ?

– Êtes-vous certaine que vous voulez le revoir ?

– Je ne sais pas, avoua Louise. Il a été très aimable avec moi et...

Elle suspendit sa phrase, ne sachant comment la finir. Qu’attendait-elle vraiment de cet homme ? Pas question de se jeter sur lui si elle voulait gagner le pari avec ses amies. Sans compter que coucher avec lui ne risquait pas de résoudre ses problèmes avec les

hommes. À moins qu'il ne soit un prince charmant. Mais ça, pas moyen de le savoir : les princes charmants n'avaient pas pour habitude de se balader avec un écriteau proclamant leur statut.

Brigitte la regardait avec gentillesse. Louise se sentit rougir.

– Je ne sais pas ce que vous êtes venue chercher ici, ma chérie, mais quoi que ce soit, je crains fort que Joffrey ne puisse pas vous le donner. Mais vous êtes une grande fille, alors je vais vous expliquer comment vous rendre chez lui.

Le lendemain, en début d'après-midi, Louise envisagea d'aller se promener vers chez Joffrey. Quel mal pouvait-il y avoir à se rendre chez lui pour se faire inviter à boire un café ? Absolument aucun. Rien de plus innocent qu'un café, non ? Elle hésitait, partagée entre l'envie de compagnie masculine et les voix de ses amies qui résonnaient dans sa tête. « Tu ne tiendras pas deux jours », avait dit Maria. « Allez, une semaine », avait glissé Clara. « Moi, j'ai confiance en toi, avait conclu Émilie. Tu peux tenir tout l'été. »

Lasse de se battre contre elle-même, Louise entra dans Google Earth l'adresse donnée par Brigitte. Regarder sa ferme de loin, ce n'était pas céder, n'est-ce pas ? Il habitait sur un lopin de terre à environ trois kilomètres de chez Gisèle. Louise regarda attentivement la configuration du terrain : elle était certaine qu'en coupant à travers champs, elle pourrait s'y rendre lors d'un jogging matinal. *En voilà une bonne idée ! Comme ça, personne ne pourra dire que je l'ai fait exprès. Notre rencontre sera le fruit du hasard.* « Oh, Joffrey ! Ça alors, lui dirait-elle en agitant joliment sa queue-de-cheval, quelle bonne surprise ! » « Louise ! répondrait le beau gosse. Justement, je pensais à vous ! Venez prendre le petit déjeuner, je fais un café digne de la reine de Saba et j'ai du lait tout frais. Vous êtes tellement belle dans vos leggings et vos Nike. J'ai envie de vous croquer toute crue. »

Elle fut tirée de sa délicieuse rêverie par le « blip » lui annonçant une notification Facebook.

Vous êtes invitée à rejoindre un nouveau groupe.

Intriguée, elle cliqua sur l'icône.

Combien de temps Louise tiendra-t-elle ?, groupe créé par Émilie Vanderhelde.

– Oh, les garces ! fulmina Louise.

Elles avaient créé un groupe secret, histoire qu'elle voie l'avancée de leurs paris.

Clara avait posté un statut :

Combien de temps Joffrey résistera-t-il à tes pensées lubriques, Louise ?

Furieuse, elle répondit :

Indéfiniment. Joffrey ne m'intéresse pas. Je suis une femme nouvelle. J'ai vu la lumière.

De rage, elle se déconnecta tout de suite de Facebook et ferma la fenêtre. La carte de la ferme de Joffrey s'étala subitement sur l'écran. Louise la regarda fixement.

Elle savait très bien pourquoi ses amies faisaient ça. Elles espéraient l'aider. Sauf qu'elle avait peur que son cas ne soit irrémédiablement désespéré. Ce n'était pas normal qu'elle ne puisse se passer de relations sexuelles, comme il n'était pas normal qu'elle envisage de coucher avec tous les hommes qui croisaient sa route.

Pas tous, se corrigea-t-elle. Par exemple, elle n'envisageait pas une seule seconde de coucher avec cet arrogant Arnaud. Elle soupira. Pas question d'aller rendre visite à Joffrey. Elle trouverait bien une autre façon de s'occuper.

Deux jours plus tard, en début d'après-midi, Louise était affalée sur le canapé du salon, le téléphone portable en main. Accablée par la chaleur étouffante, elle avait fait retraite dans la maison fraîche et abandonné toute velléité de lecture ; le Goncourt gisait sur la table basse. Elle avait caressé un instant l'idée de continuer à rattraper son retard d'émissions et de séries télévisées mais, la veille, son marathon de la dernière saison *replay* du « Bachelor, le gentleman célibataire » l'avait plongée dans une espèce de coma cathodique dont elle avait du mal à se remettre. Toute cette vulgarité et ces mesquineries avaient sérieusement atteint sa foi en l'humanité, cependant elle n'avait pas réussi à éteindre la télé, comme si, une fois le vin tiré, elle devait le boire jusqu'à la lie, fascinée par la bêtise humaine comme un serpent envoûté par la flûte du charmeur. Pas par le candidat, en revanche, qu'elle avait trouvé aussi sexy qu'un vendeur de voitures d'occasion. Et clairement trop poilu.

Et maintenant, elle s'ennuyait tellement qu'elle avait entamé une conversation avec Siri, l'intelligence artificielle de son iPhone.

– Tu m'aimes ?

– Vous vous adressez à la mauvaise personne, Louise, répondit la voix masculine de l'IA.

– T’es bien un homme, tu te défiles !
– Je ne comprends pas ce concept.
– Est-ce que je suis jolie ?
– Vous êtes à tomber.
– Alors pourquoi est-ce que personne ne m’aime ?
– J’ai trouvé ceci sur le Web : « Personne ne m’aime ! Une défaillance narcissique. » Voulez-vous que j’ouvre le lien ?
– Oh oui, attache-moi ! susurra Louise.
– Ça ne me fait pas rire, Louise, répondit l’IA d’une voix réprobatrice.

Mais qui avait paramétré ce truc ? Elle se sentait presque embarrassée d’être réprimandée par une machine.

– Je m’ennuie, reprit-elle.
– J’espère que ce n’est pas moi qui vous ennue, Louise.
– Non, toi, je t’aime.
– Ces sentiments sont réciproques.

Elle allait rétorquer quelque chose, lorsqu’on sonna à la porte. Elle jeta son téléphone sur les coussins du canapé, gênée d’être prise en flagrant délit de conversation avec une machine, et se dirigea vers la porte. Elle s’attendait à découvrir un voisin qui ne savait pas que Gisèle était absente, Brigitte venue prendre un café, ou éventuellement Jordan venu lui demander quelque chose.

Mais c’était Arnaud qui se tenait derrière la porte.

Louise ne l’avait pas revu depuis leur première rencontre et espérait bien l’éviter encore pendant les quinze jours à venir. Désarçonnée, elle le regarda sans rien dire.

– Bonjour, dit-il.

Il attendait manifestement qu’elle réponde, ce qu’elle n’avait pas du tout envie de faire, mais sa bonne éducation eut le dessus, comme d’habitude.

– Bonjour.

Sa voix était plus sèche que ce qu’elle croyait. Tant mieux.

– Jordan s’est blessé à la main, je...

– Oh ! C’est grave ?

– Non, une estafilade, mais j’ai oublié la trousse de secours ce matin.

– Est-ce que vous savez où Gisèle range ce genre de choses ? l’interrogea-elle en s’effaçant pour le laisser entrer.

Maintenant qu’Arnaud était dans l’entrée, elle remarquait qu’il était vraiment très grand. Elle, dont le mètre soixante-dix-neuf la plaçait souvent à hauteur d’yeux avec la plupart des hommes, devait même lever légèrement la tête pour lui parler.

– Dans le bureau, répondit Arnaud.

Elle le précéda dans la pièce où elle passait pas mal de temps,

puisque c'était là que trônait l'ordinateur.

– Dans le premier tiroir de la commode.

Louise n'y avait pas fait attention, mais une commode grise occupait effectivement un coin de la pièce. Elle ouvrit le premier tiroir et en sortit une boîte blanche ornée d'une croix rouge. Il tendit la main, mais elle le contourna et se dirigea vers la porte d'entrée.

– Je vous accompagne, déclara-t-elle d'un ton sans appel.

– Je n'ai pas besoin d'une infirmière !

– Écoutez, je me fais tellement chier que tout événement qui sort de l'ordinaire est le bienvenu. Même mettre un pansement sur la main de votre apprenti.

Arnaud la regarda et haussa un sourcil.

– Comme vous voulez, abdiqua-t-il en ouvrant la porte.

Il sortit devant elle. *Triple goujat*, songea Louise. Ça l'aurait tué de la laisser passer, comme un homme bien élevé ? Elle ravala son agacement et le suivit, boîte à pharmacie en main.

Jordan était assis sur l'herbe, adossé au mur de la grange. Son visage s'illumina en voyant Louise.

– Oh ! Vous êtes venue me soigner ? C'est trop sympa !

De la main gauche, il tenait fermement le mouchoir teinté de rouge qui enveloppait sa main droite.

– Fais voir ! ordonna Arnaud en s'agenouillant à ses côtés.

Avec des gestes d'une surprenante douceur, il ôta le mouchoir : une longue coupure dessinait un zigzag sur la main de son apprenti. Arnaud y appliqua doucement l'antiseptique trouvé dans la boîte de Gisèle. Jordan grimaça.

– Ce n'est pas très profond, mais c'est très mal placé, commenta l'entrepreneur en posant de la gaze sur la blessure avant de la bander pour arrêter le saignement. Tu es privé de travaux jusqu'à lundi prochain.

– Quoi ? Non, patron ! C'est pas possible, vous êtes tout seul, vous allez prendre du retard et c'est pas...

– Suffit ! l'interrompit Arnaud.

– Tu es vacciné contre le tétanos ? demanda Louise au jeune homme.

Arnaud leva les yeux sur elle et la regarda comme s'il avait complètement oublié sa présence.

– J'espère bien ! gronda-t-il.

– Euh, oui, enfin, je crois..., hésita Jordan.

– Tu crois ou tu es sûr ?

L'attention d'Arnaud était de nouveau fixée sur le jeune homme.

– Je ne sais plus, avoua Jordan.

– OK, je t'emmène à l'hosto, trancha l'entrepreneur en se relevant.

– Non, patron, vous allez perdre une demi-journée de travail par

ma faute, ça peut attendre ce soir.

– Ça peut attendre rien du tout, oui. Dépêche-toi de monter dans la camionnette.

– Mais...

Jordan s'était relevé à son tour, l'air véritablement malheureux de la situation dans laquelle il avait placé son patron.

– Je vais l'emmener, intervint Louise. Installe-toi dans ma voiture, poursuivit-elle à l'adresse de Jordan.

– Je ne vois pas pourquoi vous feriez une chose pareille, lança Arnaud, sourcils froncés.

– Moi, je vois trois bonnes raisons, rétorqua-t-elle. Un : je n'ai rien de mieux à faire. Deux : vous avez du travail, ici. Trois : je vais enfin pouvoir faire un tour dans la ville la plus proche et respirer un bol d'air civilisé.

– Il n'y a pas d'hôpital dans la ville la plus proche, précisa Arnaud.

– Mais il doit bien y avoir un médecin, non ? La discussion est close, asséna Louise. Jordan, monte dans la voiture, elle est ouverte, je vais chercher mon sac à main. Je vous jure, poursuivit-elle en se tournant vers Arnaud, que si vous tentez de l'emmener pendant les vingt-huit secondes nécessaires pour que je récupère mon sac, je vous le ferai payer très cher. En gros, je vous arracherai les couilles.

Arnaud la dévisagea un instant puis, contre toute attente, sourit.

– Je vous le confie. Jordan, dit-il en se tournant vers son apprenti, guide-la vers Saint-Valery. Va voir le Dr Berthon au cabinet médical et dis-lui que tu viens de ma part. Je le connais bien, c'est mon médecin. À tout à l'heure, poursuivit-il à l'adresse de Louise. Et n'oubliez pas de demander au Dr Berthon de remplir un formulaire d'accident du travail !

Louise, une fois son sac à main récupéré, s'était glissée au volant de son Audi de location. Pour toute réponse, elle fit rugir le moteur.

Même si Arnaud n'avait pas protesté quand elle avait dit qu'elle se chargeait de Jordan, elle ne se sentait pas obligée de lui parler. Il y avait des limites à ce que son orgueil pouvait encaisser.

1. Clara ? Mais si, chers lecteurs, c'est la meilleure amie d'Émilie ! Elle tient une librairie et possède un grand appartement, dans lequel Émilie et sa fille ont habité pendant deux ans. Elle aime chanter, porter des bottes de pluie rouges, et passe beaucoup de temps à chercher ses lunettes. Il se pourrait bien qu'elle rencontre un séduisant auteur de polars à succès... Vous en saurez plus bientôt – enfin, si vous êtes sages.

2. Encore une note ? C'est que j'y ai pris goût, pardonnez-moi. Maria est le dernier membre de ce quatuor un peu loufoque et très uni, qui partage ses histoires de cœur et autres en buvant des cocktails. Elle est bibliothécaire, plutôt discrète, et se balade toujours avec des légumes dans son sac. Peut-être qu'un jour, vous saurez pourquoi. :)

Chapitre 5

Le trajet vers la ville de Saint-Valery leur prit quatorze minutes et quarante-trois secondes. Louise en était certaine : après trois minutes passées à tenter d'arracher plus de trois mots d'affilée à Jordan, elle avait entrepris de compter les minutes la séparant de la délivrance et d'abandonner toute velléité conversationnelle. Soit le jeune homme était gêné de se retrouver dans un espace clos avec elle, soit il ne comprenait pas ses questions, mais l'un dans l'autre, Louise, lassée par les monosyllabes de son passager, avait fini par mettre la radio. C'est au rythme d'un rap américain aux paroles incompréhensibles qu'ils finirent par atteindre la ville voisine. Enfin, « ville », c'était vite dit. Une rue principale, quelques rues adjacentes et deux, trois boutiques.

Jordan guida Louise à travers le centre-ville restreint et, très exactement une minute douze après avoir franchi le panneau d'entrée de la ville, elle se gara devant un cabinet médical de belle taille : un généraliste, un kiné, un dentiste, un dermato, un pédicure... C'était certainement là que les habitants d'une grande partie de la région venaient se faire soigner. Louise descendit de voiture, au grand étonnement de Jordan.

– Ce n'est pas la peine de venir avec moi, protesta-t-il.

– Ne t'inquiète pas, je ne compte pas entrer avec toi dans le cabinet du médecin. Mais j'ai dit à ton patron que je t'accompagnais, alors pas question de t'abandonner en pleine nature.

Jordan jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour contester l'emploi du terme « nature ».

– Je disais ça de manière métaphorique, précisa Louise en verrouillant la voiture.

Elle contourna le véhicule par l'avant et gagna le cabinet médical à grandes enjambées décidées. Lorsqu'elle se retourna, elle découvrit que Jordan n'avait pas bougé d'un pouce et qu'il la regardait, avec sur le visage une expression qu'elle eut du mal à identifier : était-il simplement gêné de pénétrer avec elle dans ce centre ou avait-il peur de quelque chose ?

– Jordan ? Tu rêves ?

Il secoua légèrement les épaules comme pour sortir de sa torpeur

et la rejoignit avec une lenteur que Louise, si elle avait été pressée, aurait trouvée exaspérante. Mais elle n'avait rien de mieux à faire de son après-midi, alors elle l'attendit patiemment en lui tenant la porte.

Sitôt Jordan entré dans le hall d'accueil très frais, Louise se dirigea vers la secrétaire en blouse blanche qui se tenait derrière la réception.

– Bonjour, madame, que puis-je faire pour vous ?

– Ce jeune homme s'est coupé sur un chantier en travaillant, expliqua Louise. C'est l'apprenti d'Arnaud Montiel, qui m'a conseillé de l'amener consulter le Dr Berthon.

– Pas de problème, répondit la secrétaire, je vais prévenir le docteur. Il vous prendra dès qu'il aura terminé avec le patient en cours.

Eh ben, si c'était aussi facile de consulter un médecin à Paris, elle cesserait d'attendre d'être à l'article de la mort pour le faire ! Dans son quartier huppé, certains médecins ne consultaient qu'une journée par semaine et pas en dehors des horaires de bureau, ce qui rendait les soins pour le moins problématiques. Un jour qu'une migraine ophtalmique l'avait mise K-O et que son médecin traitant était en congrès (il passait tellement de temps en congrès que Louise avait fini par se demander si ce n'était pas un nom de code pour désigner les Bahamas ou l'appartement de sa maîtresse), elle avait appelé un médecin au hasard dans l'annuaire, qui lui semblait réunir toutes les qualités requises pour un généraliste : il consultait dans un cabinet à trois immeubles du sien et il était conventionné. Quelle n'avait pas été sa surprise lorsque la secrétaire, après lui avoir donné un rendez-vous dans la journée (un miracle qui lui avait donné envie d'allumer un cierge devant sainte Rita à l'église du coin), lui avait demandé son numéro de Carte bleue. Louise, médusée, avait alors découvert que ce médecin-là se faisait payer les consultations à l'avance. « Je suis tellement stupéfaite que ma migraine s'est dissipée d'un coup, pouf. Non, mais, putain, il se prend pour qui ce mec ? » n'avait-elle pas pu s'empêcher de lancer à la secrétaire avant de raccrocher aussi sec. À la suite de quoi, elle avait demandé à Maria de lui filer des triptans et l'incident avait été clos.

– Je vais prendre les coordonnées du jeune homme et remplir le formulaire d'accident du travail, poursuivit la secrétaire, ce qui eut pour effet de tirer Louise de ses réminiscences médicales.

Louise fit signe à Jordan d'approcher, et il obéit avec une réticence manifeste. Puis, par souci de discrétion, elle s'écarta pour ne pas l'entendre répondre aux questions de « F. Poitier », comme le mentionnait le badge épinglé à son opulente poitrine. Quel pouvait bien être son prénom ? Florence ? Françoise ? Filoména ? Et pourquoi diable se contenter de l'initiale ? Les patients étaient-ils censés lui dire « Bonjour, F. Poitier » ?

– La salle d’attente est au bout du couloir, leur dit F.

Ou peut-être que c’était Flore ? Oui, tiens, Flore, c’était joli comme tout. À moins que ce ne soit Fibule. Ou Fistule.

En se dirigeant vers la salle d’attente, Jordan à la remorque, Louise se dit qu’elle était certainement en train de devenir folle. Elle venait de spéculer pendant plus de trois minutes sur le prénom d’une parfaite étrangère. C’était certainement un des signes avant-coureurs d’Alzheimer. Ou d’une tumeur cérébrale avancée. Ou un effet de la solitude et de la campagne. Ou de l’abstinence sexuelle. Voilà, c’était sûrement ça. N’avait-elle pas lu elle ne savait plus où, mais d’une source certainement hyper sérieuse, genre Internet, que les hommes avaient physiquement besoin de se vider les couilles régulièrement pour ne pas devenir fous ? OK, elle n’était pas un homme, mais quand même. Peut-être y avait-il des cas similaires chez les femmes ? Ou peut-être était-elle un homme qui s’ignorait ? Ou...

Pour réprimer son envie de gémir sous l’effet de ses propres élucubrations, Louise s’assit près du ficus en plastique et prit un magazine au hasard sur la table basse.

« Êtes-vous une femme multiorgasmique ? » proclamait en gras l’un des gros titres de *Biba*.

Louise soupira et reposa le magazine. Une rapide inspection des trois piles qui se trouvaient devant elle lui apprit qu’elle avait le choix entre *Biba*, *Closer*, *Voile magazine* et *Pomme d’api*. Après avoir envisagé un temps de lire les aventures forcément passionnantes de Paul le bachelor et de sa dernière conquête, puisqu’elle s’était tapé les dix épisodes d’affilée la veille, elle renonça en voyant que Paul n’avait pas tiré les leçons de son aventure et n’avait pas réglé son problème de poils. Dieu sait pourtant que les jeunettes l’avaient clamé haut et fort dès le début de l’émission après l’avoir vu pour la première fois : un bachelor ne peut pas ressembler à un membre de la famille Pierrafeu. Louise, en bonne militante anti-poils, ne pouvait qu’acquiescer. Elle délaissa donc les magazines et sortit son téléphone portable.

Jordan s’éclaircit la gorge.

Elle vérifia qu’elle avait du réseau et tenta de lire ses mails.

Jordan s’éclaircit la gorge de nouveau.

Décidément, il faisait bien de venir : en plus d’une entaille, il avait manifestement aussi un rhume. Louise continua de pianoter à toute allure sur son téléphone. Des spams, de la pub, un mail de boulot, un second, encore de la pub...

– Hum, hum...

Elle finit par lever les yeux.

– Ça va, Jordan ? Tu t’étouffes ?

– Non, non, répondit-il en rougissant jusqu’aux oreilles. C’est juste que... on n’a pas le droit de se servir des téléphones portables ici, dit-il

en montrant le panneau punaisé juste au-dessus de la tête de Louise.

– Oh ! Ça va, répondit cette dernière, je ne vois pas ce que mon téléphone peut dérégler ici. On n'est pas dans un avion, que je sache. Il ne risque pas d'empêcher les stéthoscopes de fonctionner !

– Peut-être que si, intervint une voix masculine.

Louise sursauta. Un homme entre deux âges, à la calvitie galopante, se tenait dans l'encadrement de la porte derrière elle ; elle ne l'avait pas entendu arriver. Elle supposa qu'il s'agissait du médecin. Mais par où diable était passé le patient précédent ? Il devait y avoir une autre porte qui permettait de ne pas repasser par la salle d'attente. *C'est à ce genre de gaspillage de l'espace qu'on voit bien que le prix du mètre carré doit être dérisoire*, songea-t-elle tout en escamotant son téléphone dans son sac à main.

– Je suis désolée.

– Y a pas de mal. Bon, jeune homme, c'est à nous, je crois. Par ici, poursuivit le médecin en s'effaçant pour le laisser passer.

Jordan se leva lentement et gagna la porte comme s'il se rendait à l'abattoir.

– Allons, je ne vais pas vous manger. Et vous, poursuivit le médecin en se tournant vers Louise, soyez sage : pas de téléphone.

– Oui, docteur ! répondit Louise avec un sourire d'enfant de chœur.

Elle était en train de lire son troisième article en ligne sur le site des *Échos* lorsqu'une voix masculine la fit sursauter :

– Je vous avais dit de ranger votre téléphone, la gronda le Dr Berthon.

Non, mais, c'était pas possible ! Il avait le pouvoir de se déplacer sans bruit comme un chat ou quoi ? Elle baissa les yeux vers les chaussures du médecin, des monstruosité à semelles de crêpe. Tout s'expliquait.

– Ah, vous vouliez dire ce téléphone-là ? demanda-t-elle en brandissant son iPhone. Je n'avais pas compris, je pensais que vous parliez d'un autre téléphone. Je suis désolée, je ne recommencerai plus. Comment va Jordan ?

– Il a eu un petit malaise lorsque j'ai fait son rappel de tétanos. Le fait est que ce jeune homme a une peur bleue des piqûres et qu'il a préféré jouer les durs plutôt que de me prévenir. Vous allez pouvoir le récupérer, conclut-il en s'effaçant pour la laisser entrer dans le cabinet de consultation.

Elle franchit la porte ouverte et découvrit Jordan, blanc comme un linge, allongé sur la table d'auscultation.

– Eh bien, dis donc, c'est pas la fête ! commenta-t-elle en s'approchant de lui. Tu ne peux pas rentrer tout seul, je vais te raccompagner jusque chez toi.

Il tenta de protester mollement, mais Louise l'arrêta d'un geste de la main.

– Si tu résistes, je demande au Dr Berthon de te refaire une piqûre.

Ce dernier haussa un sourcil en signe de protestation, mais ne souffla mot.

– J'ai nettoyé et pansé l'entaille. Il n'y a pas besoin de points de suture, mais vous ne pourrez pas travailler pendant une semaine. Je vais demander à Fabienne de vous faire un arrêt maladie.

Fabienne ? Et dire qu'elle n'y avait même pas songé ! Vivement qu'elle rentre à Paris, parce que loin de la pollution, son cerveau se racornissait manifestement.

Lorsque Louise franchit le grand portail vert, l'après-midi touchait à sa fin. Le soleil avait disparu derrière la grange, qui projetait son ombre démesurée sur la pelouse. La chaleur avait commencé à baisser, mais en sortant de l'Audi climatisée, elle fut frappée par la moiteur de l'air, qui déposa instantanément un voile humide sur sa peau. La camionnette d'Arnaud était toujours là et des bruits de marteau en provenance de la grange emplissaient l'air.

Elle s'y dirigea. Ce n'était pas parce qu'Arnaud était un butor mal dégrossi qu'elle devait se mettre au diapason : elle avait accompli sa mission et se devait de lui donner des nouvelles de son apprenti, que ça lui plaise ou non. Elle était civilisée, elle.

Carrant inconsciemment les épaules, elle entra et regarda autour d'elle, clignant des yeux pour s'accommoder à la soudaine pénombre. La grange avait bien changé en une semaine : une nouvelle fenêtre avait été percée dans le mur jadis aveugle et le grenier à foin avait été vidé de son contenu hétéroclite avant d'être détruit. Louise leva la tête et contempla les poutres apparentes : la hauteur sous plafond était impressionnante. Elle ne savait pas en détail ce que Gisèle avait prévu de faire (et pour cause, Arnaud ne lui parlait pas), mais il y avait là un incroyable potentiel.

Plissant les yeux, elle chercha l'entrepreneur du regard. Elle entendait du bruit vers la droite mais ne voyait rien. Elle décida de suivre le son et fit quelques pas. Et s'arrêta net lorsqu'elle l'aperçut.

Il lui tournait le dos, un burin à la main, et avait entrepris de piquer le mur. Elle devina qu'il avait pour tâche de garder les pierres, comme cela avait été fait dans le salon de la maison.

Mais ce n'était pas son habileté à manier le burin qui avait empêché Louise d'aller plus loin.

Il avait ôté son T-shirt (d'ailleurs était-ce un T-shirt qu'il portait quelques heures auparavant ? Trop occupée à alimenter la mauvaise humeur que lui inspirait le personnage, Louise n'avait absolument pas fait attention à sa tenue) et elle avait une vue imprenable sur son dos,

dont les muscles longilignes et puissants roulaient sous sa peau au rythme de ses mouvements.

Une vision digne d'une sculpture de Michel-Ange. Ou d'une pub pour Abercrombie & Fitch.

Conséquences de son abstinence ? De la chaleur ? D'une poussée hormonale ? Elle aurait pu passer des heures à le contempler sans bouger.

Comme s'il avait fini par sentir une présence derrière lui, Arnaud se retourna soudain. Et son torse, sainte Mère de Dieu, son torse était une ode à la virilité antique à lui tout seul. Des pectoraux parfaitement dessinés, des tablettes de chocolat qui défiaient quiconque de se mettre au régime et, au-dessus de la ceinture qui retenait lâchement un jean ample et taille basse, la naissance de ces deux muscles dont elle n'avait jamais pu retenir le nom mais qui menaient au paradis.

– Ah, vous voilà, dit-il en ôtant ses lunettes de protection et en s'épongeant le front d'un revers de bras.

Louise tressaillit mais tâcha de ne pas perdre contenance. Elle espérait juste ne pas avoir bavé sur son chemisier.

– Oui, répondit-elle d'une voix ferme en le regardant droit dans les yeux.

Le problème, c'est que maintenant qu'elle savait quel torse sublime se dissimulait sous la chemise de l'arrogant entrepreneur, elle faisait attention au reste. Et elle découvrait avec stupéfaction que le reste n'était pas mal non plus : un menton carré et volontaire, une mâchoire à la ligne virile, une bouche bien dessinée, un nez aquilin, des cheveux souples et sombres qui retombaient un peu sur le front et dans le cou, et des yeux couleur d'orage.

Qui la regardaient sans aménité.

Louise se rendit compte qu'elle l'avait dévisagé ouvertement.

Et merde.

– Le Dr Berthon a fait son rappel de tétanos à Jordan et je l'ai déposé chez lui, reprit-elle comme si elle n'avait pas été interrompue par son propre manque d'éducation.

– Je sais, répondit Arnaud en rajustant ses lunettes.

Il lui tourna le dos et recommença à piquer le mur.

Louise fut estomaquée. Comment pouvait-il se comporter encore de la sorte avec elle alors qu'elle avait emmené Jordan chez le médecin à sa place ? Certes, elle l'avait fait davantage pour s'occuper que pour lui rendre service, mais le résultat était le même. Elle lui avait prouvé qu'elle était fiable et avait l'impression qu'elle s'était rachetée pour son retard de la semaine précédente. Retard, qui, d'ailleurs, ne lui était pas imputable en réalité.

Cet homme était décidément impossible.

Elle hésitait sur la conduite à tenir : tenter de lui parler de nouveau ou tourner les talons ? Il pivota soudain vers elle.

– Merci, dit-il avant de retourner à son travail.

– De rien, répondit-elle machinalement.

Elle attendit quelques secondes, puis, voyant qu'il avait l'air très absorbé par le mur et son burin, elle quitta la grange sans un mot supplémentaire.

Chapitre 6

Arnaud gratta encore le mur quelques minutes, puis se retourna. Louise était partie. Il regrettait presque de ne pas avoir été plus aimable avec elle ; après tout, elle lui avait rendu service cet après-midi. Mais au fond, il ne voyait pas vraiment l'intérêt de se forcer à feindre quoi que ce soit pour cette femme. Et, à bien y réfléchir, aucune femme ne valait la peine qu'on se force (à quoi que ce soit) pour elle. Il savait bien que ce raisonnement misogyne était le résultat de ce que lui avait fait subir Sandra, mais il s'en fichait royalement. Il avait l'impression que tout l'intérêt qu'il avait pu jadis porter à la gent féminine était mort avec la trahison aussi soudaine qu'inattendue de celle qui avait partagé sa vie pendant presque dix-sept ans. Au souvenir des heures sombres qui avaient précédé des mois de tempête, il durcit sa prise sur son burin et attaqua le mur avec plus de violence que nécessaire. Il ne voulait plus penser à son ex-femme. Sa future ex-femme. L'avocat avait affirmé que le divorce serait prononcé dans les jours à venir. Après des mois de galère juridique, Arnaud attendait cette perspective comme une délivrance, même s'il savait que ce bout de papier ne résoudrait pas tout, et notamment pas ses ennuis financiers.

Sandra avait abandonné le domicile conjugal non sans avoir au préalable dépensé la plus grande partie de leurs économies et contracté des dettes. Comme ils s'étaient mariés sans contrat de mariage, ce qu'Arnaud regrettait évidemment amèrement à présent, il était partie prenante dans ce marasme financier. Le même jour, il avait perdu sa femme, son argent et sa foi en l'humanité. Il ne lui restait plus que sa fille et son métier, et il s'était raccroché aux deux pour ne pas devenir fou. Plus que tout, il était hanté par une seule question qui tournait en boucle dans sa tête depuis neuf mois : pourquoi sa femme avait-elle cessé de l'aimer ? Pourquoi ne s'était-il aperçu de rien ? Pourquoi avait-elle agi comme une gamine de 15 ans ? Pourquoi avait-elle abandonné sa fille ? Il savait pertinemment que seule Sandra pouvait répondre à ces questions. Il aurait suffi d'une conversation. Mais Arnaud était trop en colère pour même se permettre de prononcer son nom. Le simple fait de penser à

elle le faisait bouillir et brouillait ses pensées. Lui si calme et si rigoureux d'habitude se laissait gagner par l'agitation et le désordre. Sa seule parade contre ça était de se noyer dans le travail. Une activité physique épuisante pour s'empêcher de penser. Et puis, il avait désespérément besoin d'argent.

Arnaud leva son burin lorsqu'il s'aperçut qu'il s'acharnait sur le même centimètre carré depuis un quart d'heure : il avait creusé le mur au lieu de simplement dégager la pierre.

Il poussa un soupir et, saisissant le T-shirt qu'il avait posé sur l'établi de fortune sur lequel s'étaient ses outils, il essuya la transpiration qui coulait sur son front et son torse. Il enfila son T-shirt humide, puis sortit son téléphone portable de la poche arrière de son jean. Presque 19 heures. Il était temps de rentrer chez lui. Il rangea ses outils et balaya le chantier du regard en songeant que la blessure de Jordan tombait on ne peut plus mal. Ils n'étaient déjà pas trop de deux pour un chantier de cette ampleur, et voilà qu'il allait se retrouver tout seul pendant une semaine entière. Il allait être contraint de rallonger ses journées de travail. Et même ainsi, il n'était pas certain de tenir les délais. Mais comme il enchaînait sur un autre chantier début août, il allait bien falloir qu'il se débrouille d'une manière ou d'une autre.

Allons, inutile de s'inquiéter à l'avance, songea-t-il. Sa fille lui reprochait souvent d'être trop pessimiste. Il pensait pour sa part qu'il était juste réaliste et que la vie ne lui faisait pas beaucoup de cadeaux ces derniers temps.

Louise avait beau s'en défendre, elle était excédée par l'attitude qu'avait eue Arnaud envers elle dans l'après-midi. Elle était rentrée dans la maison en fulminant encore une fois et, deux heures plus tard, après un long bain dans lequel elle avait déversé, d'énervement, la moitié d'une bouteille de bain moussant hors de prix censé rendre sa peau lumineuse, douce et attirante, sa colère n'était toujours pas retombée. Elle ouvrit le frigo, où elle ne trouva rien à son goût, puis fourragea dans les placards pendant vingt bonnes minutes avant de décider que son dîner serait composé d'une barre de chocolat Milka et d'un verre de vin. Voilà ce que c'était que d'avoir affaire à un goujat, on avait besoin d'avaler des glucides pour compenser la dépense calorique due à l'énervement ! Mais pourquoi diable cet homme se comportait-il ainsi avec elle ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ? Et, plus important, que pouvait-elle faire pour y remédier ? Il fallait qu'elle mette au point un plan d'attaque pour qu'il accepte enfin de la traiter comme un être humain normal. Mais que pouvait-elle

bien faire ? Peut-être essayer d'instaurer le dialogue en lui préparant le déjeuner à l'avenir ? Elle n'avait pas fait attention, durant la semaine qui venait de s'écouler, à la façon dont Arnaud et son apprenti se nourrissaient : apportaient-ils des sandwichs ou abandonnaient-ils le chantier pendant une heure pour aller déjeuner chez eux ? Et d'ailleurs, où habitaient-ils ? Dans la petite ville à côté ou plus loin ? Elle se sentait soudain envahie par une curiosité sans fin pour cet homme, sans bien saisir pourquoi.

Elle en était à la moitié de la barre de chocolat et à son deuxième verre de vin lorsque son téléphone sonna. Elle en sursauta de surprise.

– Putain, tu m'as fait peur ! dit-elle en décrochant.

– Comment ça ? s'étonna Émilie.

– Je n'ai pas reçu de coup de fil depuis des jours. J'en avais oublié le son de mon propre portable.

– Tu crois pas que t'exagères ?

– Non. Je te jure, je me sens coupée du monde, ici.

– À ce point ?

– Oui. Je savais que la campagne c'était chiant, mais là, ça bat tous les records. Je m'ennuie à cent sous de l'heure.

– Tu sais ce qu'on dit sur l'ennui ?

– Que ça mène au suicide ?

– Non, que ça forme la jeunesse.

– J'ai 40 ans, je ne me sens pas concernée, répliqua Louise. Je me fais tellement chier que j'ai regardé tous les *replays* du « Bachelor » que j'ai trouvés sur YouTube. Je me vernis les ongles deux fois par jour. J'envisage de faire du jogging aussi le soir. Et je dors super mal.

– Et le voisin beau gosse ? glissa Émilie, l'air de ne pas y toucher.

– Rien, *nada*, que dalle. Et puis, putain, cerise sur le gâteau : l'entrepreneur est vraiment odieux ! Même s'il a un torse de folie.

– Comment tu sais ça, toi ?

– Il a fait super chaud aujourd'hui, il avait enlevé son T-shirt. Eh bien, j'ai eu un choc quand je suis entrée dans la grange. Je pense que j'ai eu un orgasme visuel d'une intensité de 8 sur l'échelle de Hugh Jackman. Mais pas la peine de t'emballer, prévint-elle, il ne risque pas de me faire perdre votre pari à la con, il est tellement, mais tellement horripilant !

– Qu'est-ce qu'il a fait, cette fois-ci ?

– Il fait comme si je n'existais pas ! Il me répond par monosyllabes, il me tourne le dos pour montrer que notre conversation est finie, c'est insupportable !

– Il est beau ? Je veux dire, en dehors de son torse qui t'a manifestement fait forte impression ?

– Pas mal.

– Couleur des yeux ?

- Couleur d'orage.
- Hum.
- Hum quoi ?
- Hum rien.
- Tu as trop « humé » ou pas assez, insista Louise. Que veut dire ce « hum » ?
- Hum, je pense que tu es mal barrée.
- Et pourquoi ça ?
- Parce que personne ne t'a jamais résisté. Tu vas le prendre comme un challenge. Tu vas en faire ton but, juste histoire de t'occuper.
- ...
- J'ai raison ou j'ai raison ?
- Je...
- Sois honnête. Est-ce que tu as envisagé de lui faire ton gâteau au chocolat et à la menthe ?
- Putain, mais tu t'es transformée en Mme Irma dans la semaine ?
- Non, je te connais juste depuis plus de dix ans... Eh ben, en tout cas, voilà qui met du piment dans notre pari. Il n'y a pas un homme en lice, mais deux, déclara Émilie en riant. Les filles vont adorer. Elles aussi, elles s'ennuient. Paris au mois de juillet, c'est mortel.
- Tu es une vraie salope.
- Moi aussi, je t'aime, répondit son amie sur un ton léger. Et puis, c'est bien, ça me change des cartons et de la peinture.
- Tu en es où, au fait ?
- J'ai l'impression d'en être nulle part, mais Samuel dit que j'exagère, que tout se déroule selon le planning.
- Parce qu'il a fait un planning ?
- Évidemment. Avec des colonnes et des couleurs, un truc que tu ne peux pas comprendre si tu n'as pas fait Polytechnique. Moi, j'ai laissé tomber, je me contente de suivre les instructions. Donc, concrètement, les travaux sont presque finis, il reste quelques bricoles à figoler et c'est tout. On a peint la dernière pièce hier. Mais les cartons nous prennent plus de temps que prévu.
- T'as qu'à pas avoir tant de bouquins !
- Dit celle qui a 20 mètres carrés de fringues et 8 mètres carrés de chaussures.
- Et vous déménagez quand alors ?
- Samuel lundi prochain, moi je ne sais pas.
- Hum.
- Hum quoi ?
- Hum rien.
- Très drôle.
- Tu ne serais pas en train d'avoir une poussée de trouille, par

hasard ? Genre : « Oh, mon Dieu, qu'ai-je fait, est-ce vraiment la bonne décision, ne suis-je pas en train de me fourvoyer complètement, oh ! là, là, et en plus il pleut, mes cheveux frisent » ? demanda Louise d'une voix haut perchée.

– Eh, je n'ai pas cette voix-là ! Et je ne suis pas comme ça.

– Tu veux dire du genre à te faire des nœuds au cerveau et à tout sur-interpréter ? Si, tu es absolument comme ça. Et mon conseil, ma chérie, c'est que vu que ton Samuel semble t'aimer malgré ça, tu devrais arrêter de freiner des quatre fers, finir tes putains de cartons et emménager enfin avec lui.

– Tu as pris un cours de psychologie accéléré dans la semaine ?

– Tiens, c'est une idée, ça. Ça m'occuperait.

Lorsqu'elle raccrocha, quarante minutes plus tard, Louise se sentait plus légère. Elle se servit un troisième verre de vin et décida qu'elle s'était suffisamment apitoyée sur son sort. Il était vraiment temps de se prendre en main. Elle était une femme adulte en pleine possession de ses capacités mentales, il n'y avait aucune raison de se laisser aller ainsi à l'ennui. Elle était à la campagne, et alors, la belle affaire ? À l'heure des nouvelles technologies, habiter Paris ou la Somme ne faisait pas grande différence. Elle pouvait s'occuper aussi bien ici, dans cette maison spacieuse et agréable dans laquelle régnait un calme olympien, que dans son appartement parisien qu'elle aimait à la folie mais qui était, c'était incontestable, mal foutu et surtout mal insonorisé. Ici, elle était réveillée par le chant des oiseaux, pas par les ébats bruyants de sa voisine, ni par le camion poubelles de 5 h 46.

Et puis, pour être tout à fait honnête, elle était bien obligée de constater qu'en temps normal, elle n'était jamais seule avec elle-même. Elle travaillait soixante-dix heures par semaine. Le peu de temps qui lui restait passait à toute allure : le sport, les copines, des rendez-vous qui se terminaient invariablement en plans cul, un peu de shopping, et la semaine était terminée. Et, ô surprise, la suivante lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Avec parfois – attention variante ! – un rendez-vous chez l'esthéticienne ou le coiffeur. Il fallait regarder les choses en face : elle faisait tout pour ne pas réfléchir à elle-même ni à sa propre existence. Contrairement à Émilie, qui effectivement passait son temps à se poser mille et une questions sur sa vie, son œuvre et ses cheveux, Louise n'avait jamais été vraiment portée sur l'introspection. Quand elle était face à une difficulté ou un problème quelconque, elle préférait toujours l'action à la réflexion. C'était sa façon de fonctionner depuis toujours. Au fond, et c'était certainement pour cela qu'elle faisait autant de sport, elle ne tenait pas en place. La vérité ? Elle avait peur, si elle s'arrêtait deux minutes, de s'effondrer, voire de ne plus jamais parvenir à se relever.

Elle termina son verre en se disant que c'était pour ça qu'elle évitait de se pencher trop près sur ses propres sentiments et émotions : ça ne menait jamais à des chemins bordés de roses et pavés d'or, comme dans elle ne savait plus quel film qu'elle avait vu gamine. Elle réfléchit à l'éventualité de se servir un quatrième verre en laissant son regard errer dans le salon. La gigantesque bibliothèque qui occupait une grande partie du mur de droite était pleine de couvertures colorées auxquelles Louise n'avait pas accordé un regard depuis son arrivée. Mais ça, c'était avant. Elle avait décidé de se prendre en main et de s'occuper, alors autant commencer par regarder ce que Gisèle avait à lui proposer. Après tout, si elle en croyait ce que lui avait raconté Émilie, la maîtresse des lieux était branchée karma, ésotérisme et tout le bordel, et elle avait peut-être, mue par un sixième sens, laissé quelque chose qui mettrait Louise sur la voie de la sagesse et de la découverte d'elle-même.

Cette dernière, son quatrième verre de vin à la main (elle n'allait pas laisser un fond de ce divin merlot dans la bouteille, cela aurait été un péché qui lui aurait certainement valu de se réincarner en Justin Bieber dans une vie future), s'approcha donc des étagères et pencha la tête sur le côté pour lire les titres.

Enlevée par le cheikh. Passion sous les tropiques. Safari à Marakunda. L'Héritière du pirate. Pauvre et insoumise. La Secrétaire et le Milliardaire.

Des histoires d'amour. Qui occupaient cinq étagères, en double rangée.

Louise tendit la main et prit un volume au hasard. Sur la couverture, un homme musclé à la chemise ouverte, cheveux au vent, regardait d'un air conquérant une femme agenouillée à ses pieds, dont l'attitude était à mi-chemin entre celle d'une suppliante et celle d'une putain. La réponse dépendait certainement de ce que s'apprêtait à faire sa bouche, qui se trouvait non loin de la ceinture du héros chevelu. *Prisonnière du Viking*, disait le titre. Louise se demanda 1) si les Vikings connaissaient déjà le cuir, comme le pantalon du chevelu torse poil semblait le laisser penser, 2) ce qu'avait fait l'héroïne pour se faire emprisonner par un homme aussi viril, et 3) ce qui allait arriver à cette femme agenouillée. Serait-elle voluptueusement culbutée par le héros (enfin, une fois qu'il serait parvenu à se débarrasser de son pantalon moulant) ou sauvée par ses frères, dans une version scandinave de *Peau d'âne* ?

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Elle ouvrit une autre bouteille de vin et monta dans la chambre avec le roman, la bouteille et un verre.

Au moins, ce soir, il y aurait un homme dans son lit.

Chapitre 7

Louise s'éveilla après une nuit écourtée pour cause de lecture ; elle, qui n'avait jamais cru qu'un roman de ce genre pourrait l'empêcher de dormir, avait veillé jusqu'à presque 2 heures pour savoir si Rhett le Viking allait enfin ravir le cœur de sa bien-aimée comme il avait ravi son corps souple et consentant ! Elle se sentit envahie par une résolution aussi soudaine qu'irrévocable : il n'était pas question de laisser perdurer entre Arnaud et elle cette froideur qui semblait avoir pris racine dans leur relation. Bon, pour être tout à fait honnête, elle devait admettre qu'il n'y avait pas vraiment de *relation* entre eux. Ils s'étaient parlé environ deux fois et demie, et ça ne s'était jamais bien terminé. Pour être tout à fait honnête *bis*, elle devait également admettre qu'une grande part d'orgueil entraînait dans sa décision : elle avait beaucoup de mal à accepter qu'un homme lui résiste. Émilie n'avait pas tort, l'attitude de cet homme avait éveillé en elle la fibre combative qui la rendait extrêmement exigeante envers elle-même depuis toujours. Louise savait ce qu'elle voulait et mettait toujours tout en œuvre pour l'obtenir. C'était comme ça qu'elle avait fait des études brillantes et décroché des jobs de plus en plus intéressants, comme ça qu'elle obtenait toujours la meilleure table au restaurant, la meilleure coiffeuse, le meilleur coach sportif, et qu'elle avait une ligne parfaite. Le seul domaine dans lequel elle ne réussissait pas à remporter le meilleur, c'était avec les hommes. Et pourtant, ce n'était pas faute d'essayer.

Elle chassa ces pensées importunes sous le jet brûlant de la douche. Pas de jogging ce matin, elle n'avait pas de temps à perdre si elle voulait mettre en place le plan A, qui lui était venu au réveil. Elle était habituée à ce genre d'illuminations : elle était tellement perfectionniste que son inconscient avait pris le pli depuis longtemps : bien discipliné, il lui fournissait souvent au petit matin des réponses à d'épineux problèmes. Elle considéra de nouveau son plan en se maquillant : il ne présentait aucune faille. Mais si, par le plus grand des hasards, il venait à ne pas fonctionner, elle pourrait toujours passer au plan B, voire au plan C. Et puis, comme le disait la pragmatique Clara, il y avait vingt-six lettres dans l'alphabet, on avait

donc le temps de voir venir.

Elle enfila un jean qui avait connu des jours meilleurs et un ample débardeur noir, puis descendit préparer du café. Lorsqu'elle entendit la camionnette d'Arnaud se garer dans la cour, elle était fin prête.

Arnaud regarda l'heure affichée sur l'horloge du tableau de bord : 7 h 09. Il se frotta les yeux en soupirant. La journée allait être longue. Il tendit la main pour prendre la Thermos de café qu'il emportait toujours avec lui le matin, mais celle-ci ne rencontra que du vide. Il tourna la tête vers le siège passager : le sac dans lequel il trimballait Thermos, bouteille d'eau et déjeuner était aux abonnés absents. Il retraça dans son esprit ses faits et gestes du petit matin. Il s'était levé, douché, avait mis un temps fou à dénicher un T-shirt propre, s'était énervé contre lui-même pour avoir oublié de faire tourner une machine la veille au soir, qu'il avait encore une fois passé le nez dans les comptes, puis il avait regardé l'heure et était parti sans même penser une seule seconde au café. Ni au déjeuner.

Et merde !

Il frappa le volant du plat de la main. Cette journée commençait mal, très mal. Comme pour lui donner raison, son regard fut attiré par un mouvement sur sa gauche : la porte de la maison s'ouvrit, laissant passer Louise, qui se dirigea résolument vers lui, les mains pleines.

La dernière chose dont il avait envie, c'était bien de discuter avec une femme énervée qui avait des remontrances à lui adresser. Car il était certain qu'elle l'avait guetté pour lui reprocher la façon fort cavalière dont il l'avait traitée la veille. Mais comme il n'était pas homme à fuir devant le danger, il descendit de son véhicule et l'attendit, adossé à la portière. Louise avait attaché ses cheveux en une queue-de-cheval qui oscillait au rythme de ses pas. Elle était vraiment très grande et très mince, avec de longues jambes auxquelles le jean moulant qu'elle portait ce matin rendait justice. Mais de belles femmes aux jambes de sirène, Arnaud en avait eu son comptant. Il la regarda approcher sans se déridier, prêt à l'affronter.

Lorsqu'elle vit qu'Arnaud l'attendait adossé à son véhicule, bras croisés et visage fermé, Louise sentit son estomac se nouer légèrement sous l'effet de l'anxiété. Mais elle se reprit aussitôt. Pas question de se laisser impressionner par un homme qui maniait le marteau toute la journée. Elle en avait maté de plus impressionnants que lui. Parvenue à sa hauteur, elle remarqua les cernes sous ses yeux et le chaume de sa

barbe. Il avait l'air de dormir aussi mal et aussi peu qu'elle. Ça expliquait peut-être sa mauvaise humeur coutumière.

– Bonjour ! claironna-t-elle. Je vous ai fait du café.

Arnaud la regarda puis baissa les yeux : elle portait une Thermos et deux immenses tasses.

– J'ai pensé que vous seriez là plus tôt ce matin, à cause de l'absence de Jordan, expliqua-t-elle en lui tendant un mug. Et j'ai pensé aussi que nous étions partis du mauvais pied, vous et moi. Je crois qu'il est temps d'enterrer la hache de guerre et de repartir à zéro. Vous le prenez comment ? poursuivit-elle.

– Noir, sans sucre, répondit-il en prenant la tasse qu'elle lui tendait, sans plus de commentaires.

– Comme moi, dit-elle en versant le riche breuvage dont l'odeur lui chatouilla agréablement les narines. Je ne sais pas où Gisèle achète son café, mais il est délicieux.

– Chez Louis, répondit machinalement Arnaud en prenant une gorgée.

Le café était si bon qu'il faillit laisser échapper un gémissement de plaisir.

– Ce Louis doit être un torréfacteur hors pair alors, dit Louise en se servant à son tour.

– Ce n'est plus Louis depuis trois ans. Il a vendu sa boutique à une jeune femme qu'il a formée, Éliette. Elle a un don avec le café.

– J'aimerais bien la rencontrer, histoire de la remercier. C'est elle qui sauve mes matins depuis que je suis ici, répondit Louise en portant la tasse à sa bouche.

Arnaud ne releva pas, absorbé par sa dégustation, sentant le liquide brûlant se répandre dans ses veines.

– Encore un peu ? demanda Louise en constatant qu'il avait déjà terminé.

– Oui, répondit-il. Laissez, je vais me servir.

Elle lui abandonna la Thermos sans protester.

Un silence s'installa entre eux. Arnaud absorbait le breuvage comme s'il en attendait un bienfait immédiat, un peu comme le fumeur inhale la première bouffée de la journée. Louise, de son côté, sirotait lentement le liquide, profitant de cet instant de paix, troublé seulement par le chant des oiseaux et le bruit lointain d'un tracteur qui faisait Dieu sait quoi dans un des champs alentours. Elle en profita pour examiner l'entrepreneur à la dérobée. Il ne souriait pas et tout son corps témoignait de sa nervosité. Elle devinait que, sous le tissu du T-shirt, ses muscles étaient contractés.

Comme s'il avait senti le poids de son regard, Arnaud se retourna et la regarda droit dans les yeux. Un léger sourire joua sur ses lèvres minces.

– Merci pour le café. Ça ne pouvait pas mieux tomber.

– De rien.

En silence, il posa la tasse sur le capot de sa camionnette, dont il fit le tour en quelques grandes enjambées pour aller ouvrir la portière arrière. Louise termina sa tasse, la posa à côté de celle d'Arnaud puis le rejoignit. Elle avait remarqué qu'il s'était bien gardé de répondre à son offre de paix.

– Je me disais..., commença-t-elle.

Il ne lui prêtait aucune attention. Il était entré dans son Estafette et il fourgonnait, préparant le matériel dont il aurait besoin pour la journée.

OK, songea Louise. *C'est pas gagné. Mais j'ai connu plus difficile.*

– Je me disais, reprit-elle d'une voix forte et assurée, que comme Jordan est dans l'incapacité de travailler, je pourrais vous donner un coup de main. Comme ça vous ne prendrez pas trop de retard.

Sa proposition eut l'effet escompté. L'entrepreneur s'arrêta net, sa caisse à outils à la main.

– Quoi ?

– Quoi quoi ?

– Vous voulez faire quoi ?

– Vous aider sur le chantier.

Il se contenta de la regarder fixement comme si elle lui avait proposé quelque chose de parfaitement incongru ou qu'elle avait ôté son T-shirt pour danser à moitié nue.

– Pas la peine de me regarder comme si j'étais folle ! rétorqua Louise, qui sentait la moutarde lui monter au nez. Figurez-vous que je sais parfaitement me débrouiller avec un marteau ou un burin. Je sais à quoi sert une truelle et je sais même me servir d'une bétonnière.

Arnaud haussa les sourcils.

– Mon grand-père était maçon, expliqua-t-elle. Il m'a fait travailler tous les étés dès l'âge de 15 ans. J'ai commencé par faire du secrétariat, mais au bout de deux jours, j'ai cru devenir folle et je l'ai supplié de me faire sortir du bureau.

Arnaud était toujours silencieux.

– Je sais pratiquement tout faire et j'ai autant de force qu'un homme.

– Vraiment ? répliqua Arnaud. Permettez-moi d'en douter.

– Regardez, répondit Louise en contractant le biceps droit. Il faut bien que la musculation que m'impose mon coach trois fois par semaine serve à quelque chose, non ? Bon, il vous faut pas non plus trois heures pour vous décider, non ? ! s'exclama-t-elle, agacée par l'absence de réaction de son interlocuteur.

– Je ne suis vraiment pas certain que vous sachiez faire tout ça, mais je vous laisse manier le burin si ça vous fait plaisir... Ne venez

pas vous plaindre si vous vous faites mal, finit-il par répondre en tendant le bras vers le fond de la camionnette. Il faut finir de piquer les murs.

Sur ce, il descendit de son Estafette, contourna Louise et s'éloigna vers la grange.

Louise attendit qu'il soit hors de vue pour entamer une petite danse de la victoire. Elle avait gagné la première manche : il avait bu son café et accepté son aide. Bon, il ne l'avait remerciée que pour le café, mais c'était un bon début. On pouvait dire que le plan A se déroulait pour le moment sans accroc.

Elle grimpa dans la camionnette et trouva sur le banc aménagé, juste derrière les sièges, des outils parfaitement rangés et soigneusement entretenus. Si elle en croyait le dicton maintes fois ressassé par son grand-père selon lequel on reconnaissait la valeur d'un ouvrier à ses outils, Arnaud était un bon artisan. Elle choisit une paire de lunettes de protection et un burin, puis gagna la grange à son tour.

Il s'était attaqué au pan de mur sur lequel il travaillait déjà la veille, qui était le plus petit de la grange. Louise regarda autour d'elle. Le mur dans lequel avait été percée la fenêtre était déjà piqué et la pierre mise à nu n'attendait plus que les joints à la chaux, qu'il faudrait ensuite gratter à la brosse. Le mur d'Arnaud était pratiquement achevé. Louise décida de s'attaquer au grand mur qui lui faisait face, celui sur lequel il y avait trois fenêtres étroites et hautes, qui éclairaient jadis ce qui tenait lieu de grenier à foin. Elle se demanda si Gisèle avait prévu de faire construire une mezzanine à la place.

Elle choisit le coin le plus éloigné d'Arnaud, histoire qu'ils ne se gênent pas en travaillant. Elle enfila ses lunettes de protection tout en réfléchissant : si elle ne travaillait pas de manière rationnelle, elle se fatiguerait rapidement. Elle était grande, mais la grange avait une belle hauteur sous plafond. Une haute échelle était posée contre le mur. Nul doute qu'Arnaud et Jordan s'en étaient servis pour piquer le haut des murs. Louise l'examina et décida de piquer le mur à partir de sa hauteur et dessous : mieux valait s'accroupir que risquer de se casser le cou.

La matinée s'écoula rapidement. Arnaud et Louise n'échangèrent pas un mot. Seul le bruit de leurs burins se faisait écho, dans une mélodie qu'elle trouva rapidement étrangement reconfortante. Elle puisait un apaisement singulier dans le rythme monotone du burin qui attaquait la pierre, comme dans le résultat obtenu : centimètre après centimètre, la pierre faisait son apparition dans toute sa nudité, sortant de sa gangue et se dévoilant dans une splendide brutalité. La lenteur de la tâche ajoutait une dimension supplémentaire à sa

satisfaction : elle avait vraiment l'impression de faire quelque chose d'utile. Elle était loin du travail harassant effectué au bureau, toujours le nez dans les dossiers et dans les textes de lois, qui la laissait épuisée, frustrée souvent de n'avoir pas accompli quelque chose de réellement tangible. Elle aimait son job, mais il n'était pas assez concret. Seul son compte en banque très fourni témoignait de ses capacités et l'argent ne la rendait pas particulièrement heureuse.

Louise était tellement absorbée par ses pensées qu'elle ne se rendit pas compte qu'Arnaud s'était approché d'elle pour la regarder faire, immobile.

– Vous vous y prenez bien, commenta-t-il soudain, manifestement impressionné.

Elle sursauta, surprise par sa voix si proche.

– Merci, dit-elle en se retournant vivement. Je n'avais pas fait ça depuis une éternité, mais on dirait bien que c'est comme le vélo : ça ne s'oublie pas !

– Vous devriez aller déjeuner, conseilla Arnaud en s'éloignant.

Il se dirigea vers l'échelle, s'en saisit et la plaça au niveau du pan de mur que Louise avait dégagé. Cette dernière contempla son travail : elle avait avancé plus rapidement qu'elle ne l'aurait cru et il pouvait désormais s'attaquer à la partie la plus haute du mur. Il ne perdit d'ailleurs pas de temps et grimpa, le burin à la main.

– Je ne vais déjeuner que si vous m'accompagnez, lança-t-elle, le cou tordu pour lui parler.

Il avait commencé à gratter les contours d'une pierre mais suspendit son geste et baissa la tête.

– Non, dit-il sur un ton sans appel. Je n'ai pas le temps.

– J'ai une tarte toute prête, lui opposa Louise sans se démonter. Feta, poivrons, tomates. Je l'ai préparée ce matin.

– Je...

– Et si vous n'aimez pas ça, je peux vous décongeler un des trois cents plats que Gisèle a stockés dans son congélateur. On dirait qu'elle attendait une armée de gladiateurs : tous les plats de viande qui existent sur Terre et dans ses environs se sont donné rendez-vous dans ses bacs. Avec une prédilection pour le chili con carne.

– Elle a dû faire des provisions pour Jordan, expliqua Arnaud. Si personne ne l'arrête, il ne mange que ça !

– Étrange vice, commenta Louise en souriant. Et vous, vous mangez quoi ?

– Aucune importance, vu que je ne déjeunerai pas aujourd'hui.

– Vous êtes vraiment têtue comme une mule, répondit-elle sans perdre patience, ce qui, elle en était persuadée, était un exploit qui lui vaudrait le paradis. Expliquez-moi : comment vous comptez travailler si vous ne vous nourrissez pas ? Je vous préviens : malgré mes

évidents talents de piqueuse de mur, je ne pourrai pas finir le chantier toute seule.

Arnaud marqua un temps d'arrêt puis, à la grande surprise de Louise, lui sourit. C'était un sourire un peu contraint, mais un sourire quand même. *Le deuxième auquel j'ai droit*, songea Louise. *Alléluia*.

– D'accord, capitula-t-il en commençant à descendre de l'échelle. Mais dans un quart d'heure, je regagne le chantier.

Pendant qu'Arnaud faisait un tour à la salle de bains pour se laver les mains et le visage, Louise avait réchauffé la tarte d'inspiration grecque préparée au réveil, assaisonné la salade verte qui l'accompagnait, mis en route la deuxième cafetière de la journée et dressé le couvert sur l'îlot central. Il lui avait donné un quart d'heure, elle tiendrait les délais.

Lorsqu'il redescendit, Arnaud était moins sale mais pas moins chiffonné. La fatigue qui se lisait sur son visage faisait peine à voir et, surtout, paraissait ancienne. Louise mourait d'envie de lui poser des questions mais n'osait pas : cet homme était tellement farouche qu'elle craignait de le faire fuir de nouveau, ce qui allait à l'encontre du but qu'elle s'était fixé.

– Merci, dit-il lorsqu'elle déposa devant lui une large part de tarte accompagnée de salade verte.

Il s'était juché sur le tabouret qui faisait face au sien et contemplait l'assiette comme s'il était confronté pour la première fois à des aliments extraterrestres.

– Ça ne va pas vous sauter à la gorge, commenta Louise en attaquant sa propre part.

Arnaud sembla sortir de sa stupeur et s'empara de ses couverts.

– Je sais bien, répondit-il. C'est juste que ça faisait une éternité que je n'avais pas vu de salade verte... Je crois que j'avais oublié à quoi ça ressemblait. En vérité, ça fait un bail que je n'ai pas mangé autre chose que des plats cuisinés réchauffés au micro-ondes.

Louise se dit qu'il lui tendait là une perche idéale pour en apprendre davantage sur lui, mais elle avait peur de se faire rembarrer encore une fois. Après tout, à la guerre comme à la guerre, si Jules César avait été capable de franchir le Rubicon, elle pouvait bien poser une question personnelle à l'arrogant Arnaud Montiel. Elle prit donc son courage à deux mains et inspira profondément.

– Ah bon ? répondit-elle.

Eh oui, finalement, être Jules César, c'était un job qui demandait de l'entraînement.

Arnaud ne répondit pas. Elle ne pouvait guère lui en tenir rigueur : sa question n'appelait pas de réponse détaillée en trois grandes parties avec introduction et conclusion, c'était le moins que l'on puisse dire.

– C'est vraiment délicieux, finit par constater Arnaud.

Tout à ses réflexions existentielles, elle n'avait pas remarqué que son convive avait dévoré sa part et qu'il avait l'air prêt à s'attaquer directement à l'assiette.

– Vous en voulez encore ? demanda-t-elle en se levant.

– Avec plaisir.

Louise lui servit une part encore plus large que la précédente, qu'il entama avec vivacité. Si elle envisageait de lui faire régulièrement à déjeuner, il allait peut-être falloir qu'elle cuisine des plats légèrement plus roboratifs que des tartes-salades !

– Il faudrait que vous me donniez la recette, dit soudain Arnaud. Je pense que ça plairait à ma fille.

– Quel âge a-t-elle ? demanda Louise en coupant une minuscule bouchée de sa part de tarte.

Elle s'était servi une part deux fois moins grande que celle de son invité et peinait à en venir à bout.

– Seize ans.

– Vous avez d'autres enfants ?

– Non.

Arnaud, qui achevait sa salade, semblait sur le point de laisser s'installer le silence, avant de se raviser.

– Et vous ? Vous avez des enfants ? demanda-t-il.

C'était la première fois qu'il lui posait une question sur elle. Cette tarte avait décidément des vertus magiques.

– Non. Et je ne suis pas mariée non plus.

Si elle avait espéré qu'Arnaud révèle à son tour quel était son statut marital, elle en fut pour ses frais. Pour toute réponse, il se contenta de recueillir la dernière goutte de vinaigrette dans son assiette avec un morceau du pain qu'elle avait décongelé le matin même.

– Le quart d'heure est presque écoulé, constata-t-il en levant le nez vers l'énorme pendule murale qui trônait en face de lui.

Louise décida de ne pas se formaliser de cette remarque cavalière.

– Café ? proposa-t-elle. Je peux vous apporter une Thermos sur le chantier si vous préférez.

– D'accord, répondit-il en se levant. Merci pour le déjeuner.

Il déplia sa longue silhouette, posa sa serviette à côté de son assiette, puis s'en alla sans un mot.

C'est le mec le plus bizarre de la Terre, pensa Louise en le regardant quitter la pièce. Et le fait qu'il ait un torse bien musclé n'y changeait rien.

Chapitre 8

Les jours suivants s'écoulèrent sans incident notable. Louise se coula sans encombre dans sa nouvelle routine : elle se levait tôt, préparait le déjeuner qu'elle mettait ensuite au réfrigérateur, puis travaillait toute la matinée aux côtés d'Arnaud. Ils déjeunaient ensemble en un quart d'heure top chrono avant de retourner sur le chantier, qu'ils quittaient vers 20 heures. Arnaud était toujours aussi taciturne ; il n'ouvrait la bouche que pour lui donner des directives ou répondre à ses questions concernant le travail à abattre. Le déjeuner se déroulait en silence, interrompu seulement par un compliment sur sa cuisine, qu'il semblait apprécier.

À sa grande surprise, Louise finit par retrouver le sommeil. Rompue de fatigue, elle s'endormait sans problème, le nez dans sa romance en cours, et rêvait de fougueux cavaliers afghans, d'impérieux princes arabes et de sauvages châtelains écossais. Pour la première fois depuis qu'elle était arrivée chez Gisèle, elle avait l'impression, pour le moins paradoxale, de se reposer enfin.

Le samedi soir, le piquage des murs fut enfin achevé. Arnaud se plongea dans le planning et soupira.

– C'était un soupir de frustration ou de satisfaction ? demanda Louise en se passant la main sur le front dans le vain espoir d'en ôter la poussière.

Il leva les yeux vers elle et ses traits sombres s'éclaircirent sous l'effet d'un sourire.

– Quoi ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous êtes maculée de poussière, expliqua-t-il avec un sourire s'élargissant dangereusement. À cause des lunettes de protection, on dirait que vous avez le bronzage du skieur, mais sans le bronzage.

– Le poussérage du piqueur, quoi, répliqua-t-elle en souriant à son tour.

Elle porta sans réfléchir la main à son visage et se frotta le nez, ce qui contribua à étaler davantage de poussière blanche.

– Si j'étais vous, je m'arrêteraï et je ne toucheraï plus à rien. Je ne vois pas comment vous pourriez améliorer les choses.

Et soudain, sans prévenir, il éclata de rire.

– Dites donc ! s'écria-t-elle sur un ton faussement outragé. Je ne vous permets pas de vous moquer de moi comme ça.

C'était le son le plus joyeux et le plus agréable que Louise ait entendu depuis longtemps. Et même si ce rire était né de la moquerie, il était contagieux et elle succomba à son tour.

– Si j'avais su qu'il suffisait de me salir pour vous faire rire, j'aurais fait ça plus tôt, lâcha-t-elle entre deux éclats.

– Je n'avais pas ri comme ça depuis bien longtemps, répondit-il en s'essuyant les yeux. Je suis désolé, je ne voulais pas me moquer de vous.

– Aucun problème. Dites-moi où nous en sommes dans le planning. Il retrouva immédiatement son sérieux et soupira.

– Je ne vois pas comment je vais parvenir à tenir les délais... Il faut encore enduire les murs, puis les brosser pour faire les joints. Ensuite, il faudra monter la mezzanine sur la partie est et s'occuper de la plomberie et de l'électricité, avant de carreler le sol. Le tout en dix jours, dont encore quatre sans Jordan. Mon associé devra commencer tout seul le chantier suivant...

L'entrepreneur avait inconsciemment voûté les épaules et contemplait son programme d'un air accablé. Louise aurait aimé pouvoir faire quelque chose de concret pour lui, le réconforter d'une manière ou d'une autre, mais elle en était empêchée par un sentiment étrange : il l'intimidait. Sa stature, ses silences, les zones d'ombre qu'elle devinait dans son regard fatigué... Tout chez lui la maintenait à distance. Elle qui avait toujours considéré les hommes comme des marionnettes dont les fils étaient faciles à tirer, elle se trouvait démunie devant celui-ci.

– Comme disait mon grand-père : « Ne crions pas avant d'avoir mal », se contenta-t-elle de dire, sur un ton léger.

– Vous avez raison. Je viendrai travailler demain, mais vous, vous devriez prendre une journée de repos. Vous n'avez pas chômé.

– Je pense que j'irai courir, demain matin : je ne l'ai pas fait ces derniers jours et je ne veux pas perdre complètement le rythme. Je vous rejoindrai, mais un peu plus tard que d'habitude. Je laisserai la porte ouverte et du café tout frais sur le comptoir de la cuisine. Vous n'hésitez pas à vous servir, d'accord ?

– D'accord.

Arnaud s'éloigna pour ranger les outils et elle s'apprêta à quitter la grange.

– Louise ?

– Oui ?

– Merci.

– Pour vous avoir fait rire ?

– Oui, pour ça aussi, répondit-il avec un petit sourire.

C'est le cœur un peu plus léger que Louise regagna la maison de Gisèle.

À 20 heures tapantes, son fameux gâteau aux épices dans une main et une bouteille de vin prélevée dans la cave de Gisèle dans l'autre, Louise sonna chez Brigitte, qui l'avait invitée à dîner. Ces derniers jours avaient beau avoir passé comme un tourbillon, elle était ravie de ne pas se retrouver seule en ce samedi soir. La compagnie diurne d'Arnaud, pour taciturne et compliqué qu'il soit, avait grandement contribué à remonter le moral de Louise et rendait la perspective de ce samedi soir en solitaire d'autant moins attrayante. C'était donc sans hésiter que Louise avait accepté l'invitation de sa voisine.

– Alors, comment s'est passée cette semaine ? lui demanda Brigitte en leur servant un verre de Martini à toutes deux. Vous avez l'air reposé, je trouve.

– Étonnamment, oui !

– Pourquoi est-ce étonnant ? L'air de la campagne est réputé pour avoir des vertus réparatrices et apaisantes, vous savez. Je sais bien que vous ne croyez pas à tout ça, mais...

– Non, ce qui est étonnant, c'est que je sois moins fatiguée qu'en arrivant alors que j'ai passé les deux derniers jours à travailler avec Arnaud sur le chantier.

– Vous avez quoi ? s'exclama Brigitte.

Cette dernière, qui s'apprêtait à porter le verre à sa bouche, suspendit net son geste et posa sur Louise un regard stupéfait.

– Je l'ai aidé à piquer les murs. Jordan s'est blessé à la main, expliqua Louise en voyant que sa voisine peinait manifestement à saisir le sens de son discours.

– Arnaud vous a laissée participer au chantier ? demanda Brigitte, le verre toujours à mi-hauteur.

– Oui.

– Au chantier ? Arnaud ?

– Oui, insista Louise, qui sentait monter un léger agacement. Et on peut le répéter dans tous les sens, ça voudra toujours dire la même chose. C'est comme le billet de la marquise de M. Jourdain, vous savez, le « Marquise, vos beaux yeux, d'amour mourir me font » ou un truc du genre. Vous pouvez dire « Arnaud au chantier l'aider m'a laissée », ou « L'aider au chantier Arnaud m'a laissée », ou « Arnaud au chantier laissée l'aider m'a » dans le genre Yoda, la réalité sera toujours la même ! J'ai passé deux jours à piquer les murs et je ne sens plus mes bras.

– Pardonnez-moi, reprit Brigitte en achevant enfin son geste et en avalant une rasade assez conséquente de Martini. C'est juste que ce n'est pas du tout son genre.

– De partager ses outils ?

– Non, d'accepter de l'aide. Il a traversé une très sale passe récemment... Que dis-je, il est encore en plein dedans, et on a été nombreux à lui proposer de l'aide d'une manière ou d'une autre. Mais il a refusé en bloc.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Louise en refusant le saucisson que lui tendait la voisine.

– Je ne veux pas endosser le rôle de la vieille célibataire désœuvrée qui colporte des ragots, mais comme c'est moi qui ai mis le sujet sur le tapis, je suppose que je peux bien vous en raconter les grandes lignes. Pour les détails, en revanche, il faudra que vous vous adressiez à lui.

– Il y a peu de risques. Nous avons dû échanger en tout et pour tout six phrases en deux jours. Allez, six phrases et demie...

– Je reconnais bien là le côté ours mal léché qu'il a développé ces derniers temps, répondit Brigitte en soupirant. Il n'était pas comme ça, avant... Bon, si vous avez l'intention de bouder mon saucisson, je vous propose de passer au plat principal tout de suite, poursuivit-elle en se levant. Qu'en pensez-vous ?

– Que le suspense est en train de me tuer.

– Un peu d'attente n'a jamais fait de mal à personne.

– Je ne suis pas certaine que les accidentés de la route soient d'accord avec cette affirmation !

Brigitte éclata de rire. C'est le regard encore pétillant qu'elle posa sur la table un plat fumant tout droit sorti des entrailles du four gigantesque qui occupait la partie basse de son énorme gazinière. Ça sentait divinement bon et Louise sentit son estomac défaillir.

– Je vous ai fait un crumble de légumes. Comme je sais que vous surveillez votre poids avec obsession...

– Ce n'est pas vrai ! protesta Louise. Je fais juste attention à ce que je mange. Je ne veux pas finir obèse comme le tiers de la population mondiale.

– Je ne pense pas que vous soyez de près ou de loin sur le chemin de l'obésité, lui répondit-elle gentiment. Si j'étais votre mère, je serais même assez inquiète de votre tour de taille.

– Qu'est-ce qu'il a, mon tour de taille ? s'indigna Louise en baissant machinalement les yeux sur sa jupe courte.

– Il ressemble à celui d'une adolescente.

– Les adolescentes sont toutes obèses.

La vieille dame la dévisagea, surprise.

– On ne doit pas fréquenter les mêmes adolescentes alors ! J'en connais beaucoup de très minces.

– Celles qui sont minces sont au régime, lança Louise sur un ton sans appel.

– À quel âge votre mère vous a-t-elle mise au régime ?

Le ton était innocent et la question posée d'une voix douce, mais Louise eut l'impression qu'une bombe venait d'exploser au-dessus de la table de la cuisine. Elle reposa sa fourchette, avec laquelle elle s'apprêtait à goûter le crumble de légumes. Lorsqu'elle put enfin prononcer trois mots, sa voix était blanche :

– Comment savez-vous que ma mère m'a mise au régime ?

– Je ne le sais pas. Je l'ai deviné. Vous devriez manger pendant que c'est chaud, poursuivit la voisine d'un ton léger.

En voyant qu'elle ne réagissait pas, Brigitte tendit la main par-dessus la table et la posa sur celle de son invitée, qu'elle pressa légèrement.

– Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise. Mais ça me fait mal au cœur de voir une belle femme comme vous se pourrir la vie comme ça.

– Je ne me pourris pas la vie, protesta faiblement Louise.

– Permettez-moi d'en douter. Et ne croyez pas que je vous juge. Nous avons tous nos casseroles à traîner, certaines plus visibles et encombrantes que d'autres. Mais plutôt que d'apprendre à vivre avec, il me semble plus judicieux de réussir à couper les fils qui les relient à nous. Nous ne sommes pas obligés de vivre avec les normes que nous avons reçues en héritage. Je ne sais pas pour qui vous vous efforcez d'être mince comme ça, mais je doute que ça vous rende heureuse, vous.

Louise était comme frappée de stupeur. Elle avait toujours pensé qu'elle faisait du sport et surveillait son alimentation pour être en bonne santé. Dans une société schizophrène, qui prônait le pour-votre-santé-consommez-cinq-fruits-et-légumes-par-jour mâtiné de l'abus-d'alcool-est-dangereux-pour-la-santé mais où des scandales sans précédent agitaient l'industrie agroalimentaire, qui vantait les vertus du sport à une population de plus en plus obèse et sédentaire, elle avait toujours songé qu'elle était du bon côté, de celui des actifs qui font attention à ce qui se trouve dans leur assiette. Elle n'avait jamais voulu ressembler aux mannequins photoshopés, dont les corps artificiels s'épalaient sur papier glacé. Elle appartenait à une génération qui avait eu pour modèle féminin Cindy Crawford et ses formes généreuses, et non Kate Moss et son corps d'adolescente androgyne. Elle trouvait sincèrement qu'Émilie se prenait la tête pour rien en se lamentant sur ses dix kilos en trop. Mais quand il s'agissait de sa propre personne, elle se montrait intraitable et contrôlait la moindre calorie. Le seul écart qu'elle s'autorisait était l'alcool, mais elle compensait en réduisant encore ce qu'elle mettait dans son assiette. Il lui arrivait de se priver de dîner parce qu'elle avait bu un cocktail à l'apéritif. Et si elle s'accordait quand même une salade, elle

passait une demi-heure supplémentaire à courir sur le tapis de la salle de sport. La question de Brigitte lui ouvrait de vertigineux horizons : à qui voulait-elle faire plaisir en étant aussi mince ? Louise aimait la sensation de contrôle que lui offrait sa silhouette, elle était ravie de faire, comme les stars américaines, la fameuse taille 0, mais aimait-elle réellement son corps ? Si elle en croyait le temps qu'elle passait à essayer de le modeler, de le maîtriser et de l'empêcher de vieillir, elle n'en était pas certaine.

– Je suis navrée, reprit Brigitte, je vois que je vous ai blessée.

– Pas du tout, parvint à articuler Louise. J'ai plutôt l'impression que vous avez ouvert la boîte de Pandore. Je... Je... Je ne sais pas quoi dire.

– Changeons de sujet, voulez-vous ? Vous m'avez dit que vous avez aidé Arnaud à piquer les murs de la grange de Gisèle ? Comment se fait-il que vous sachiez faire ça ? Je ne suis même pas certaine de savoir de quoi il s'agit, pour ma part.

– Mon grand-père était maçon, répondit Louise, soulagée que la conversation ait retrouvé un terrain plus neutre. J'ai toujours aimé travailler de mes mains, mais pour mes parents, il était inenvisageable que j'exerce un métier manuel. Quand je leur ai dit, à 12 ans, que je voulais devenir coiffeuse pour le cinéma, ils ont failli avoir une crise cardiaque. Je crois bien que c'est la seule fois que j'ai vu mon père s'emporter. Il a menacé de me déshériter, poursuivit-elle en souriant.

Tout en parlant, elle avait enfin entamé le crumble de légumes.

– C'est vraiment délicieux, commenta-t-elle.

– Merci, répondit Brigitte. Je vous donnerai la recette, si vous voulez.

– Avec plaisir. Je pourrai en préparer un à Arnaud.

Brigitte la dévisagea, interdite.

– Vous cuisinez pour lui ?

– Quand Jordan s'est blessé, Arnaud a décidé de travailler davantage. J'ai bataillé pour le convaincre de s'accorder un quart d'heure pour déjeuner.

– Eh bien, je pense que vous êtes la première à réussir à percer sa carapace ! s'exclama Brigitte. Je suis très surprise, mais ravie.

– Je n'ai pas vraiment l'impression d'avoir percé quoi que ce soit, vous savez. On déjeune de manière expéditive, sans se parler vraiment. Racontez-moi plutôt ce qui lui est arrivé, supplia Louise. Je pense que j'ai assez attendu, non ?

– Je crois que oui, répondit Brigitte en souriant. En un mot comme en cent : sa femme l'a quitté du jour au lendemain. D'ailleurs, elle a aussi laissé derrière elle leur fille, Lara, qui a 16 ans. Et qui est très mince, ajouta Brigitte, taquine.

– Ça s'est passé quand ?

– Il y a quoi ? Huit ou neuf mois environ. Autant vous dire que personne n'avait rien vu venir. Arnaud et Sandra étaient mariés depuis plus de dix-sept ans, tout le monde les connaissait et les appréciait. Ils donnaient l'impression d'être un couple stable et solide. Mais bon, les impressions... Comme disait ma mère, on n'est jamais dans le secret des alcôves... Je fais un café pour accompagner le gâteau ?

– Avec plaisir. Sa femme avait un amant ? s'enquit Louise.

– Oui. Elle est partie avec lui. Et les économies du ménage.

– Non ?!

– Si. Elle avait vidé leurs comptes en banque et contracté des dettes. Mais le pire dans l'histoire, c'est que son amant était un ami d'Arnaud. Ce n'est pas très original, remarquez.

– Eh ben ! Je comprends mieux pourquoi il est aussi taciturne et difficile d'accès.

– Il n'était pas comme ça, avant. C'était un homme aimable et généreux, jamais avare de temps ni de conseils. Il était drôle aussi. Mais depuis cette histoire, il est devenu sombre, on dirait qu'une tempête couve en permanence en lui et qu'elle ne demande qu'à faire surface.

– Et sa fille... Comment vous avez dit qu'elle s'appelait déjà ? Laura ?

– Lara. Elle a pris le départ de sa mère comme une trahison. Elle ne veut plus en entendre parler.

– Je suis vraiment navrée pour eux, je...

Louise fut interrompue par la sonnerie de son téléphone portable. Elle sursauta et chercha des yeux son sac à main, qu'elle avait posé sur la chaise à côté de la sienne.

– Pardonnez-moi, je vais l'éteindre, dit-elle en saisissant le téléphone et en jetant un coup d'œil sur l'écran... Ça alors, c'est mon père, constata-t-elle, perplexe.

– Décrochez, ordonna Brigitte, qui s'éloigna un peu pour aller chercher deux tasses dans le buffet.

Louise hésita une microseconde puis décrocha.

– Bonjour, papa.

– Bonjour, ma fille. Comment vas-tu ?

– Très bien, et toi ?

– Très bien aussi. Je t'appelle parce qu'Henri et moi partons aux États-Unis le 4 août et je voudrais que tu passes arroser les plantes.

– Bien sûr. Vous rentrez quand ?

– Le 22. Tu feras bien attention à l'orchidée, elle est particulièrement fragile et Henri y tient beaucoup. Je te laisserai les instructions d'arrosage sur la table de la cuisine.

– Pas de problème.

– J'ai donné ton numéro de portable au syndic : s'il y a un

problème, ils te contacteront. Henri a très peur des cambriolages, même si je ne vois pas en quoi le fait qu'ils aient ton numéro pourrait empêcher quoi que ce soit. Pour éviter de se faire cambrioler, il faudrait qu'on ne bouge jamais de chez nous, et encore, ça n'arrête pas les voyous... Mais bon, tu connais Henri, c'est une chochette.

Louise entendit un bruit de voix indistinct derrière son père.

– Il proteste, mais je ne retire pas ce que j'ai dit : ton beau-père est une chochette. Bon, comme ton père est une pédale, je suppose qu'on peut dire que tu es vernie.

Louise se mit à rire.

– Oui, je mesure bien la chance que j'ai !

– Tu es en vacances ? demanda son père.

– Oui. Je passe quelques semaines dans la baie de Somme chez une amie, expliqua Louise en simplifiant les choses.

– J'espère que tu es allée voir les phoques, répondit son père. Ils sont magnifiques, et tu imagines bien que je m'y connais.

– Pas encore, mais je vais le faire, promit-elle. Je t'enverrai une photo.

– Je peux compter sur toi alors ? Du 4 au 22 ?

– Tu peux compter sur moi. Au revoir, papa. La bise à Henri.

Lorsque Louise raccrocha, elle se rendit compte que Brigitte avait posé une tasse de café fumant devant elle, avec une toute petite part de son gâteau aux épices.

– Excusez-moi, dit Louise en glissant le téléphone dans son sac. Mon père avait un service à me demander.

– Aucun problème.

Brigitte mit deux morceaux de sucre dans sa tasse et remua l'amer breuvage. Un silence agréable s'installa entre les deux femmes.

– Mon père est gay, avoua Louise tout à trac.

Brigitte se contenta de hausser un sourcil.

– Il nous l'a appris il y a cinq ans, à ma mère et moi, poursuivit Louise. On a découvert que ça faisait pratiquement quinze ans qu'il avait une liaison avec un homme plus jeune que lui, Henri. Je pense qu'il a épousé ma mère parce qu'il est d'une génération où il était impensable de s'afficher, surtout quand on est le fils aîné d'une famille de notables de province. J'ai découvert à cette occasion qu'il avait toujours été gay et que j'avais été élevée par un couple bâti sur l'illusion et le mensonge.

– Il a peut-être aimé votre mère à sa façon, non ?

– Je ne sais pas si quelqu'un peut aimer ma mère, dit Louise avec un petit rire. Difficile d'aimer quelqu'un d'aussi exigeant et intransigeant. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Je suis désolée.

– Ne le soyez pas. Je suis ravie de pouvoir être une oreille

bienveillante. Parfois, parler suffit à avancer.

– Il est déjà tard, dit soudain Louise en jetant un coup d'œil sur sa montre. Je dois me lever tôt demain si je veux aller courir avant d'aider Arnaud.

– Ménagez-vous, Louise, lui dit la voisine en la reconduisant à la porte. Et merci d'avoir accepté mon invitation à dîner. J'ai passé une excellente soirée. Et votre gâteau était délicieux.

– Moi aussi, j'ai passé une très bonne soirée !

Et, en se dirigeant dans ce début de nuit qui avait jeté son manteau de pourpre sur le monde vers la maison de Gisèle, Louise constata que c'était vrai : malgré les questionnements que Brigitte avait éveillés en elle, elle avait réellement apprécié leur conversation. Peut-être était-il temps de se poser les bonnes questions et d'affronter ses peurs.

Chapitre 9

Louise entama son jogging vers 7 heures, l'esprit clair et le corps délié. Les courbatures dues au travail sur le chantier s'étaient estompées et elle s'élança d'une foulée conquérante vers le petit bois qui bordait la propriété de Gisèle. Elle n'avait pas couru les deux jours précédents et elle retrouvait avec plaisir toutes ses sensations, aussi bien physiques qu'olfactives et auditives. Les odeurs de la mousse sur les arbres, l'air déjà tiède qui lui caressait le visage, le gazouillis des oiseaux. Elle était bien, en harmonie avec elle-même et la nature.

Ce n'est qu'au bout de deux kilomètres qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas emprunté le chemin habituel. Ses pas l'avaient conduite, sans qu'elle s'en rende compte, vers ce qu'elle avait supposé être la ferme de Joffrey en cherchant sur Google Earth la semaine précédente. Elle faillit rebrousser chemin, puis se dit que c'était complètement idiot. Si son inconscient l'avait menée jusque-là, c'était certainement qu'il y avait une raison, non ? En outre, elle avait l'impression d'avoir fait du chemin, depuis la semaine passée ; elle se sentait plus mûre, plus adulte. Et toutes les romances qu'elle avait ingurgitées ces derniers temps lui avaient appris une chose : qu'il porte le kilt, le burnous ou le haut-de-chausse, le prince charmant n'existait que dans les livres. Joffrey, malgré son sourire canaille et ses cheveux en bataille, n'était qu'un homme comme les autres. Pas de quoi s'alarmer. Elle pourrait lui résister sans problème.

Ses dernières foulées la menèrent près d'une bâtisse ancienne entièrement rénovée, qui tenait plus du manoir que de l'ancien corps de ferme et qui se dressait au milieu d'un joli jardin empli de roses trémières. Il y avait quelque chose d'un peu anglais dans ce décor. Elle se rappela soudain cette série un peu gnangnan avec Colin Firth devant laquelle elle avait failli s'endormir plusieurs fois, au grand dam d'Émilie et Clara.

Elle se demandait si elle devait aller frapper à la grande porte bleue (après tout, il était un peu tôt, surtout pour un dimanche), lorsqu'elle entendit du bruit en provenance d'un petit bâtiment allongé qui se dressait un peu en retrait, sur la droite de la maison principale. Elle se dirigea vers l'espèce de grange et comprit, en

approchant, qu'il s'agissait d'une étable d'où s'échappaient des bêlements.

Elle passa la tête dans l'encadrement de la porte ouverte à vantail et découvrit un charmant spectacle.

Joffrey, placé de trois quarts par rapport à elle, trayait une chèvre, assis sur un tabouret bas. Le lait giclait dans un seau posé entre les jambes de la bête. Le visage du beau brun était plongé dans la pénombre de l'étable. Le regard de Louise fut attiré par les mains de Joffrey : puissantes et musclées, elles tiraient sur les pis avec la régularité que confère la pratique. Elle les contemplait, comme hypnotisée. Son esprit imaginait bien malgré elle ce que ces mains pourraient faire sur son corps. Elle visualisait parfaitement la façon dont elles pourraient courir sur sa peau, la faire frémir, trembler et vibrer. Son fantasme devint plus précis : les mains de Joffrey effleuraient ses seins puis les caressaient, avant d'en agacer fermement les tétons. Louise secoua la tête : les images qu'elle avait en tête avaient l'air si réelles qu'elle sentait monter en elle une excitation particulièrement déplacée. Elle se rappela mentalement à l'ordre : elle ne devait pas céder à l'appel de la virilité, pas maintenant, alors qu'elle tenait bon depuis presque quinze jours. Voyant que son exhortation à la raison ne venait pas à bout de la tentation, elle chercha rapidement d'autres arguments : on était dimanche, voilà, tiens, dimanche c'est le jour du Seigneur, et elle était presque certaine que ce genre de pensée lubrique lui coûterait son entrée au paradis. Cette idée résista environ trois secondes, jusqu'à ce qu'elle se souvienne qu'elle n'était pas croyante, ce que la vision de Joffrey lui avait fait momentanément oublier. Elle tenta de se concentrer sur autre chose, l'étable, l'odeur peu ragoûtante des bêtes, le foin, la pénombre, mais rien n'y fit : si l'odeur pouvait être un frein, en bonne citadine elle trouvait l'appel du foin particulièrement exotique. Dans sa liste de tous les endroits étonnants où elle avait fait l'amour ne figurait pas le foin, et elle avait une envie subite de réparer ce manque. Elle était sur le point de s'approcher de Joffrey et de jeter aux orties (ou plutôt dans le foin) son vœu d'abstinence, le pari idiot lancé par ses amies et toute retenue, lorsque l'objet de ses fantasmes se retourna. Il plissa les yeux, certainement ébloui par la lumière qui se déversait par la porte de l'étable.

– Ça alors, Louise ! s'exclama-t-il. Mais qu'est-ce que vous faites ici ?

– Mon jogging matinal m'a conduite dans le coin, expliqua-t-elle en avançant de deux pas, et j'ai découvert à ma grande surprise que c'était chez vous. Je ne voudrais pas vous déranger...

– Non, non ! répliqua précipitamment Joffrey. Vous ne me dérangez pas du tout, c'est juste que... que je suis en pleine traite,

comme tous les matins.

– Pas de problème, je comprends très bien, les chèvres ne peuvent pas attendre.

– Voilà, c'est ça ! Comment allez-vous ? demanda-t-il en reprenant son travail.

– Bien, très bien. Je me suis bien adaptée à la vie à la campagne.

– Et les travaux ?

– Ils avancent, ils avancent.

– Toujours sous la houlette d'Arnaud ?

– Oui. Son apprenti s'est blessé, alors il travaille encore plus. Je...
Je m'attendais à avoir de vos nouvelles après mon arrivée, avoua soudain Louise tout à trac.

– J'avais l'intention de vous appeler, répondit Joffrey en tournant de nouveau le visage vers elle, mais j'ai eu des soucis à la ferme. Les abeilles ont chopé une cochonnerie et ne se remettent pas bien. Il y a une espèce d'épidémie qui court. Et puis, j'ai décidé de vendre enfin mes légumes et il a fallu que je mette plein de trucs en place pour pouvoir faire le marché du coin. La routine du fermier, quoi, conclut-il avec un petit rire.

– Je vois. Bon... Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, dit-elle, sur le point de tourner les talons.

– Si vous voulez, on peut dîner ensemble ce soir, proposa soudain Joffrey.

– Oh oui, bien sûr, avec plaisir.

– Je ne peux pas vous emmener au restau, il n'y en a pas un seul de potable dans un rayon de moins de cinquante kilomètres. Et puis ma maison est un vrai chantier, comme d'habitude, mais...

– Venez dîner chez moi, l'interrompit Louise. Enfin, chez Gisèle, se reprit-elle avec un petit rire. Je vous ferai un plat à base de viande.

– Voilà qui me paraît parfait ! Je serai là vers 20 heures.

– Très bien. À ce soir.

– À ce soir, bon dimanche.

Louise accomplit le trajet de retour à toute allure : un coup d'œil à sa montre lui avait appris qu'il était presque 8 heures et elle ne voulait pas désertier le chantier trop longtemps, bien que, la veille, elle ait prévenu Arnaud de son arrivée tardive. Elle était ravie d'avoir revu Joffrey et la perspective de passer la soirée avec lui l'enchantait : c'était un homme séduisant, qui pouvait aligner deux phrases sans donner l'impression qu'on l'écorchait vif. Auprès de lui, elle se sentait belle et désirable, elle se trouvait donc en terrain connu, ce qui la rassurait. Elle était en revanche plus ennuyée par la tournure probable que prendrait la soirée : elle avait beau s'en défendre, le pari fait avec ses amies était devenu important pour elle, sans qu'elle comprenne

très bien pourquoi. Sa nature combative – elle n'avait jamais reculé devant aucun obstacle – la poussait à remporter ce qu'elle considérait depuis le début comme une gageure. Elle voulait leur prouver quelque chose. Mais quoi ? Elle aurait été bien en peine de le dire.

Une fois douchée et changée, elle gagna la grange avec entrain. Arnaud était déjà à pied d'œuvre. Il lui jeta à peine un regard lorsqu'elle arriva.

– Aujourd'hui, on enduit, expliqua-t-il. Pour que ce soit parfait, il faut que vous fassiez exactement ce que je dis.

– Oui, chef ! répondit Louise avec un petit salut militaire.

Arnaud lui lança un regard surpris, mais ne réagit pas. Il saisit une truelle et du mortier de chaux, qu'il avait versé dans un bac, et lui montra avec des gestes précis comment enduire les murs qu'ils avaient patiemment piqués les jours précédents. Les gestes de Louise, d'abord hésitants, devinrent de plus en plus précis et, au bout d'une heure, elle avait parfaitement saisi le coup et adopté une cadence régulière. De temps en temps, il venait voir comment avançait son travail : il se plaçait derrière elle et la regardait faire pendant quelques secondes, avant de tourner les talons sans rien dire. Elle en déduisit qu'il n'avait rien à lui reprocher et en éprouva de la satisfaction : elle aimait le travail bien fait et détestait qu'on la reprenne. Vers 13 heures, elle s'absenta pour aller confectionner des sandwiches, qu'ils mangèrent ensuite assis contre le mur de la grange. Celle-ci leur prodiguait d'ailleurs une ombre bienvenue contre le soleil au zénith. Arnaud ne voulait pas perdre un instant et avait refusé d'aller déjeuner dans la maison.

– Je..., commença-t-il tout en entamant son deuxième sandwich jambon-fromage.

Il s'interrompit et Louise attendit, le visage tourné vers lui. Ils étaient assis côte à côte, mais éloignés d'au moins cinquante centimètres, comme si chacun craignait d'envahir l'espace vital de l'autre. Il se racla la gorge, manifestement mal à l'aise.

– Je voulais vous remercier, reprit-il d'une traite comme un nageur inexpérimenté qui se jette à l'eau le plus vite possible pour en finir.

– Y a pas de quoi, répondit-elle en haussant les sourcils, quelque peu surprise.

– Si, si, vraiment, il y a de quoi. Ce que vous faites, là, tout le travail que vous abattez, c'est énorme. Et vous le faites bien. Sans jamais vous plaindre. C'est vraiment sympa de votre part. Je... Gisèle appréciera.

Louise se retint de lui dire qu'elle ne connaissait même pas Gisèle. Ce qu'elle faisait, elle le faisait pour... Pour qui, d'ailleurs ? Et pour quoi ? Bonnes questions. Elle avait proposé son aide parce qu'elle ne supportait pas de voir Arnaud la prendre de haut en permanence. Elle

voulait lui prouver qu'elle existait et qu'elle n'était pas la pétasse parisienne pour laquelle il l'avait manifestement prise dès le début. Mais quel besoin avait-elle eu de le faire changer d'avis sur ce qu'elle était vraiment ? Elle aurait très bien pu écouter les conseils de Clara et le laisser penser ce qu'il voulait. Mais le fait était qu'elle en était incapable. Elle voulait qu'on l'aime, comprit-elle soudain, et cette révélation lui fit l'effet d'un coup de tonnerre dans le ciel sans nuages de juillet. Elle voulait être appréciée de tous. Son boss, pour qui elle se tuait à la tâche, ses amies, dont l'avis avait tellement d'importance, les hommes qu'elle rencontrait et avec qui elle s'efforçait toujours d'être drôle, sympa et pas « prise de tête ». Et pour être appréciée, elle était prête à tout : à coucher même si elle n'en avait pas vraiment envie, à faire une heure de sport supplémentaire même si elle était fatiguée, à renoncer à une soirée télé pour aller remonter le moral d'une copine, même si cette dernière habitait à l'autre bout de Paris, à aller arroser l'orchidée de son père et risquer ses foudres si la plante ne survivait pas.

Louise se sentit soudain prise de vertige. La liste interminable de tout ce qu'elle accomplissait pour faire plaisir à tout le monde tourbillonnait dans son esprit.

– Louise ? Louise ?

La voix d'Arnaud lui parvenait de très loin, comme désincarnée.

– Louise ?

Une main se posa sur son épaule, la ramenant à la réalité.

– Ça va ?

Il s'était rapproché d'elle et avait plongé son regard gris dans le sien, l'air sincèrement inquiet.

– Oui, oui, pardon, je ne sais pas ce qui m'est arrivé, répondit-elle en reprenant ses esprits. Je... Ça doit être la chaleur.

Elle détourna le regard, vaguement gênée par la proximité physique d'Arnaud. Il était si près d'elle qu'elle pouvait discerner le parfum de sa peau, mélange de sueur et de savon. Il sentait bon.

– Ou la fatigue, fit remarquer Arnaud. Rentrez vous reposer.

– Pas question. Je n'ai pas terminé la tâche que vous m'avez assignée ce matin.

– Je ne vous ai rien assigné du tout ! rétorqua sèchement Arnaud. Et si vous prenez un tel plaisir à obéir aux ordres, alors je vous ordonne de vous reposer cet après-midi.

– Je ne vois pas pourquoi je vous obéirai, répliqua Louise, qui commençait à s'échauffer.

– Il faudrait savoir ! s'exclama-t-il. Il y a deux secondes, vous me disiez que vous vouliez finir ce que je vous aurais soi-disant ordonné de faire ce matin, et là vous refusez d'obéir à un ordre clair et direct !

– Je refuse de faire ce qui ne me convient pas, c'est tout !

– Comme vous voulez, dit-il sur un ton glacial.

Sur ces mots, il se leva et regagna le chantier sans se retourner.

Louise le regarda s'éloigner, furieuse. Il avait de nouveau réussi à la mettre hors d'elle, ce qui semblait être la principale de ses qualités. Les deux derniers jours n'avaient été qu'un court répit dans leur relation, ou plutôt leur absence de relation, corrigea-t-elle mentalement. Cet homme était manifestement incapable d'avoir des relations normales avec quiconque pendant plus de cinq minutes. Louise se leva à son tour et se dirigea vers la maison pour préparer du café : hors de question de le laisser gagner cette manche.

Louise ne lui avait pas adressé la parole de tout l'après-midi. Elle avait disparu un quart d'heure puis était revenue avec une Thermos de café et une seule tasse. Arnaud avait eu envie de refuser, par réflexe de pur orgueil, mais il était trop fatigué pour se passer d'une tasse du précieux breuvage. Il l'avait bue en silence pendant que Louise entrait dans la grange avec un bac rempli de mortier de chaux. Il l'avait regardée avancer, les bras tendus sous le poids du récipient, et avait résisté à l'envie de l'aider. Depuis ce matin, c'était lui qui se chargeait de porter le mortier, mais si elle voulait n'en faire qu'à sa tête, libre à elle. Après tout, il ne lui avait rien demandé. Si elle voulait jouer les suffragettes du bâtiment, c'était son problème.

Il s'interdit aussi d'aller vérifier ce qu'elle faisait. Elle lui avait prouvé le matin même qu'elle avait chopé le coup de main pour enduire les murs et il ne voulait pas, en s'approchant, provoquer une nouvelle discussion. Il se contenta donc de lui jeter des coups d'œil de loin, vérifiant ainsi l'avancée des travaux.

Ils terminèrent de poser l'enduit vers 19 h 30. Arnaud était très agréablement surpris : même avec Jordan, qui pourtant ne comptait pas sa peine, il n'aurait pas avancé aussi vite. Il nettoya et rangea ses outils dans un silence qui finit par devenir pesant. Autant ne pas parler en travaillant ne le dérangeait pas, autant se retrouver à côté de Louise dans cette froideur l'ennuyait sans qu'il comprenne pourquoi.

– Laissez, je vais finir, finit-il par lui lancer sur un ton bourru.

Louise était sur le point de répliquer quelque chose mais se ravisa.

– Comme vous voulez. À demain.

Il la regarda s'éloigner sans un mot. Elle marchait vite, malgré la fatigue qu'elle avait certainement accumulée ces derniers jours. Elle se tenait bien droite, comme une danseuse. Le short en jean qu'elle portait ce jour-là accentuait la longueur de ses jambes fuselées, à présent maculées de mortier. Arnaud détourna le regard et se concentra de nouveau sur son nettoyage, avant de ranger

soigneusement les outils dans sa camionnette.

Lorsqu'il arriva chez lui, une demi-heure plus tard, il fut accueilli par une maison vide : pas de lumière à l'étage ni de Lara affalée sur le canapé devant la télévision.

– Lara ? Laraaaa ? appela-t-il du bas de l'escalier.

Pas de réponse. Il monta lestement à l'étage : peut-être s'était-elle endormie tôt ou écoutait-elle la musique avec son casque. Mais un rapide tour des chambres lui apprit que sa fille n'était nulle part en vue. Il redescendit rapidement et se dirigea vers la cuisine. Il espérait trouver un petit mot d'elle sur la porte du réfrigérateur. Depuis qu'il travaillait tout le temps, sa fille avait pris l'habitude de communiquer de cette façon avec lui. Arnaud adorait ses Post-it colorés, qui surgissaient avec régularité :

Oups, j'ai fini le Nutella.

Ne te couche pas trop tard.

Il te faudra des allumettes pour garder les yeux ouverts demain !

Est-ce que je peux aller dormir chez Axelle samedi soir ? Si tu refuses, je regarderai La Reine des neiges en boucle en chantant à tue-tête !

Ce matin le ciel était si bleu qu'on aurait dit qu'il avait été photoshopé. Je t'aime, mon poupoune...

Arnaud décollait ces petits bouts de papier et les conservait précieusement dans un des tiroirs de son bureau. Le père et la fille s'entendaient déjà bien auparavant, mais le départ de Sandra les avait rapprochés. C'était bien la seule conséquence positive de cette trahison.

Rien sur le frigo. Par acquit de conscience, il vérifia la table et le plan de travail, avant de porter la main à la poche arrière de son jean pour en tirer son téléphone portable afin de vérifier ses messages.

Son portable n'était pas dans sa poche. Il avait certainement dû glisser dans la camionnette. Il sortit de la maison et fouilla méticuleusement le véhicule, à l'avant comme à l'arrière. En vain.

Et merde, il avait certainement laissé son téléphone sur le chantier.

La fatigue qu'il avait accumulée depuis des mois, et qui semblait à présent faire partie intégrante de chacun de ses muscles, lui fit envisager un bref instant de laisser courir. Si Lara avait été à la maison, il aurait pris une douche et se serait couché sans se préoccuper davantage de son téléphone. Mais Lara n'était pas là et il sentait l'inquiétude le gagner, même s'il savait qu'il y avait de grandes

chances pour qu'elle soit juste restée dormir chez une copine. Il finit par remonter dans son véhicule pour reprendre le chemin de chez Gisèle.

Lorsqu'Arnaud parvint à la propriété, le crépuscule commençait à laisser place à la nuit, que trouait la lueur aveuglante de ses phares. Il se gara à sa place habituelle, près de la porte de la grange, saisit la puissante lampe torche qu'il conservait toujours dans la boîte à gants et descendit de sa camionnette. Selon toute probabilité, son portable était resté sur l'établi de fortune qu'il avait dressé dans la grange au tout début des travaux. La porte bien huilée s'ouvrit silencieusement et Arnaud dirigea le faisceau lumineux vers le mur de gauche. Bingo. Son portable était là.

Et sa fille lui avait bien envoyé des textos. Plusieurs.

Je dîne chez Axelle. Est-ce que je peux aussi y dormir ?

Alors ?

Tu réponds pas ?

Tu fais quoi là ?

Papaaaaaaa ?

Qui ne dit mot consent. Tu sais ça ?

On va considérer que tu me fais confiance et que je peux vivre ma vie donc.

Demain, j'arrête le lycée et je pars vivre dans une communauté au Népal.

Ou dans le Larzac.

Je cultiverai du cannabis et je ferai du fromage de chèvre.

Tout en pratiquant l'amour libre, évidemment.

Tu viendras me voir de temps en temps ?

Bon, je m'inquiète, là. T'es où ?

On va manger, appelle-moi dès que tu as ce message. Enfin, si tu te rappelles encore que tu as une fille.

Arnaud sourit. Sa fille avait le don de mettre de la bonne humeur et de la légèreté dans sa vie et cela n'avait pas de prix. Il composa son numéro.

– Allô, ma chérie ?

– Papa ! Enfin ! Je finissais par croire que tu avais eu un accident.

– Non, j'avais juste oublié mon portable sur le chantier, j'ai dû retourner le chercher.

– Ah, OK. Alors, je peux rester dormir chez Axelle, dis ? supplia-t-elle.

– Oui. Elle n'est pas encore partie en vacances ?

– Non, elle s'en va la semaine prochaine. J'ai bien réfléchi et du coup, je crois que je vais aller faire un tour chez tante Hélène, tu sais.

– Ah oui ?

– Je n'ai pas envie de me retrouver toute seule ici. Et comme tu ne veux pas que je t'aide sur les chantiers...

– Non, ça, il n'en est pas question.

– Ne t'énerve pas, poupoune, répondit calmement sa fille. On en a déjà discuté et je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Mais passer ses journées à bouquiner ou à jardiner, ça a ses limites. Du coup, j'ai bien envie d'aller vérifier si tante Hélène est si folle que ça.

– Elle est complètement barrée. Je sais de quoi je parle, puisque c'est ma sœur et que j'ai vécu avec elle pendant plus de vingt ans.

– Oui, mais elle habite Paris. Ça doit être sympa, Paris, l'été.

– Je ne sais pas, avoua-t-il. Tu me feras un compte rendu détaillé à ton retour.

– Promis ! À demain alors.

– À demain, ma chérie.

Cette fois-ci, Arnaud prit soin de glisser son téléphone dans la poche arrière de son jean. Il saisit de nouveau la lampe torche, qu'il avait posée sur l'établi, et dirigea le faisceau lumineux sur les murs récemment enduits. Il tendit la main et tâta le mortier de chaux : il séchait rapidement à cause de la chaleur. Il allait falloir poncer avant qu'il ne soit complètement sec, et donc dès potron-minet afin que la tâche ne soit pas trop ardue. Si le mortier était trop sec, leur temps de travail serait multiplié par deux. Il balaya les murs avec le faisceau de la lampe et regarda autour de lui : ils avaient fait du bon boulot, et en un temps record en plus. Louise s'était révélée une aide très précieuse. Elle travaillait avec rapidité, avec des gestes sûrs et soigneux, et elle ne se ménageait pas. Elle était si mince ! Jamais il n'aurait pu soupçonner qu'elle ait autant de force. Il n'aurait pas pensé non plus qu'une femme si élégante mette ses mains ainsi dans le mortier sans sourciller. Et en plus elle trouvait le temps de cuisiner pour eux deux et d'aller faire du jogging. Il était bien obligé d'avouer que c'était une femme surprenante, à mille lieues de l'image qu'elle renvoyait et de l'idée qu'il s'était faite d'elle au premier abord. Il l'avait certainement cataloguée un peu trop rapidement, le jour où il l'avait rencontrée. Et il ne s'était pas montré très aimable avec elle, cet après-midi-là.

Somme toute, elle n'avait rien fait pour mériter sa mauvaise humeur, qui, il en était conscient, était devenue comme une seconde nature chez lui.

Il referma la porte de la grange et jeta un coup d'œil vers la maison de Gisèle, dont le rez-de-chaussée était illuminé, indiquant que Louise n'était certainement pas couchée. Il hésita brièvement, puis se dirigea vers la maison. Il n'avait jamais été homme à reculer devant le devoir : puisqu'il était là, autant aller lui présenter ses excuses.

Louise mit un peu de temps à répondre à son coup de sonnette. Il songea qu'elle s'était peut-être endormie devant la télévision. Ne voulant pas la réveiller, il s'apprêtait à rebrousser chemin lorsque la porte s'ouvrit. La vision qui s'offrit lui coupa le souffle.

Louise portait une robe noire qu'Arnaud aurait bien été incapable de décrire, mais qui, il en était certain, n'aurait pas déparé sur un tapis rouge. Elle-même aurait été très à sa place à la cérémonie des oscar ou au festival de Cannes : ses cheveux, retenus en un chignon qui avait l'air simple mais qui, il le devinait, avait dû demander pas mal de travail, dégageaient parfaitement son visage subtilement maquillé. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Arnaud songea que la réaction de Jordan lorsqu'il l'avait vue pour la première fois était parfaitement justifiée : lui-même dut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas ouvrir grand la bouche. Louise était tout simplement sublime.

– Ça alors ! Arnaud ? s'exclama-t-elle, étonnée. Vous avez oublié quelque chose ?

– Oui. Mon portable. Dans la grange. Je... Je me suis dit que j'allais en profiter pour vous présenter mes excuses. J'ai été très désagréable cet après-midi et j'en suis désolé.

Elle le considéra un instant en silence, et pendant un bref moment, il craignit qu'elle ne lui réponde sèchement. Pour une raison qu'il ne comprenait pas, il lui semblait très important qu'elle accepte ses excuses.

– D'accord, répondit-elle enfin. Vous êtes pardonné.

Arnaud laissa échapper un soupir de soulagement.

– Merci. Je... À demain.

Il avait déjà amorcé un mouvement de recul lorsque Louise l'interpella.

– Attendez ! Je... J'ai invité un voisin à dîner. Vous vous joindrez bien à nous pour le café ?

– Je ne voudrais pas vous déranger.

Mais elle s'était déjà effacée pour le laisser entrer.

– Ne faites pas votre mijaurée. Et puis ici, tout le monde connaît tout le monde, alors...

Il la suivit dans le court couloir qui menait vers l'immense pièce à

vivre. Il n'écoutait pas vraiment ce qu'elle disait, captivé par l'élégance et la sensualité de ses épaules, mises en valeur par sa robe.

– Installez-vous sur le canapé, je vais apporter le café.

Arnaud se tourna vers le coin salon et sentit soudain son sang se glacer dans ses veines.

Nonchalamment assis, les jambes croisées avec décontraction, les bras étendus sur le dossier du canapé comme s'il était le maître de maison, se tenait Joffrey.

Louise, qui avait gagné le coin cuisine pour aller chercher la cafetière, ne se remettait pas de sa surprise. S'il y avait bien quelqu'un qu'elle ne s'attendait pas à trouver sur le pas de sa porte à cette heure-là, qui plus est pour lui présenter des excuses, c'était bien Arnaud. Elle avait eu le temps de décollérer pendant l'après-midi passé à travailler en silence et elle en était arrivée à la conclusion qu'elle ne devait rien attendre de cet homme. Il était discourtois et enclin aux sautes d'humeur, un cocktail détonant qui ne pouvait que la mettre hors d'elle. La seule façon de survivre aux dix jours qu'elle devait encore passer plus ou moins à ses côtés était de faire preuve d'indifférence. Si elle parvenait à un certain niveau de détachement, tout se déroulerait pour le mieux. Mais le trouver sur son paillason à 22 heures et l'entendre prononcer des excuses qui, pour être rapides, n'en sonnaient pas moins sincères, l'avait désarçonnée. Et, pour une raison inexplicable, le voir s'éloigner dans la nuit aussi sec lui avait paru inapproprié, d'une certaine manière. Comme si elle devait faire un geste à son tour pour entériner le fait qu'elle avait verbalement accepté ses excuses. Enterrer concrètement la hache de guerre avec une tasse de café en guise de calumet de la paix. Voilà pourquoi elle lui avait proposé sans réfléchir d'entrer. Et ce n'est qu'après qu'elle avait pensé à la présence de Joffrey, et à cette soirée qui, bien qu'elle s'en défende, semblait se diriger vers une inévitable conclusion. Elle s'était dit que c'était peut-être un bon moyen de repousser un éventuel passage à l'acte avec l'apiculteur-éleveur de vaches. Arnaud serait son garde-fou.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, en revanche, c'était la réaction du garde-fou.

Arnaud était figé, comme frappé par la foudre. Il se tenait très raide, les bras le long du corps, les poings serrés à en faire blanchir ses phalanges. Son visage avait pâli et son expression, mâchoire serrée et regard noir, trahissait une colère sans bornes.

Face à lui, Joffrey, arborant toujours le même sourire canaille qui avait été le sien toute la soirée, n'avait pas bougé d'un pouce et le

regardait, un peu narquois, sembla-t-il à Louise.

– Tiens, tiens, mais qui voilà ? Bonsoir, Montiel, dit Joffrey sans faire mine le moins du monde de se lever.

– Bonsoir, répondit Arnaud d'une voix glaciale. Louise, je vois que vous avez de la visite, je vais vous laisser, poursuivit-il sans regarder cette dernière.

– Vraiment ? Mais... Vous ne voulez pas prendre un café ?

– L'envie m'en est subitement passée. Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, je connais le chemin.

Sur ces mots, il tourna brusquement les talons et s'éclipsa avec une rapidité confondante. Le temps que Louise pose la cafetière et se précipite derrière lui, il avait déjà disparu.

Ça alors, c'est trop fort ! songea-t-elle. Cet homme est décidément impossible.

Elle éprouvait une furieuse envie de taper du pied, même si elle savait que ça ne changerait rien au caractère pour le moins versatile de l'entrepreneur.

– Je crois bien qu'il m'en veut toujours, commenta Joffrey, au calme imperturbable. Je croyais pourtant que notre petit désaccord était derrière nous.

– Vous vous êtes disputé avec lui ? demanda Louise tout en servant le café. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?

– Je lui ai demandé de faire des travaux de rénovation chez moi. Il devait refaire tout le rez-de-chaussée, il y en avait pour un bon mois de boulot. Il a commencé le chantier puis l'a laissé tomber en plein milieu, sans une explication.

– Il a fait ça ?

– Oui. Vous comprenez pourquoi c'est toujours le bazar chez moi et pourquoi je ne peux pas vous recevoir. J'ai refusé de le payer et il l'a très mal pris, alors que le contrat spécifiait bien qu'il ne serait payé qu'à la réception du chantier. Ce n'est pas un homme de parole, conclut Joffrey en buvant une gorgée de café. Mmm, ce café est délicieux.

– Merci. Il vient de chez Éliette, répondit distraitement Louise.

La réaction d'Arnaud avait été violente et l'explication de Joffrey semblait convaincante. Cela étant, elle ne pouvait s'empêcher de se poser des questions : elle trouvait à Arnaud bien des défauts, mais jamais il ne lui était apparu comme un homme sans honneur. Au contraire, il se démenait sur le chantier de Gisèle pour tenir ses engagements dans des délais bien trop courts, lui qui s'était vu privé de son unique main-d'œuvre. Il ne comptait ni ses heures ni sa peine. S'il avait vraiment abandonné le chantier, comme l'avait affirmé Joffrey, peut-être avait-il eu une bonne raison ? Et puis sa réaction en voyant Joffrey n'avait pas été de l'embarras, comme on aurait pu s'y

attendre s'il n'avait pas honoré ses engagements. Non, ça ressemblait plutôt à de la colère. Voire à de la fureur.

Tout à ses réflexions, Louise ne s'était pas rendu compte qu'un silence s'était installé entre elle et Joffrey. Elle reprit ses esprits et se tourna vers l'apiculteur. Joffrey s'était rapproché d'elle. Il la dévorait des yeux et son regard était sans équivoque : il la désirait.

– Tu es sublime, constata-t-il dans un souffle.

Il fit courir légèrement le bout de ses doigts sur le bras nu de Louise, qui frissonna.

– Je n'ai jamais vu une femme aussi belle que toi, poursuivit-il à mi-voix.

Ses paupières à demi baissées voilaient en partie son regard, qui errait sur le décolleté de Louise. Cette dernière se pencha légèrement en avant, comme attirée par une force supérieure.

Il fit glisser ses doigts le long de son épaule, avant de poser la main sur sa nuque. Elle se pencha encore un peu plus vers lui et il exerça une pression plus ferme sur son cou.

Le cerveau de Louise était en proie à une véritable bataille. La partie raisonnable de son cortex braillait :

– *Arrête ! Tu ne le connais pas ! Tu avais dit que tu arrêtais les aventures !*

Ce à quoi répondait son cerveau reptilien :

– *Je le connais, je l'ai déjà vu trois fois ! Et puis, il sent si bon !*

– *Pense à ton pari !* reprit son cortex.

– *Ce n'est pas le mien, mais celui de mes amies,* rétorqua l'autre. *Moi, je n'ai rien parié.*

– *Imagine ce qu'on va penser de toi, dans ce petit village, quand on saura que tu as couché avec l'un des vingt-deux habitants !*

– *M'en fous, je rentre à Paris dans dix jours.*

– *Pense à Arnaud !*

– *Hein ? Pourquoi Arnaud ?*

– *Il te plaît, non ? Avec ses tablettes de mannequin Abercrombie & Fitch et son regard d'orage ?*

– *Mais il est détestable !*

– *Mais il s'est excusé.*

– *Mais il est parti sans dire au revoir !*

– *Mais ça n'a manifestement rien à voir avec toi.*

Au moment où Joffrey allait poser ses lèvres sur les siennes, Louise recula.

– Excuse-moi... Je... Je crois qu'il vaudrait mieux que tu partes.

Joffrey plongea ses yeux caramel dans les siens sans ôter la main de son cou, qu'il se mit à caresser presque négligemment.

– Vraiment ? murmura-t-il.

Sa voix sensuelle, conjuguée à sa façon d'effleurer sa nuque,

provoqua un nouveau frémissement chez Louise, qui se répandit jusqu'à ses orteils.

L'espace d'un instant, elle peina à se rappeler pourquoi elle avait refusé que cet homme charmant pose ses lèvres pleines sur les siennes. *Pari/qu'en dira-t-on /Arnaud*, résuma son cortex.

Louise inspira profondément.

– Écoute, Joffrey, il faut que je te dise quelque chose.

– Je suis tout ouïe, répondit-il en déplaçant sa main de sa nuque vers son épaule.

– Voilà, je... je suis une femme à principes. Je n'embrasse jamais le premier soir.

– Techniquement, c'est le deuxième ! répliqua Joffrey en lui caressant doucement le bras. Je te rappelle qu'on a déjà dîné ensemble il y a quinze jours.

– C'est vrai. Mais je n'embrasse pas non plus le deuxième soir. Ni le dimanche d'ailleurs.

Joffrey haussa un sourcil.

– Le dimanche ?

– Jour du Seigneur, expliqua Louise sur un ton docte.

Joffrey recula légèrement.

– Tu es croyante ?

– Très. Écoute, poursuivit-elle en se dégageant gentiment, j'ai passé une très bonne soirée, c'était vraiment très sympa, mais...

– Pas de problème, répondit-il en se levant. Moi aussi, j'ai passé une excellente soirée. J'espère te revoir bientôt.

– Oui, bien sûr. Je te raccompagne, proposa-t-elle en se levant à son tour.

Sur le seuil de la porte, Joffrey se pencha vers elle et déposa un baiser unique et léger sur sa joue avant de lui tendre une carte de visite.

– Si tu changes d'avis, voilà mon numéro, dit-il sur un ton léger.

Louise le regarda monter dans sa voiture, partagée entre le regret et le soulagement. Mais plus que tout, elle avait l'impression d'avoir remporté une victoire sur elle-même.

Arnaud avait regagné son domicile dans un état second. La rencontre avec Joffrey l'avait pris de court et plongé dans une rage noire. S'il y avait bien quelqu'un qu'il s'était juré d'éviter comme la peste, c'était ce fermier du dimanche. Passé le premier instant de surprise, Arnaud avait senti monter en lui une colère inouïe, qui, il devait bien l'admettre, était autant le résultat de son passif avec Joffrey que l'idée que ce dernier puisse fricoter avec Louise. Il songea

soudain que la scène à laquelle elle avait assisté avait dû aggraver l'idée qu'elle se faisait de lui. Si elle avait encore des doutes sur sa goujaterie, ces derniers devaient être définitivement balayés à présent.

Sans qu'il sache pourquoi, cette idée lui fut insupportable. Il ne voulait pas qu'elle le prenne pour plus discourtois qu'il ne l'était et il ne voulait pas non plus qu'elle tombe dans les griffes de Joffrey sans savoir sur quel terrain miné elle mettait les pieds. Il avait beau se dire que Louise était une grande fille, capable de se défendre, son esprit chevaleresque répugnait à la laisser dans l'ignorance.

Que faire ? Il pouvait attendre le lendemain pour lui parler et lui expliquer ce qui s'était passé entre Joffrey et lui. Mais il avait peur de ne pas trouver les mots ou qu'elle refuse de l'écouter. D'après ce qu'il avait pu voir, elle était plutôt du genre aimable et ouverte à la discussion, finalement, mais qui sait ce que Joffrey avait pu lui raconter ? Il était soudain vital pour Arnaud d'expliquer à Louise les raisons de son attitude. Il tenait à ce qu'elle le comprenne.

Il ouvrit la porte de son réfrigérateur, à la recherche d'un soda. Une canette de Schweppes à la main, il laissa son regard errer sur les décorations que Lara avait collées sur la porte du frigo : des aimants, des cartes postales, un Post-it oublié datant de la semaine précédente mentionnant une blague qu'elle avait entendue à la radio, une facture à payer, un poème qu'elle avait écrit en sixième et qui était resté là depuis, vestige d'une époque révolue où elle s'était prise d'une passion aussi soudaine que fugace pour la poésie...

Le regard d'Arnaud revint vers le poème de sa fille. Il relut machinalement les vers de mirliton un peu bancals dans lesquels elle vantait ses mérites paternels.

*Mon petit Papa plein de talents
Qui sait comme personne faire du flan...*

Il sourit, attendri. Le flan était la seule pâtisserie qu'il maîtrisait et Lara lui en réclamait tous les week-ends. Il prenait plaisir à enfiler son tablier avec théâtralité et à endosser temporairement le rôle du papa gâteau, remplaçant Sandra dans la cuisine pour quelques instants. Lara le regardait faire en papotant de tout et de rien puis elle goûtait le mélange avant qu'il ne le mette à refroidir dans des ramequins bleus. Ils partageaient chaque fois un précieux moment d'intimité, qui s'ajoutait aux souvenirs qu'Arnaud conservait soigneusement à la mémoire.

La pensée de Sandra le ramena au présent. Arnaud considéra de nouveau le poème de sa fille. Et s'il fournissait des explications à Louise par écrit ? Pas dans un poème, évidemment : il n'était pas question de se ridiculiser. Mais dans une bonne vieille lettre à l'ancienne qu'il glisserait sous sa porte avant de démarrer le chantier

le lendemain matin. Il n'avait jamais eu de velléité d'écriture, mais cette idée lui parut soudain lumineuse. Il se dirigea vers son bureau.

Après le départ de Joffrey, Louise éprouva le besoin de discuter de sa victoire personnelle avec ses amies, qu'elle savait pouvoir joie portrait dendre d'une manière ou d'une autre, mais quelque chose la retint. Les raisons pour lesquelles elle avait refusé les avances pourtant prévisibles de Joffrey n'étaient pas suffisamment claires dans son esprit et elle ne pouvait pas prendre le risque de se confronter au feu roulant de questions auquel Émilie, Clara et Maria ne manqueraient pas de la soumettre. Bien qu'elle ait enfin réussi à repousser les avances d'un homme, une petite voix intérieure lui disait qu'il n'y avait pas matière à triompher : sa réaction avait un rapport, plus ou moins lointain et plus ou moins incompréhensible, avec Arnaud. Mais elle n'avait aucune envie de se pencher davantage sur le sujet.

Après avoir chargé le lave-vaisselle et nettoyé la cuisine, elle piocha une romance au hasard dans la bibliothèque de Gisèle avant d'aller se coucher. Après l'incontournable séance de démaquillage à laquelle elle ne dérogeait jamais, elle se massa soigneusement le corps avec une crème amincissante-raffermissante qui, en échange d'un allègement conséquent de son porte-monnaie, lui promettait une perte possible de 0,2 % de cellulite et un épiderme tendu comme celui d'une jeune vierge un soir de sacrifice. Elle se glissa ensuite entre les draps avec son bouquin dont la couverture alléchante – représentant une femme dépoitraillée sur le point de subir les pires outrages de la part d'un guerrier, à une époque indéterminée mais durant laquelle on pratiquait apparemment la coupe mulot – et le titre (*Prisonnière du sultan*, par Lucy Saint-Clair) lui promettaient une heure trente de plaisir coupable. Hélas, à l'instar d'une héroïne incapable de reconnaître le grand amour lorsqu'il frappait à la porte du harem, seulement vêtu d'un pantalon de pyjama de soie safran, Louise était incapable de se concentrer sur sa lecture. Les événements de ces deux dernières semaines tournaient en boucle dans sa tête. Ses pensées vagabondaient entre Arnaud, si taciturne et grossier, qui faisait cependant parfois preuve d'une sincérité et d'une honnêteté tout à fait désarmantes, et Joffrey, beaucoup plus aimable et policé, dont la séduction onctueuse avait affolé ses hormones depuis leur première rencontre. Elle était complètement cinglée : un homme très attirant s'intéressait à elle et elle le repoussait parce qu'elle pensait à un autre homme, qui ne lui avait manifesté que du dédain.

Elle en conclut que son problème ne pourrait pas se régler par un séjour à la campagne ou une période d'abstinence sexuelle, mais bien

par un psy, et finit par sombrer dans un sommeil peuplé d'hommes basanés à la coupe mulot qui chevauchaient à cru des étalons surdimensionnés.

Chapitre 10

Ce matin, Arnaud était d'une humeur massacrate. La veille au soir, la rencontre avec Joffrey avait provoqué en lui un véritable maelström de sentiments divers : il lui avait fallu des heures pour écrire une lettre qu'il jugeait convenable et qui n'atterrisse pas dans la poubelle avec les vingt-cinq précédentes. Puis il avait eu du mal à trouver le sommeil. Las de s'agiter dans son lit, il avait fini par échouer sous la douche à 5 heures du matin, épuisé et pas plus avancé. Tandis que l'eau chaude détendait à peine ses muscles endoloris, ses pensées tourbillonnaient dans sa tête : il avait l'impression que toute sa vie était dans une impasse : il éprouvait toujours une colère sourde à l'égard de Sandra et de Joffrey, il se faisait un sang d'encre pour l'état de ses finances à venir et, pour couronner le tout, il s'en voulait terriblement. La lettre qu'il avait écrite à Louise avait fait resurgir les événements qui s'étaient déroulés neuf mois plus tôt et il considérait, pour la première fois, les choses en face. Son aveuglement volontaire l'avait empêché de voir ce qui lui crevait les yeux, à savoir que sa femme le trompait. Tous les signes étaient là. Les absences répétées. La succession de réunions professionnelles qui s'éternisaient le soir, alors qu'elle travaillait à la mairie. Ce goût soudain pour ce rouge à lèvres sombre qu'il n'avait jamais aimé. Arnaud était bien obligé d'admettre qu'il avait fait l'autruche. Il s'était noyé dans le travail, qui lui fournissait un prétexte bien utile pour éviter de demander des comptes à sa femme. Il avait eu trop peur de ce qu'elle pourrait lui dire, trop peur de s'entendre dire qu'elle était tombée amoureuse d'un autre parce que lui était plein d'insuffisances et de failles. C'était tellement plus facile de faire semblant ! Mais il n'avait pas pensé un seul instant que son entêtement puisse rejaillir sur sa fille, victime bien malgré elle de la liaison de sa mère. Sandra avait vidé leur compte en banque, et l'avenir de Lara se retrouvait brusquement mis à mal : plus de conduite accompagnée, plus de vacances à l'étranger... Et Arnaud culpabilisait comme un dingue. Sa fille ne lui avait jamais fait aucun reproche, réservant toute sa rancœur pour sa mère, mais il savait bien qu'elle avait toutes les raisons de lui en vouloir. Sans compter, et

c'était la cerise sur le gâteau, que dans une bourgade aussi petite que la leur, son histoire s'était répandue comme une traînée de poudre. Et même si pratiquement tout le monde avait pris sa défense à lui d'une manière ou d'une autre, il n'appréciait pas vraiment de se retrouver au centre d'une attention dont il se serait bien passé. Être estampillé dindon de la farce n'avait rien de bien glorieux.

C'est dans cet état d'esprit qu'il arriva chez Gisèle à 5 h 30, lettre en main. Il hésita une dernière fois avant de glisser la lettre sous la porte de Louise. Après tout, il n'était pas obligé de se justifier. Cette femme n'était rien pour lui. Il ne la connaissait que depuis quinze jours et ne savait pas grand-chose d'elle. Il aurait très bien pu continuer à se tenir loin d'elle, comme il l'avait fait dès le début. Mais, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, c'était devenu difficile. Il avait bien aimé travailler à ses côtés ces derniers temps : elle était directe et sans chichis, elle ne se plaignait jamais, elle ne cherchait pas à entamer la conversation à tout prix. Elle était sympa, voilà. Et il devait bien admettre qu'en ce moment, sa vie manquait cruellement de gens sympas. Il en avait sa claque des hochements de tête compatissants et des sourires navrés. Il avait même cessé de fréquenter le café du village, lassé de répondre toujours aux mêmes sous-entendus et aux mêmes questions. Les soirées fléchettes lui manquaient, mais il n'en pouvait plus de lire la gêne et la pitié sur le visage des autres. Il en avait assez d'être le pauvre cocu. Louise, elle, ne le regardait pas ainsi. Il savait qu'il avait le don de la mettre hors d'elle, mais il préférait largement ça à des sourires emplis de condescendance. Il avait parfaitement conscience qu'en lui donnant ce courrier, leur relation risquait de changer : il y avait de grandes chances pour qu'elle se mette elle aussi à le plaindre, ou, pire, qu'elle le prenne pour un idiot.

Il pesa le pour et le contre, debout devant la porte d'entrée. À tout prendre, il préférait qu'elle le plaigne plutôt qu'elle reste prisonnière d'une incompréhension qu'il pouvait facilement lever. Il avait eu son compte de malentendus avec sa femme. Il n'en voulait plus. Avec personne.

Il s'apprêtait à glisser l'enveloppe sous la porte lorsqu'il songea à vérifier que cette dernière était bien verrouillée. Gisèle ne s'enfermait jamais, et Louise avait peut-être elle aussi cette habitude, propre aux femmes téméraires. La poignée céda sans effort. Il gagna rapidement la cuisine et déposa la lettre à côté de la cafetière, où il était certain que Louise la trouverait sans problème. Il considéra le courrier une dernière fois. *Alea jacta est*, songea-t-il en rebroussant silencieusement chemin avant de se diriger vers la grange.

Ce matin, Louise avait bien du mal à émerger. Pas question d'aller courir, mais pas question non plus de ne pas se présenter sur le chantier : elle ne voulait pas qu'Arnaud croie que son esclandre de la veille l'avait affectée. Elle prit donc une douche rapide, enfila un pantalon en toile ample et un débardeur bleu, attacha ses cheveux puis descendit faire du café.

Une enveloppe rose était posée près de la cafetière, avec son nom inscrit dessus en lettres majuscules.

Elle s'en saisit, surprise : n'avait-elle pas verrouillé la porte à clé, la veille au soir ? Il fallait croire que non. Elle éprouva un instant de frayeur rétrospective à l'idée de ce qui aurait pu advenir, l'esprit instantanément submergé d'images atroces tout droit sorties des quelques films d'horreur vus dans son adolescence. Elle inspira profondément pour se calmer : nul ne l'avait agressée, la baie de Somme n'était pas le Bronx et il était inutile de fantasmer sur ce qui aurait pu éventuellement se produire.

L'enveloppe n'était pas cachetée. Elle l'ouvrit et en tira deux feuillets lignés pliés en deux. Un rapide coup d'œil au bas du dernier la renseigna sur son expéditeur : Arnaud.

Pourquoi diable lui avait-il écrit ?

Louise,

J'ai peur que vous ne vouliez plus me parler après l'incident d'hier au soir. Comme je m'en voudrais d'avoir à nouveau instauré une tension entre nous, je tenais à vous expliquer en quelques mots pourquoi j'ai disparu si vite hier, alors que j'avais accepté de prendre un café avec vous.

L'individu qui était dans votre salon hier soir est l'amant de ma femme. Elle m'a quitté pour lui voilà neuf mois, mais j'ai découvert après coup que leur liaison durait depuis trois mois déjà. Elle aurait certainement gardé le secret longtemps si je ne les avais pas surpris ensemble, chez lui. Il m'avait demandé de faire des travaux dans sa maison et je suis revenu de manière inopinée sur le chantier alors qu'ils croyaient que j'avais terminé ma journée de travail. Ma femme m'a quitté ce jour-là, et, pour joindre l'injure à l'infamie, j'ai découvert qu'elle avait vidé nos comptes en banque quelques semaines auparavant afin de financer les ruches de Joffrey, et, comble de l'ironie, les travaux de rénovation de la maison de cet imposteur. Vous comprenez donc bien à quel point sa présence chez vous m'a rendu fou de rage. Nous n'avons jamais eu d'explication d'homme à homme, lui et moi, mais j'ai toujours pensé que si je venais à me retrouver en sa présence, je lui mettrais sans hésiter mon poing dans la figure. La seule chose qui m'a retenu, hier soir, a été votre présence. Je ne voulais pas laver mon linge sale devant vous, même si c'est exactement ce que je fais en vous écrivant cette lettre. Il me semblait important que vous sachiez que je ne suis pas toujours un goujat mal élevé : mes actes sont parfois réfléchis.

Je constate qu'il m'a été finalement plus facile de vous écrire que ce que je pensais. Ne vous sentez pas obligée de réagir ou de dire quoi que ce soit. Sachez aussi que je ne vous raconte pas mon histoire pour que

vous arrêtiez de fréquenter Joffrey (même si, aux dernières nouvelles, ma femme et lui vivent toujours ensemble) : vous êtes une grande fille et je vous crois parfaitement capable de vous défendre toute seule et de fréquenter qui bon vous semble. Je voulais juste que vous compreniez pourquoi je suis parti comme un voleur hier soir, c'est tout.

Arnaud

Louise lut la lettre deux fois. Ainsi donc, voilà ce qui s'était réellement produit entre les deux hommes. Bizarrement, alors qu'elle n'avait pas du tout cru l'histoire racontée la veille par Joffrey, il ne lui venait pas à l'esprit de remettre en question la version d'Arnaud. Elle avait l'impression que les pièces du puzzle se mettaient en place, et ce que lui avait expliqué Brigitte prenait tout son sens à la lumière de ces révélations. Louise n'avait aucun mal à imaginer Joffrey dans le rôle du séducteur canaille et impénitent qui n'hésite pas à séduire la femme de son voisin. Voire, si elle en croyait Brigitte – et elle n'avait aucune raison de ne pas le faire –, de son ami. Et le même homme tentait de la séduire, elle, alors qu'il vivait avec une autre femme. Tout s'expliquait à présent : sa disparition pendant quinze jours, comme sa façon de se faire inviter à dîner et d'éviter qu'elle n'entre chez lui.

Rétrospectivement, Louise était soulagée de ne pas avoir cédé à ses avances. Elle aurait peut-être passé une nuit agréable, mais se serait retrouvée plongée dans les emmerdes jusqu'au cou. Elle avait beau clamer à qui voulait l'entendre qu'aucune morale surannée ne la retenait, elle n'avait pas envie d'avoir une liaison avec ce genre d'individu, encore moins dans un tout petit village. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait retenue par le qu'en-dira-t-on : pas question pour elle d'être un énième trophée dans le tableau de chasse de Joffrey.

Et puis... Et puis, il y avait Arnaud, taciturne et mal embouché, mais qu'elle commençait à apprécier, et pas uniquement pour ses tablettes de chocolat. Au cours des derniers jours, elle en était venue à aimer sa présence. Elle aimait le sentir là, non loin d'elle, et elle faisait dorénavant attention à certains détails, qu'elle appréciait : sa façon de s'absorber dans sa tâche, de passer la main sur le mur dans un geste qui avait l'air machinal mais qui révélait toute la minutie qu'il mettait dans son travail, la ride entre ses sourcils lorsqu'il les fronçait sous l'effet de l'inquiétude en regardant le planning, ses rares sourires...

Elle posa de nouveau les yeux sur la lettre, qu'elle avait toujours en main. Que faire ? Elle se voyait mal débouler dans la grange et le presser de questions. Elle ne pouvait pas non plus lui dire : « Sympa, ton courrier, et maintenant, on passe à la plomberie ? » Il allait falloir être plus subtil que cela. Louise soupira : la finesse n'était pas vraiment son genre, en temps normal, et encore moins avec les

hommes.

Elle mit en route la cafetière : elle était persuadée que le café avait des vertus apaisantes, et ce dans toutes les situations.

L'odeur de café atteignit les narines d'Arnaud avant même que Louise ne fasse son apparition. Il hésita avant de se retourner. Il avait craint qu'elle ne l'évite maintenant qu'elle connaissait la vérité, voire qu'elle ne le croie pas, ou, pire, qu'elle le prenne pour un loser... Il ne savait pas laquelle de ces deux dernières situations serait la pire, mais il n'avait plus besoin de s'inquiéter : elle était là et puisqu'il avait fait le choix de tout lui révéler, il fallait bien qu'il l'affronte. Il cessa donc de poncer le mur, repoussa ses lunettes de protection sur son front et se tourna lentement. Louise avait posé la Thermos de café sur l'établi de fortune. Avec deux tasses.

– Bonjour, lui dit-elle en souriant.

Elle était semblable à elle-même, et elle le regarda droit dans les yeux comme à son habitude. Il remarqua qu'elle avait troqué son short en jean contre un pantalon en toile assez ample, qui ressemblait un peu à une tenue d'aïkido.

– Bonjour, répondit-il.

– Vous êtes arrivé encore plus tôt que d'habitude, non ? demanda-t-elle en versant le café dans une tasse qu'elle lui tendit.

– Oui.

Il n'avait aucune envie de lui expliquer que ses doutes et ses atermoiements l'avaient tenu éveillé toute la nuit. Lui écrire avait déjà été bien difficile. De plus, il doutait que ça l'intéresse vraiment.

– Je vous remercie pour votre franchise, reprit Louise après un bref silence. Et je suis désolée de ce qui vous est arrivé. Si j'avais su ce qui s'était passé entre vous et Joffrey, je ne vous aurais évidemment jamais invité à entrer, hier soir. Je vous demande pardon de vous avoir bien malgré moi mis face à lui.

– Vous n'y êtes pour rien, dit-il en buvant une gorgée du café brûlant. Vous n'êtes pas d'ici, vous ne pouviez pas savoir.

– Je suis quand même navrée, insista-t-elle. Pour me faire pardonner, je vous ai fait des pancakes, dit-elle en désignant une assiette, qu'Arnaud n'avait pas remarquée jusque-là et qui contenait une jolie pile de petites crêpes bien rondes. Gisèle a même du sirop d'érable dans ses placards, c'est une véritable caverne d'Ali Baba. On pourrait survivre à une apocalypse, avec les victuailles qu'elle a entassées chez elle !

– Vous n'aviez rien à vous faire pardonner, mais je suis ravi. J'adore les pancakes.

Il en saisit un et se rendit compte alors qu'il mourait de faim. Tout à sa colère, il avait oublié de dîner, la veille, et, assailli par l'odeur exquise, son estomac se rappelait brutalement à lui.

Ce n'est que lorsqu'il eut englouti le septième pancake qu'il remarqua que Louise le regardait fixement.

– Vous avez dîné, hier soir ? s'enquit-elle.

– Oui, bien sûr, affirma-t-il sans vergogne.

– Vous mentez.

– Vraiment ? Comment vous pouvez être aussi sûre de vous ?

– J'ai un radar à mensonges. Sans compter que votre nez s'allonge, espèce de Pinocchio.

– Hum, fit Arnaud en portant machinalement la main à son visage.

– Avouez : vous n'avez pas mangé hier soir. Et vous ne mangez pas suffisamment le midi. Pour la peine, je vous rallonge la pause-déjeuner d'aujourd'hui et je vous préparerai une côte de bœuf. Je suis persuadée que Gisèle a ça, dans son congélateur de survivaliste américaine. Elle doit même avoir un bœuf entier quelque part.

– Mais je..., tenta mollement de protester Arnaud en jetant un regard envieux vers la dernière crêpe.

– Pas de « mais », le coupa Louise sur un ton sans appel. Et finissez ce pancake esseulé, ou il vous en voudra toute sa courte vie... Bon, si je comprends bien, aujourd'hui on ponce ?

Il confirma la chose en s'emparant de la dernière crêpe. Il la vit saisir la brosse et se diriger vers le mur qui faisait face à la porte avec cette démarche souple et assurée qui était, il devait bien le reconnaître, particulièrement séduisante. Elle lui avait en quelques phrases signifié qu'elle le croyait sans réserve et présenté des excuses. Elle ne lui avait posé aucune question embarrassante et avait repris le cours du chantier comme si de rien n'était. Le tout en deux minutes. Cette femme était vraiment surprenante. Et sympa. Et très jolie.

En se remettant au travail, il se rendit compte qu'il sifflotait.

Louise n'en croyait pas ses oreilles. Ainsi, M. Mauvaise Humeur pouvait faire preuve de légèreté à ses heures. Lorsqu'il lui adressa la parole depuis son coin tout en continuant à poncer la portion de mur en face de lui, elle se dit qu'elle n'était décidément pas au bout de ses surprises :

– Vous aimez la région ? lui demanda-t-il.

Elle porta brièvement son regard vers lui : il ne s'était pas retourné, lui présentant son dos, dont les muscles étaient tendus sous son T-shirt défraîchi.

– Je ne sais pas, répondit-elle en se concentrant de nouveau sur sa

tâche. Je ne la connais pas du tout.

– Comment ça ?

– Ben non, c'est la première fois que je viens en baie de Somme, expliqua-t-elle tout en maniant la brosse avec rapidité et précision.

– Mais vous êtes là depuis plus de quinze jours !

Elle se rendit soudain compte qu'elle n'entendait plus que le bruit de sa propre brosse. Elle pivota : Arnaud s'était interrompu et la dévisageait, stupéfait.

– Je sais, dit-elle avec un petit sourire contrit. Le truc, voyez-vous, c'est que je suis venue ici pour superviser les travaux, puisque Gisèle est au bout du monde. Et je ne sais pas, une fois ici, je n'ai pas eu l'idée de prendre la voiture pour aller explorer les environs. La campagne, ce n'est pas vraiment mon truc, avoua-t-elle avec un sourire d'excuse.

– On n'est pas vraiment à la campagne, ici, précisa Arnaud en reprenant son ouvrage. La mer n'est qu'à quelques kilomètres.

– Il paraît..., dit Louise.

Arnaud se mit à rire. C'était un son décidément délicieux, remarqua-t-elle.

– Vous devez me prendre pour une vraie Parisienne, poursuivit-elle.

– Je crois surtout que vous êtes une femme seule, répondit Arnaud. Et faire du tourisme en solitaire, ce n'est pas forcément très agréable. Vous savez quoi ? reprit-il. Je vais vous emmener voir les phoques. C'est un spectacle assez inoubliable.

– C'est ce que j'ai cru comprendre. Ils sont loin d'ici ?

– Non, à quelques kilomètres seulement, au Hourdel. Il faut juste vérifier les horaires des marées. Lorsque la mer est basse, ils s'éloignent et on ne peut les voir qu'aux jumelles.

Il reprit sa brosse et se remit au travail, lui tournant de nouveau le dos.

– Mais on a trop de travail ! protesta Louise en se demandant ce qui lui passait par la tête ces derniers temps.

Elle ne se reconnaissait plus. D'abord elle refusait sans raison de se laisser embrasser par Joffrey, puis elle renâclait à l'idée de passer du temps avec l'entrepreneur. *Je passe déjà plein de temps avec Arnaud*, pensa-t-elle. Oui, mais dans une grange poussiéreuse, maculée de mortier, en nage et en short. Une balade en bord de mer pouvait être l'occasion de se montrer sous son meilleur jour.

– En ce moment, la marée est basse le soir, expliqua Arnaud, interrompant ses pensées. Et puis, dois-je vous rappeler qu'en tant que chef de chantier, c'est moi qui décide ? Ce serait vraiment dommage que vous ne les voyiez pas. C'est un peu la seule attraction de la région.

– D'accord, dit Louise. Mais à condition que vous vous alimentiez correctement à midi.

Arnaud se tourna vers elle, brosse en main. Avec sa haute silhouette tout en muscles, ses cheveux en bataille et son regard clair à peine dissimulé par les lunettes de protection, il était tout à fait comestible, voire séduisant. Il la regardait en souriant et, devant cette vision inhabituelle (combien de sourires lui avait-il adressé depuis qu'ils se connaissaient ? deux ? deux et demi ?), Louise sentit son rythme cardiaque s'accélérer légèrement, ce qui la prit au dépourvu. Depuis combien de temps un homme n'avait-il pas provoqué ce genre de réaction chez elle ? Elle avait pour habitude de jauger les représentants de la gent masculine de manière relativement objective : elle les rangeait dans deux catégories clairement définies, la catégorie « là, tout de suite » et la catégorie « *over my dead body* », aussi connue sous le nom de « même pas si l'humanité était décimée et qu'on devait repeupler la planète ». Il fallait parfois savoir accepter la défaite. Et puis, de toute façon, l'humanité méritait-elle vraiment de perdurer ? Rien n'était moins sûr. Cependant, elle devait avouer que la première catégorie d'hommes était nettement plus importante que la seconde, qui comprenait pour l'instant uniquement son facteur, un homme d'un mètre quarante-deux à la moustache sale et hirsute, qui posait sur elle des yeux vitreux et lubriques. Louise le trouvait tellement répugnant qu'elle avait brièvement envisagé de déménager pour ne plus le subir, avant de décider que ne plus lui ouvrir et aller chercher ses colis au bureau de poste de la rue voisine serait tout aussi efficace. Mais le fait que la seconde catégorie ne comporte que ce spécimen repoussant de masculinité en disait long sur son seuil de tolérance et son absence de standard. Si elle trouvait un homme séduisant, elle couchait avec lui, point. Elle ne ressentait jamais rien pour ses conquêtes en dehors de l'attrance physique, qui ne provoquait rien au niveau de son cœur mais avait plutôt à voir avec une autre partie de son anatomie.

Si Arnaud s'était rendu compte de son trouble, qui, elle en était sûre, se lisait en lettres de feu sur son front, il n'en laissa rien paraître.

– Marché conclu, répondit-il. Je mange et vous venez vous balader.

– Marché conclu, répondit Louise en revenant le plus vite possible à sa brosse et à son mur.

Concentrée, il fallait qu'elle reste concentrée.

Le reste de la journée se déroula à toute allure. Peu avant 13 heures, Louise alla explorer le second congélateur de Gisèle, celui du cellier, une pièce qu'elle n'avait pas découverte tout de suite, et dont la porte presque dérobée, à moitié dissimulée sous un tableau – sûrement une œuvre de la propriétaire des lieux, comme le lui laissait penser sa conversation avec Brigitte –, s'ouvrait juste à côté de la

cuisine. Des rangées et des rangées de conserves en tout genre et de denrées non périssables l'avaient accueillie la première fois qu'elle avait poussé la porte, curieuse comme la septième femme de Barbe-Bleue. Il y avait aussi un énorme congélateur coffre qui aurait aisément pu contenir un cadavre et qui était, plus prosaïquement, bourré de sachets Picard divers et variés. Louise n'était pas d'un naturel suspicieux, mais l'attrait de Gisèle pour l'entassement de victuailles lui paraissait fort étrange. Elle arrivait à concevoir ce genre de comportement de la part de sa grand-tante Simone, qui avait subi la guerre et ses privations et qui tapissait les murs de son sous-sol de conserves de sardines (pourquoi uniquement des sardines, elle n'avait jamais réussi à élucider cette énigme), mais venant d'une jeune femme de 30 ans, cela lui paraissait névrotique. S'il y avait une explication rationnelle, cela constituait pour l'instant un mystère.

Louise farfouilla dans le congélateur et, faute de côte de bœuf, finit par jeter son dévolu sur un lot de côtelettes d'agneau qu'elle enfourna avec un kilo de frites. *Voilà un repas d'homme*, se dit-elle en se préparant une salade verte avec son inévitable vinaigrette allégée. Lorsqu'elle alla chercher Arnaud une fois le repas prêt, ce dernier, sans protester, s'attabla avec un soupir d'aise.

– Je meurs de faim, constata-t-il en attaquant ses côtelettes.

– Tant mieux, parce que je pense que je me suis laissé un peu emporter, expliqua Louise en dédaignant les frites et en emplissant son assiette de salade. Je pense que Gisèle déteint sur moi. Encore un peu et je vais me mettre à remplir des marmites comme si j'étais cantinière dans une armée.

Arnaud éclata de rire.

– Gisèle est la reine du stock, c'est vrai. C'est à cause des stages.

– Les stages ? Quels stages ?

Il la considéra, surpris.

– Les stages de méditation, yoga et tout le barda. Elle en donne en été et pendant les vacances scolaires. Vous ne le saviez pas ?

– Non. Il faut que je vous avoue quelque chose : je ne connais pas Gisèle, je ne l'ai même jamais vue.

Arnaud la dévisagea, interloqué.

– Ah bon ? Mais je croyais que vous étiez une de ses amies. Une de ces Parisiennes qui viennent se mettre au vert quelques jours en s'extasiant sur la couleur des feuilles et la pureté de l'air avant de retourner aux trépidations de la capitale !

– Alors, sachez que jamais, même sous l'emprise de la fièvre typhoïde, je ne m'extasierai sur la couleur des feuilles, rétorqua Louise en jouant avec l'unique côtelette qu'elle avait posée dans son assiette. Elles sont vertes, il paraît, et c'est tant mieux pour elles. Quant à l'air, je n'aime que celui de Paris : mes poumons et mon système

respiratoire sont tellement encrassés que je le trouve divin, et dès que je m'en éloigne trop longtemps, je me sens oppressée. Et enfin, je n'éprouve jamais cette envie bizarre de me « mettre au vert », pour reprendre votre expression, dit-elle en mimant les guillemets avec ses doigts. Si je veux de la verdure, je contemple le géranium qui s'étiole sur mon balcon et je me sens tout de suite mieux, en paix avec moi-même et le monde plein d'embouteillages. Et, non, je ne connais pas Gisèle. C'est l'amie d'une de mes amis, Émilie. Elle avait besoin de quelqu'un pour superviser ses travaux parce qu'elle est en voyage en Inde et, pour une raison qui m'échappe encore, je me suis laissé convaincre d'être ce quelqu'un.

– C'est ma faute, expliqua Arnaud en piochant allègrement dans son assiette de frites. Je devais rénover sa grange en août, c'était planifié depuis six mois. Mais j'ai accepté un autre chantier au dernier moment. Du coup, j'ai décalé le sien.

– Vous deviez partir en vacances en juillet ? devina Louise.

– Oui, se contenta-t-il de répondre. D'habitude, je prends toujours mes vacances en août, comme la plupart des artisans, mais mon associé était de mariage aux Antilles, en juillet. Je me suis donc aligné sur lui... Vous ne mangez pas de frites ? demanda-t-il en changeant soudain de sujet.

– Non.

– Pourquoi ?

Louise le considéra comme s'il lui était subitement poussé un troisième œil au milieu de front.

– Comment ça, pourquoi ?

– Je croyais pourtant que ma question était claire. Laissez-moi la reformuler : pourquoi ne mangez-vous pas de frites ? Vous n'aimez pas ça ?

– Si.

– Ben alors ? Vous en avez préparé pour un régiment de maçons affamés. Et vous avez bossé toute la matinée. Ne me dites pas que vous n'avez pas faim ! s'écria-t-il en attaquant sa quatrième côtelette.

– Je n'ai pas mangé de frites depuis le collège, avoua Louise.

Arnaud suspendit son geste et sa fourchette s'immobilisa à quelques centimètres de sa bouche.

– Vraiment ? Votre religion vous l'interdit ?

– Quelque chose comme ça, répondit-elle en se levant. Je vais préparer le café. Je suppose que vous en voulez ?

– Est-ce qu'on demande à un aveugle s'il veut voir ? répondit-il en réattaquant son plat. C'est délicieux, en tout cas.

– C'est gentil, mais c'est un peu le degré zéro de la cuisine. Ouvrir les emballages et tout mettre au four ne nécessite pas d'avoir gagné « MasterChef », rétorqua Louise en sortant deux tasses à café du

placard. Je ne suis pas une très bonne cuisinière. Mon truc, c'est plutôt la pâtisserie. Si vous êtes sage, je vous ferai un gâteau, un de ces quatre.

– Avec plaisir. À condition que vous ne me laissiez pas le manger seul.

Louise choisit de ne pas relever le sous-entendu. C'était la première fois qu'un homme lui faisait des remarques sur sa façon de s'alimenter. Qu'ils remarquent ou non son appétit d'oiseau et sa façon d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait alourdir la balance calorique, aucun des hommes qu'elle avait fréquentés ne lui avait jamais rien fait remarquer. Par peur de l'embarrasser ou par indifférence ? Quoi qu'il en soit, elle n'avait aucune envie de discuter de ça avec Arnaud. Ni avec personne d'autre, d'ailleurs.

L'après-midi fila rapidement, au bruit des brosses dont le mouvement répétitif et hypnotique permettait au cerveau de Louise de débrancher et de se mettre en pilote automatique. Elle retrouvait, en travaillant aux côtés d'Arnaud, cette sensation apaisante qu'elle avait découverte sur les chantiers de son grand-père : le travail manuel exigeant calmait le cœur et l'esprit, procurant une sensation de bien-être qu'elle n'avait plus jamais retrouvée par la suite, même dans le sport, puisque la souffrance physique semblait toujours faire barrage à l'apaisement. Nul besoin de réfléchir sans cesse ni d'anticiper, sans compter qu'on avait la satisfaction du travail accompli. Et utile. Son esprit était envahi par de vagues pensées qui se déroulaient mollement, comme au gré d'un courant paresseux. Elle les laissait dériver sans chercher à en attraper aucune, tout en ayant conscience que les idées à moitié formées s'enchaînaient de façon aléatoire et mériteraient peut-être qu'elle s'y arrête un jour. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas profité ainsi de moments où elle était seule avec elle-même, sans distraction ni dérivatif. Comme s'il devinait son bien-être, Arnaud n'ouvrit pas la bouche de tout l'après-midi et de son côté, elle n'éprouva pas le besoin de meubler le silence. Ils travaillaient de concert, leurs gestes à l'unisson dans un compagnonnage agréable, alors même qu'ils ne se regardaient pas.

Louise était tellement concentrée sur sa tâche qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'Arnaud avait abandonné son mur et s'était approché d'elle.

– Je propose qu'on arrête là pour aujourd'hui, dit-il, si près d'elle qu'elle sursauta de surprise, manquant de lâcher sa brosse. On a fait du bon boulot.

Louise regarda autour d'elle : ils avaient poncé trois murs sur quatre, ce qui, eu égard à la considérable hauteur sous plafond, relevait quasiment de l'exploit.

– Vous êtes vraiment incroyable, poursuivit-il. Je n’ai jamais eu d’aide aussi précieuse. Vous pourriez même en remontrer à mon associé, ce qui n’est pas peu dire.

– Merci. J’aime les travaux de maçonnerie, c’est dans mes gènes, certainement, expliqua-t-elle sur un ton léger. Et puis, j’aime le travail bien fait. Quand j’étais gamine, je pouvais passer des heures à peaufiner un coloriage, jusqu’à ce que le résultat soit parfait et corresponde exactement à ce que j’avais en tête. Et il m’arrive de me relever la nuit pour rajouter une phrase dans un acte. Voire une virgule... Et parfois je...

Elle s’interrompit soudain.

– Et parfois vous... ?

– Et parfois je... Je retourne chez ma coiffeuse au bout de deux jours parce que la coupe ne correspond pas à ce que je voulais. Oh, mon Dieu, gémit-elle. Je suis complètement névrosée. Je pensais être une femme équilibrée et voilà que je découvre qu’en fait je suis complètement folle.

– Pas du tout, dit-il avec le plus grand sérieux. Vous êtes quelqu’un de perfectionniste, ce qui est tout à fait louable. C’est une qualité très appréciable.

– Je ne vois pas en quoi le fait de me relever au milieu de la nuit pour rajouter une virgule sur un morceau de papier que de toute façon personne ne lira en entier est une qualité !

– Parce que vous prenez le problème à l’envers, expliqua patiemment Arnaud. Cette virgule est importante parce que, grâce à elle, l’acte sera parfaitement rédigé, ce qui évitera éventuellement des problèmes par la suite. Je ne sais pas ce que vous faites dans la vie...

– Juriste, l’interrompit machinalement Louise.

– ... mais je suis certain qu’un acte doit être rédigé selon des normes précises et que chaque mot est important. Je me trompe ?

– Non.

– Donc, s’il y manque quelque chose, ça pourrait éventuellement être ennuyeux par la suite.

– Oui.

– Donc, vous avez raison d’être perfectionniste dans votre boulot. Et pour la coupe de cheveux aussi, parce qu’elle est juste parfaite.

Louise le regarda fixement, surprise. Était-ce vraiment un compliment qu’il venait de lui faire ? Et d’ailleurs, sauf erreur de sa part, ne lui avait-il pas fait deux compliments d’affilée ? Voire trois, si on tenait compte de sa remarque sur ses capacités d’ouvrière du bâtiment ? Elle tenta de déceler une éventuelle ironie ou moquerie dans son regard, mais il avait l’air parfaitement sincère et ses yeux couleur d’orange étaient solidement plantés dans les siens.

– Merci, finit-elle par bafouiller, pour une fois à court de mots.

– J’ai consulté les horaires de la marée, reprit-il en brandissant son téléphone portable. On a une chance d’apercevoir les phoques vers 20 heures. Ça vous laisse le temps de vous doucher et de m’y retrouver. Je vais vous expliquer comment vous y rendre.

Il sortit un calepin de sa poche arrière, auquel il arracha une page, puis traça rapidement en quelques coups de crayon assurés un plan qui, sur le coup, parut très clair à Louise. Elle espérait juste qu’il serait limpide jusqu’au bout et qu’il la mènerait à bon port sans qu’elle ne soit tentée de rejouer la grande scène du « je me suis perdue dans la campagne, où est le talus le plus proche que je me vautre dessus ? ». Arnaud ajouta son numéro de portable au bas du plan pour faire bonne mesure.

– Au cas où, précisa-t-il. Et maintenant, filez. Je vais ranger le chantier et on se retrouve au Hourdel.

– Mais je peux vous aider ! protesta Louise.

– Non, répliqua-t-il sur un ton sans appel. Même si je suis certain que vous maniez le balai comme personne, je suis le chef de chantier, c’est moi qui nettoie.

Il avait subitement retrouvé ce ton autoritaire et cassant qui avait le don de la mettre hors d’elle, mais cette fois-ci elle ne s’en formalisa pas.

Chapitre 11

Contre toute attente, Louise trouva sans problème son chemin jusqu'au Hourdel, petit village où les phoques avaient élu domicile depuis plus d'un siècle. Elle emprunta la longue et unique rue qui menait au phare, dont la silhouette blanche se découpait sur le ciel. Des maisonnettes pimpantes et des restaurants légèrement défraîchis se succédaient sur sa gauche, tandis qu'à droite s'étendait la mer, au-delà d'une rangée d'arbres et d'un parking. Louise se dit que vivre littéralement face à la mer devait être pour le moins dépayçant. Que ressentait-on quand on ouvrait ses volets tous les matins face à ce genre de paysage ? En bonne citadine, elle avait du mal à se projeter, elle dont les fenêtres donnaient pour moitié sur un étroit puits de jour et pour moitié sur une artère ultra fréquentée. Et puis, de toute façon, elle n'avait même pas de volets. Elle remarqua du matériel de pêche sur la droite, non loin du phare : un filet était avachi sur le sol comme un monstre marin verdâtre et fatigué, juste sous une espèce de palan un peu rouillé. C'était certainement là que se déroulait la vente à la criée matinale. Louise gara son Audi juste à côté du phare.

Il n'y avait pas grand monde dans les parages : quelques touristes qui regagnaient leurs voitures, une famille à vélo, un homme qui fermait la petite cahute de bois bleu ciel qui tenait lieu à la fois de buvette et de guichet de renseignements. Le ciel, depuis quinze jours d'un bleu limpide et sans nuages, avait pris peu à peu une teinte grisâtre et semblait s'être rapproché du sol, comme si la couverture nuageuse l'attirait vers la mer. Louise, d'abord surprise par la chaleur qui régnait sur la Picardie jusqu'à présent, avait bien compris qu'elle était tout à fait inhabituelle ; elle se fit la réflexion que le temps se mettait enfin à ressembler à ce à quoi elle s'attendait. Lorsqu'elle descendit de voiture, elle découvrit que le vent s'était levé et que la température avait fraîchi. Comme elle n'était pas du genre frileuse, elle se contenta de saisir son sac à main en toile beige sous le siège passager et laissa sa veste, qu'elle avait oubliée dans la voiture le jour de son arrivée, sur la banquette arrière. Si le temps tournait brusquement, il serait toujours temps de revenir la chercher.

Elle verrouilla la portière et regarda autour d'elle. La mer

l'entourait de toute part, le phare se dressant sur une pointe. L'étendue d'eau était d'un bleu profond et foncé, étale, seulement parcourue de petits frissons provoqués par le vent. Était-ce le temps, l'absence de touristes, la présence de l'eau et du phare ? Toujours est-il qu'elle avait l'impression d'être au bout du monde. Elle prit une profonde inspiration. L'air avait cette qualité marine que l'on trouvait habituellement sur les côtes, cette espèce de vivacité piquante, mais sans l'odeur de l'iode. C'était étonnant.

Louise frissonna légèrement et se dirigea vers la plage. D'après le plan d'Arnaud, elle se trouvait sur sa gauche, dissimulée par une légère montée de sable, de galets et d'herbe. Elle l'escalada rapidement en remerciant le ciel d'avoir eu la présence d'esprit de mettre des baskets et se retrouva sur une étroite bande de galets léchée par la mer. Elle jeta un coup d'œil alentour : face à elle, la mer formait comme un chenal, et on apercevait au loin un autre rivage, habité lui aussi. La plage était pratiquement déserte. Un couple de promeneurs, un peu plus bas vers la mer, quasiment les pieds dans l'eau, marchait lentement, enlacé. Leurs têtes se frôlaient, comme s'ils s'étaient rapprochés pour se murmurer des secrets, et ils avaient l'air seuls au monde dans ce décor presque sauvage. L'espace d'un instant, Louise les envia. L'intimité, le partage, c'était quelque chose qu'elle ne vivait que trop rarement. Elle détourna le regard. Inutile de se faire du mal. Elle tourna la tête vers la droite et constata la présence d'un autre promeneur, un homme, qui contemplait la mer à une cinquantaine de mètres d'elle. Le vent qui avait forcé jouait dans ses cheveux et s'engouffrait dans les pans de son blouson en cuir. L'homme se retourna soudain et Louise, un peu surprise, reconnut Arnaud. C'était la première fois qu'elle le voyait en dehors de la grange, et, sans son jean usé et son T-shirt hors d'âge, sur cette plage déserte et malgré la distance, il paraissait plus grand. Il l'aperçut et se dirigea vers elle. Louise ne bougea pas, appréciant chaque détail de la silhouette qui se précisait peu à peu : les épaules larges mises en valeur par le blouson, le jean bien coupé, la chemise cintrée – dissimulant des muscles parfaits auxquels elle essayait de ne pas penser –, la barbe bien taillée, les yeux clairs, de la couleur de ce ciel qui s'assombrissait encore, et le sourire. Car, aussi étonnant que cela puisse paraître, il lui souriait. Louise faillit se pincer devant la vision : Arnaud lui souriait spontanément, sans qu'elle ait rien dit ni rien fait. Incroyable.

– Vous avez trouvé, constata-t-il dès qu'il fut tout près d'elle.

Et, en prime, il sentait bon.

– Euh, oui, dit Louise, qui prit conscience que son légendaire sens de la repartie s'était fait la malle au large avec les phoques, dont elle n'avait pour l'instant pas vu l'ombre d'une moustache.

– On arrive juste au bon moment : la mer commence à descendre.

Les phoques suivent la marée, regardez.

Il tendit le bras vers la droite : une boule sombre nageait à la surface de l'eau, comme une boule de bowling sombre. La boule avança un peu et Louise crut distinguer deux petites billes noires qu'elle devina être des yeux.

– C'est un phoque, ça ? demanda-t-elle, légèrement dépitée. Elle s'attendait à quelque chose de plus spectaculaire.

– Oui, c'est bien un phoque, répondit Arnaud en riant. Tenez, ajouta-t-il en sortant quelque chose de la poche de son blouson. J'ai apporté des jumelles.

Louise saisit l'instrument qu'il lui tendait. Ce faisant, leurs doigts se frôlèrent et elle sentit une décharge électrique parcourir sa main. Il dut la sentir lui aussi car il eut un vif mouvement de recul.

Elle posa les jumelles sur son nez sans rien dire et régla la vision jusqu'à ce que la petite boule devienne une tête de phoque complète.

– Oh ! Il a même des oreilles ! s'exclama-t-elle.

Arnaud éclata de rire.

– Il paraît, oui. Oh ! Regardez, là-bas ! s'écria-t-il en désignant un autre point dans la mer face à eux. Des phoques sur un banc de sable !

– Où ça ?

Les jumelles empêchaient toute vue d'ensemble.

– Là !

Il la prit par le bras et la fit légèrement pivoter. Louise suivit le mouvement : l'étendue floue et bleue qui envahissait les lentilles des jumelles devint une tache marron et beige. Elle fit de nouveau le point et s'exclama, émerveillée :

– Je les vois ! Je les vois ! Ils sont tellement mignons ! Ils sont étalés les uns à côté des autres comme des nounours. Et nombreux, avec ça !

– Une dizaine, je dirais, dit Arnaud.

Louise ôta les jumelles pour regarder à l'œil nu. De loin, elle voyait juste un amas foncé que le profane aurait facilement pu prendre pour des rochers.

– Vous avez une excellente vue, commenta-t-elle. Je ne distingue pas grand-chose sans les jumelles.

– C'est pire quand la marée est basse. Ils s'éloignent tous vers le Crotoy et on ne les voit plus du tout. Là, ils sont encore près du rivage. Je suis sûr qu'on va en voir certains nager non loin de nous.

– Là ! s'exclama soudain Louise, qui s'était prise au jeu.

Une petite masse sombre avait fait surface à quelques mètres en direction du large. Le phoque se tourna un instant vers eux comme pour les saluer puis replongea en direction de la rive opposée.

– Ça me rappelle cette chanson, là, comment c'était déjà, l'histoire de ce phoque qui s'ennuie ? reprit-elle.

– *La complainte du phoque en Alaska* ? « Quand le phoque s'ennuie, il r'garde son poil qui brille, comme les rues de New York après la pluie... », chantonna Arnaud d'une voix de baryton plutôt agréable et bien placée.

– C'est ça ! s'écria-t-elle. Le refrain faisait un truc du genre : « Ça n vaut pas la peine... »

– « De quitter ceux qu'on aime », poursuivit Arnaud.

– « Pour aller faire tourner des ballons sur son nez », achevèrent-ils ensemble.

– Je n'avais pas pensé à cette chanson depuis des années. Elle est triste, commenta Louise.

– Oui. Mais même si son amour est parti, la chanson est jolie.

– Peut-être que c'est ça la morale de l'histoire...

– Les phoques femelles sont des carriéristes¹ ? demanda Arnaud en souriant.

– Aussi, répondit Louise en souriant. Non, je voulais dire que de n'importe quelle situation pourrie, ou juste mélancolique, peut naître une jolie histoire.

Il ne répondit pas. Il reporta son attention sur la mer, qui reculait avec régularité, peu troublée par leurs considérations sur les phoques. Un silence agréable s'installe entre eux.

– C'est beau, ici, lança soudain Louise.

– N'est-ce pas ? J'adore cet endroit. Quand ma fille était petite, je l'emmenais tout le temps ici. On venait à vélo. Parfois on pique-niquait. Elle aime toujours cet endroit, même si ce n'est plus avec moi qu'elle vient. Il lui tarde d'avoir 18 ans pour devenir enfin écovolontaire.

– Ça consiste en quoi ? l'interrogea Louise, le regard toujours rivé sur la mer et ses petits habitants.

À l'aide des jumelles, elle fouillait méthodiquement le paysage pour ne pas rater un seul de ces drôles d'animaux un peu patauds.

– Ce sont des bénévoles qui protègent le site et les phoques, ils animent les balades guidées, à pied ou en bateau. Il est trop tard là, mais dans la journée, il y en a deux avec des jumelles sur trépied. Ils répondent aux questions des touristes.

– Votre fille aime les animaux ?

– Uniquement les phoques, expliqua Arnaud en riant. Et vous ? Vous aimez les animaux ?

– Non, répondit Louise. Sauf les chevaux. J'ai fait de l'équitation pendant des années.

– Vous ne montez plus ?

– Je n'ai pas le temps. Je le regrette, d'ailleurs, ajouta-t-elle impulsivement.

Ce n'est que lorsque ses mots eurent franchi ses lèvres qu'elle se

rendit compte qu'elle le pensait vraiment. L'équitation avait fait partie intégrante de sa vie pendant longtemps et c'était un sport qu'elle avait pratiqué avec passion.

– Je suppose que ça fait partie des choses qu'on découvre en vieillissant, poursuivit-elle. Les journées ne sont pas extensibles. Il faut faire des choix.

– Quels choix avez-vous faits ? s'enquit Arnaud.

Louise baissa les jumelles et se tourna vers lui. Il la dévisageait calmement, et tout dans sa posture disait qu'il attendait vraiment une réponse.

– Je ne sais pas, répondit-elle. Je suppose que j'ai choisi mon job. Il est très prenant.

– Et en dehors de votre job, que faites-vous ?

« Je cherche l'homme de ma vie », faillit-elle répondre. Elle se retint juste à temps. S'il y avait bien un sujet qu'elle ne voulait aborder sous aucun prétexte avec lui, c'était bien celui de ses déboires sentimentaux à répétition.

– Eh bien, je fais du sport en salle et je vois mes amis. Et j'emmerde ma coiffeuse, acheva-t-elle sur un ton léger.

Et c'est tout, songea-t-elle avec un peu d'amertume. Elle eut soudain le sentiment que sa vie, qu'elle trouvait si remplie qu'elle avait l'impression de manquer cruellement de temps, se résumait à peu de chose finalement. Tout tournait autour de son boulot, qui, elle devait bien l'avouer, n'était guère palpitant. D'ailleurs, quand elle disait qu'elle était juriste, personne ne lui demandait jamais de détail et nul ne s'écriait « ça alors, j'ai toujours rêvé de l'être ! ». Elle n'avait jamais d'anecdotes amusantes à raconter et aucune blague au monde ne commençait par : « Un juriste entre dans un bar... » La plupart des gens ne savaient même pas ce qu'elle pouvait bien faire de ses journées pour mériter son salaire. Et certains de ses amis pensaient encore qu'elle était avocate, elle en était persuadée. Elle frissonna.

– Vous avez froid ? s'enquit Arnaud.

Louise revint au monde qui l'entourait et à la beauté sauvage des lieux. La mer était loin, à présent, et elle avait laissé derrière elle un sol de sable inégal dans lequel des flaques d'eau restaient prisonnières. Elle se rendit compte qu'elle avait la chair de poule. Le vent avait encore forcé et le crépuscule avait commencé à étaler son manteau sombre sur le monde.

– Un peu, avoua-t-elle. J'ai laissé ma veste dans la voiture.

– Tenez, dit-il, et, avant qu'elle ait le temps de faire un geste pour l'en empêcher, il avait ôté son blouson en cuir et l'avait posé sur ses épaules.

– Mais...

– Je ne veux rien entendre, conclut-il de son ton de chef de

chantier.

La Louise combative et féministe avait envie de se révolter et de lui rendre son blouson avec un geste théâtral et une réplique bien sentie, mais son côté « moi aussi, j'ai abusé des films Disney dans mon enfance » lui criait de se blottir en fermant les yeux dans la veste tiède qui sentait si bon le cuir et l'homme. Louise se décida pour un moyen terme.

– Merci, dit-elle.

– Rentrons, proposa Arnaud. La nuit tombe, de toute façon. Dans quelques minutes on n'y verra plus rien.

Ils rebroussèrent chemin en direction du phare. Quand ils y parvinrent, Louise se rendit compte que la camionnette d'Arnaud n'était nulle part en vue.

– Comment êtes-vous venu ? l'interrogea-t-elle.

– À vélo, répondit-il en désignant un engin de course accroché à un arceau en métal, tout près du phare.

– À vélo ?

Elle était surprise : de tous les moyens de transport qu'elle aurait imaginés pour Arnaud, c'était celui qu'elle trouvait le plus improbable, sans vraiment savoir pourquoi.

– Ça vous surprend ? Je ne me sers de la camionnette que pour le travail. Je me déplace le plus possible à vélo, c'est écolo et ça maintient en forme.

– Mais vous êtes loin de chez vous, non ?

– À peine huit kilomètres, dit-il en riant. Une paille. Vous faites certainement bien plus quand vous pédalez dans votre salle de sport.

– Sauf que je reste sur place et que je regarde un épisode de *Grey's Anatomy*.

– Vous devriez essayer en vrai, suggéra Arnaud. Gisèle a des vélos dans son garage. Vous pourriez explorer les environs. Il y a des balades magnifiques à faire dans le coin.

– Gisèle a un garage ?! s'exclama Louise. Mais où ?

Arnaud éclata de rire.

– Bien sûr ! Derrière la maison. Le bâtiment moderne et carré sous les arbres, poursuivit-il en voyant qu'elle le regardait avec perplexité. Au fond du jardin, à gauche.

– Non ? Ce truc, là, c'est un garage ?

– Oui, vous croyiez que c'était quoi ?

– Un apprentis.

– Un apprentis de trois mètres sur cinq ?

– Il existe de grosses tondeuses, protesta-t-elle.

Le fou rire d'Arnaud redoubla et Louise, mi-amusée, mi-vexée, crut qu'il allait s'étouffer.

– Vous êtes impayable ! finit-il par dire. Et je comprends mieux

pourquoi votre voiture dort dehors depuis quinze jours.

– Elle dort dehors parce qu’elle est claustrophobe, rétorqua-t-elle sur un ton faussement indigné. Je prends soin d’elle, c’est tout.

– Eh bien, elle ferait mieux de surmonter sa claustrophobie cette nuit, commenta Arnaud en regardant l’horizon. Il va y avoir de l’orage.

– Comment vous savez ça ? Vous avez des gènes de grenouille ?

– Non, j’ai juste l’expérience du ciel : vous voyez les nuages au loin ? Ils sont étirés et rougeoyants. On va avoir de l’orage dans la nuit, au plus tard demain matin.

– D’accord, monsieur Météo, je vous crois. Je rentrerai la voiture ce soir. Enfin, si je trouve la clé dans le trousseau.

– Je suis certain que vous y parviendrez, répondit-il en souriant.

– Hum, vous êtes bien optimiste sur mes capacités...

– Je vous ai vue à l’œuvre dans une grange, je vous rappelle. Rien ne vous résiste.

Louise le regarda sans rien dire. Était-il en train de flirter avec elle ? Il s’était montré aimable toute la journée, voire agréable – ce qui était un exploit –, mais il ne fallait peut-être pas y voir autre chose qu’une volonté de rattraper sa goujaterie des quinze derniers jours. Louise savait que l’un de ses problèmes avec les hommes était sa fâcheuse tendance à se faire des films. Elle avait fini par comprendre qu’elle interprétait mal tous les signaux. Elle décida donc de ne rien imaginer du tout.

Arnaud soutint son regard sans rien dire, l’expression indéchiffrable.

– Vous devriez rentrer, dit-il soudain. Je vous vois demain.

– Merci beaucoup, répondit-elle en lui rendant son blouson. Pas que pour la veste. J’ai adoré voir ces bestioles.

– De rien. Tâchez de ne pas vous perdre, lui conseilla-t-il en souriant. Si vous voyez le panneau indiquant l’entrée de l’autoroute, c’est que vous êtes allée trop loin d’environ cinquante kilomètres.

– Je ne me perds pas tout le temps ! protesta-t-elle. C’est juste que je ne conduis pas souvent, c’est tout.

– Je plaisantais. Soyez prudente.

Le temps que Louise démarre, fasse marche arrière puis manœuvre pour retrouver la rue à sens unique qui permettait de sortir du village, il n’avait pas bougé, debout à côté de son vélo, silhouette dont les contours se détachaient sur le ciel sombre et nuageux.

1. *La Complainte du phoque en Alaska* est une très jolie chanson québécoise écrite par Michel Rivard, le chanteur du groupe Beau Dommage (je vous parle d’un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître). Elle raconte l’histoire d’un phoque qui a été abandonné par sa femme, partie faire carrière dans un cirque américain. Si vous n’avez jamais entendu cette chanson, il faut y remédier ! :)

Chapitre 12

Lorsqu'Arnaud rentra chez lui, il trouva sa fille étalée sur le canapé du salon, fascinée par un objet télévisuel non identifié. Elle avait glissé trois coussins derrière son dos, et sa nuque et ses jambes disparaissaient sous le plaid écossais troué que sa mère avait acheté pour son entrée en maternelle et dont elle avait toujours refusé de se défaire, même lorsque son père lui avait fait remarquer que cet objet avait tout du doudou mal déguisé.

– Ah, te voilà, remarqua-t-elle sans lever les yeux de l'écran. Tu as encore fini tard ce soir.

– En réalité, j'ai fini plus tôt que d'habitude. J'ai emmené l'amie de Gisèle voir les phoques.

– C'est qui ? demanda l'adolescente en tournant la tête vers lui.

– Une nana qui habite chez elle pendant le mois de juillet. Tu as dîné ?

– Comment ça, une nana qui habite chez elle ? Je ne savais pas qu'elle avait laissé les clés à quelqu'un.

– Maintenant tu le sais, rétorqua-t-il en ouvrant le réfrigérateur. Hum. Des restes d'hier, des restes d'avant-hier, des restes de... la semaine dernière, commenta-t-il en sortant les boîtes en plastique les unes après les autres et en examinant leur contenu. Et des restes... non identifiables.

– Des restes, quoi ! dit sa fille, qui l'avait rejoint, en lui ôtant la dernière boîte des mains et en la remettant dans le frigo. J'ai testé une recette de gratin, il est au four. Mais tu n'en auras que si tu m'expliques qui est cette femme et pourquoi tu l'as emmenée voir les phoques.

– C'est une amie de Gisèle. Enfin, une amie d'amie de Gisèle. Elle est venue passer un mois ici pour prendre des vacances. Et comme elle a été sympa avec moi et que je n'avais pas été vraiment cool avec elle, je l'ai emmenée voir les phoques. Elle n'a pas mis les pieds hors de la maison depuis quinze jours, la pauvre. Il fallait bien faire quelque chose pour elle.

– Hum, fit sa fille en plaçant deux assiettes sur la petite table de bois. Elle est jolie ?

- Jolie ? Euh... Je pense que oui.
- Tu penses que oui ?
- Je veux dire que je pense qu'elle est empiriquement jolie, oui.
- Ça veut dire quoi, ça, empiriquement jolie ?
- Qu'elle est jolie de manière objective. Que tout le monde la trouve jolie, quoi. Elle est blonde et mince, elle a un visage symétrique, des yeux bleus... Elle est... jolie, quoi.
- Tu devrais l'inviter à dîner ! lança sa fille tout à trac en sortant le plat du four.
- Hein ? Mais pour quoi faire ?
- Parce que ça se fait, entre gens civilisés, répondit l'adolescente sur le ton exagérément patient qu'elle prenait lorsqu'elle expliquait quelque chose à son père. Tu m'as dit qu'elle n'avait pas mis les pieds en dehors de chez Gisèle depuis quinze jours. J'en déduis qu'elle ne connaît personne. Ce serait sympa de l'inviter à dîner. Je pourrais faire mes fameux ailerons de poulet caramélisés, ajouta-t-elle.
- Tu fais exprès de t'attaquer à mes points faibles, répondit son père en souriant. Tu sais bien que j'adore ce plat.
- Allez, ce serait cool ! supplia Lara. Et ça me ferait de la compagnie, pour une fois. Maintenant qu'Axelle est partie...
- Parce que ma compagnie ne te suffit pas ? fit semblant de s'indigner Arnaud.
- Bien sûr que si. J'adore tes grognements et tes soupirs quand tu fais les comptes ou que tu zappes. Enfin, les soirs où tu rentres avant 21 heures...
- D'accord, capitula-t-il en soupirant. Je vais l'inviter à dîner.
- Demain soir ?
- Demain soir.
- Merci, poupoune, tu es le meilleur ! s'exclama-t-elle en posant un baiser sur sa joue.
- J'ai le droit de manger, maintenant ?
- Double ration, même, répondit-elle en le servant largement.

Louise retrouva sans encombre le chemin du Hameau. Une fois franchi le grand portail vert, elle décida de mettre la voiture à l'abri dans le garage de Gisèle. Après trois essais infructueux, elle finit par trouver la bonne clé sur l'énorme trousseau et ouvrit facilement la porte coulissante qui révéla, comme le lui avait affirmé Arnaud, un garage flambant neuf. L'entrepreneur avait eu raison sur toute la ligne : contre le mur du fond étaient rangés deux jolis vélos noirs équipés de petits paniers en osier, qui semblaient tout droit échappés d'une ruelle d'Amsterdam. Ce n'est qu'une fois qu'elle eut garé la

voiture que Louise découvrit une tondeuse à gazon juste à côté de la porte. Ah, se dit-elle en éprouvant une satisfaction presque enfantine à l'idée d'avoir eu raison, *je le savais ! C'était aussi un apprentis !*

Lorsqu'elle ferma la porte du garage, elle sentit quelques gouttes, qui se transformèrent en averse drue le temps qu'elle atteigne la maison. Elle monta dans sa chambre, se sécha les cheveux et jeta un coup d'œil au réveil qui trônait sur la table de nuit : un peu plus de 22 heures. Elle hésita brièvement puis décida de se coucher avec un bouquin pioché dans la bibliothèque de Gisèle. Une heure plus tard, elle avait à peine lu deux chapitres de son histoire de pirate et peinait à s'intéresser aux couinements d'une héroïne complètement crétine qui passait son temps à faire exactement le contraire de ce que le bon sens préconisait. Elle se retrouvait alors dans des situations invraisemblables et Louise avait une furieuse envie de la gifler tout en la secouant comme un prunier, ce qui, elle en avait conscience, était difficile à réaliser mais certainement très jouissif. Lorsque la blanche oiselle se jeta pour la troisième fois dans les griffes du grand méchant pervers, cette fois-ci en se trompant de calèche, Louise décida de jeter l'éponge, et le livre. Mais elle savait pertinemment que ce n'était pas l'héroïne qui l'empêchait de se concentrer sur sa lecture. Depuis qu'elle était tombée dans la bibliothèque de Gisèle, elle avait vu défiler une flopée d'héroïnes toutes plus idiotes les unes que les autres et n'en avait jamais éprouvé de véritable agacement. Non, ce qui la préoccupait c'était la situation : Joffrey, les révélations d'Arnaud, le changement d'attitude de ce dernier, la soirée en bord de mer... Son esprit moulinait sans qu'elle puisse l'en empêcher. De guerre lasse, elle descendit à la cuisine : il lui semblait qu'il restait un fond de vin quelque part, voilà qui lui tiendrait compagnie. Du moins momentanément.

Elle venait de s'installer sur le canapé, un verre de pouilly-fuissé à la main, lorsque son téléphone sonna, la faisant sursauter. Elle comprit, en voyant s'afficher le nom d'Émilie, qu'elle avait espéré un coup de fil d'Arnaud. Sauf qu'il n'avait pas son numéro. Et d'abord, pourquoi avait-elle envie qu'il l'appelle ? Elle chassa toutes ces pensées embarrassantes et décrocha.

– Je ne te dérange pas ? dit Émilie en guise de salut.

– J'étais sur le point de passer enfin aux choses sérieuses avec un liquide alcoolisé qui me fait de l'œil depuis une éternité, répondit Louise.

– À ce point ? s'inquiéta Émilie. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien. Tout. Je ne sais pas, je ne sais pas.

– C'est beau comme du Christophe Maé. Des problèmes de voisinage ?

– Si c'est ta façon détournée de me demander où j'en suis avec

Joffrey, la réponse est : nulle part. Je ne te cache pas qu'il y a eu une tentative de rapprochement de sa part, que j'ai habilement déjouée et...

– Wow, wow, wow, l'interrompt son amie. Comment ça, déjouée ? Tu n'as pas couché avec lui ?

– Non.

– Répète un peu pour voir !

– Non. *Nein. Nicht. No.*

– Par le mutisme de Groot, je n'en reviens pas. Bravo.

– Il se trouve qu'apparemment j'ai bien fait, parce que j'ai appris le lendemain que mon voisin sexy était une belle ordure.

– Ah bon ?

– Pour te la faire courte, il a séduit la femme de mon entrepreneur, qui s'est barrée avec lui et leur fric.

– Wow, wow, wow, comment ça, « ton » entrepreneur ? demanda Émilie sur un ton soupçonneux.

– Pardon, je voulais dire : l'entrepreneur de Gisèle. D'ailleurs, en parlant d'elle, c'est une femme pleine de surprises. Tu sais qu'elle entasse de la bouffe comme si elle appartenait à une secte survivaliste ?

– Elle appartient à plein de choses, mais je ne crois pas que ce genre de trucs en fasse partie. Et n'essaie pas de détourner la conversation, je te prie. Tu as bien dit « mon » entrepreneur. Je veux tout savoir.

– Je ne peux donc pas employer un article possessif tout à fait innocent sans que tu y voies des sous-entendus ?

– Dois-je te rappeler que je suis prof de lettres et que je passe ma vie à disséquer ce genre de choses ? Je trouve des sous-entendus dans mes avis d'imposition, alors n'espère pas m'échapper.

– Il ne s'est rien passé avec Arnaud, dit Louise dans un soupir.

– Tu as l'air de le regretter.

– Non. Oui. Peut-être.

– Serait-il possible que tu t'expliques correctement, de manière circonstanciée et si possible chronologique sans que j'aie besoin de te tirer les onomatopées de la bouche ? J'ai l'impression d'être un dentiste.

Louise soupira de nouveau.

– Et arrête de soupirer, tu me décoiffes, reprit Émilie.

– Tu es complètement folle, ma parole ! répliqua Louise en souriant.

– Non, je suis simplement un peu névrosée à tendance hystérique. Bon, alors, Arnaud ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je lui ai proposé de l'aide sur le chantier, pour remplacer son apprenti blessé. Il a accepté à contrecœur, mais il a fini par se dégeler

un peu. Puis il a croisé Joffrey, qui s'était invité à dîner chez moi et il est parti comme une furie, sans explication, puis il m'a écrit pour m'expliquer ce qui s'était passé entre Joffrey et lui. Ensuite, il est devenu aimable et il m'a emmenée voir les phoques. C'est bon, c'est assez circonstancié pour toi ?

– Je ne pense pas que nous ayons la même définition de « circonstancié », lança Émilie. Je te pardonne uniquement parce que tu es coincée à la campagne. Si tu étais à Paris, je te mettrais sur le gril et je ne te lâcherais pas tant que tu ne m'aurais pas donné tous les détails, du plus insignifiant au plus important.

– J'ai de la chance d'être loin alors ! rétorqua Louise.

– Oui, se contenta de répondre Émilie. Donc, pour résumer, Joffrey ne t'intéresse plus, mais Arnaud, si.

– On peut dire ça comme ça.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi est-ce que Tom Hiddleston ne m'a pas épousée ? Pourquoi est-ce qu'Arnaud te plaît, tout d'un coup, pardi ? dit Émilie. Tu suis un peu ?

– Oh, ça va, hein ! Après quinze jours de campagne, j'ai le droit de ne pas être au top de mes capacités intellectuelles.

– Au contraire ! Tu devrais être reposée et au taquet. Et j'attends toujours la réponse à ma question.

– Je ne sais pas, répéta Louise en soupirant.

– Et ça nous fait trois soupirs... Tu lui trouves quoi, à Arnaud ?

– Il est grand, beau, bien foutu...

– Ce n'est pas le seul, l'interrompt Émilie.

– ... honnête, travailleur, il me dit des choses gentilles...

– Quand tu le vois, ton cœur se met à danser la lambada ?

– Non !

– Menteuse.

– Cette conversation prend un tour qui me déplaît. Raconte-moi plutôt comment s'est passé le déménagement.

– J'ai bien noté que tu avais changé de sujet avec une subtilité qui n'a d'égale que le jeu d'acteur de Stallone, mais comme je suis une bonne copine, je ne t'en tiens pas rigueur. Le déménagement s'est techniquement bien passé.

– Et en dehors de la technique ?

– Disons qu'il y a eu des larmes. J'ai pleuré, Clara a pleuré et...

– Mais enfin, tu as déménagé à cinq minutes à pied de chez elle !

– Et alors ? s'indigna Émilie. C'est quand même la fin d'une ère...

– Je ne pense pas que deux ans puissent scientifiquement être considérés comme une ère.

– En années de chien, certainement.

– Tu es un chien, toi, maintenant ?
– Je pourrais. Un labrador couleur de feu. Ou un saint-bernard.
– Putain, un verre ne sera jamais suffisant pour supporter cette conversation, gémit Louise.

– Je savais que je te manquais. Sinon, pour revenir au déménagement, ça va. J'avais un peu peur de la réaction d'Élizabeth mais pour l'instant, ça se passe bien avec Samuel. Et je ne sais pas s'il faut y voir un lien, mais Diego¹ a demandé la garde alternée.

– Non ? Mais je croyais qu'il ne pouvait pas, à cause de ses horaires à la radio ?

– Ils ont changé la grille des émissions, répondit Émilie. Ils lui ont donné une autre tranche, celle de 13 heures. Il pourra donc avoir une vie normale et ne sera plus obligé de bosser aux aurores.

– Et alors ?

– Alors quoi ?

– Pourquoi est-ce que Tom Hiddleston ne t'a pas épousée ?

– Très drôle.

– C'est de l'ironie poétique, je pense que ça doit te parler, dit Louise. Alors, pour la garde ? Tu fais quoi ?

– J'ai laissé Élizabeth choisir. Elle vient d'avoir 10 ans, elle est assez grande pour avoir une opinion. Elle a décidé d'accepter. Diego est en train de chercher un appartement près de son futur collège. Et donc près de nous.

– Eh ben, dis donc, que de changements, constata Louise. Et dire que je ne me suis absentée que quinze jours ! Qu'est-ce que tu vas m'annoncer, à mon retour ? Que tu es enceinte ?

– Bois au lieu de dire des conneries, lança Émilie. Et concentre-toi sur toi. Qu'est-ce que tu vas faire avec Arnaud ?

– Rien.

– Vraiment ?

– Rien. Il me plaît, c'est vrai, avoua Louise, mais je n'ai pas envie de coucher avec lui. Enfin, si, mais pas que ça. Je n'ai pas envie d'une aventure sans lendemain. Et je ne peux pas avoir une histoire avec cet homme, parce qu'il est encore englué dans ses problèmes perso. Sans compter que je ne sais pas si je veux vraiment vivre quelque chose avec lui. Je ne le connais pas bien. Et puis, je ne sais même pas si je lui plais, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Enfin, bref, c'est... compliqué. Tu me trouves complètement débile, hein ?

– Non, au contraire ! la rassura son amie. Je pense que tu as fait un grand pas en avant. Ce séjour picard te fait du bien, finalement.

– Tu parles ! C'est à cause de votre connerie de pari que je suis bien obligée de résister, protesta Louise.

– Je ne pense pas que le pari soit le seul en cause. Sur ce, je te laisse, il faut que je termine les valises.

– Vous partez demain ?

– Oui, et rien n'est prêt, évidemment. J'essaierai de t'appeler, mais je ne te promets rien. Il paraît que le réseau est très aléatoire dans cette partie de la France non civilisée.

Louise entendit un murmure étouffé derrière son amie.

– Oui, bien sûr, mon chéri, répondit cette dernière. Samuel dit que je raconte n'importe quoi et que la Bretagne est une région culturellement et technologiquement avancée. Moi, je dis que des gens qui s'amuse à parler encore breton au XXI^e siècle et à jouer du biniou méritent leur indépendance. D'ailleurs, avec tout le foin qu'on nous fait sur la réforme des régions en ce moment, je ne comprends pas pourquoi personne n'a eu l'idée de faire une région Bretagne-Pays-basque-Corse et de leur filer leur indépendance ! Tous ces gens unis par leur amour des langues rares et leur haine du Parisien qui les envahit pendant les vacances méritent de vivre ensemble, non ? poursuivit Émilie.

Louise éclata de rire.

– Que dit ton Breton de tout ça ?

– Tu parles d'un Breton, il est de la douzième génération. Il aime la Bretagne juste pour m'emmerder, à mon avis. Je suis tellement contente de partir un mois dans une région où il pleut tout le temps, ça va me permettre de rattraper mon retard de lecture. Tiens, ça me fait penser qu'il faut que je pense à prendre les pulls et les cirés... Je me demande où j'ai rangé les bottes de pluie...

Il y eut de nouveau des éclats de voix étouffés et Émilie poursuivit en riant :

– Je file, je dois aller me faire pardonner mes propos racistes.

– Donne bien de ta personne, répondit Louise.

– Je n'y manquerai pas. Je t'embrasse, et si ça ne va pas, n'oublie pas que Clara ne bouge pas de Paris. Elle pourra répondre au téléphone, elle.

– Je n'oublierai pas, promit Louise avant de raccrocher.

Puis elle contempla le fond de son verre, pensive.

D'habitude, les conversations avec ses amies lui permettaient de tirer ses idées au clair. Le seul problème, cette fois-ci, c'était qu'elle n'était pas certaine de ce qu'elle voulait. Elle savait qu'elle ne supporterait pas une autre aventure. Elle avait envie de plus. Elle voulait un homme dans sa vie. Elle voulait pouvoir se blottir contre quelqu'un en regardant une émission télévisée sans intérêt, se balader main dans la main en faisant du lèche-vitrines, s'engueuler pour des broutilles, se réconcilier sur l'oreiller et ne pas sortir de la chambre pendant trois jours, parler quand bon lui semblait, se taire quand l'envie l'en prenait, se comprendre à demi-mot, rire, voyager, se projeter ensemble. Elle voulait une vie de couple. C'était une

découverte récente, pour elle, et donc forcément déstabilisante. Après cinq ans de vie commune avec un abruti qu'elle avait aimé à la folie mais qui l'avait larguée comme une vieille chaussette, elle s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus jamais. Elle s'était plongée à corps perdu dans le travail et avait accumulé les conquêtes. Elle pensait sérieusement qu'ainsi, sa vie serait riche et épanouissante. Et surtout, qu'elle ne souffrirait plus jamais. Mais les choses avaient dérapé.

Les premières années, plusieurs de ses amants étaient tombés amoureux d'elle. Ils en avaient voulu davantage, ils avaient supplié, ils avaient manœuvré, ils avaient tout tenté. Elle était demeurée inflexible, le cœur soigneusement abrité derrière des murailles imprenables. Pour que les choses ne se reproduisent pas, elle avait plus ou moins consciemment modifié ses critères de sélection. Elle s'était insensiblement mise à choisir des amants plus jeunes, avec qui elle avait peu ou pas de points communs... Sans qu'elle s'en rende compte, en quelques années, son tableau de chasse était devenu... pathétique. Voilà, il n'y avait pas d'autre mot. Elle repensa aux hommes avec qui elle avait couché rien que ces douze derniers mois : des menteurs, des tricheurs, des idiots, des tarés... La liste donnait le vertige.

Quand avait-elle changé ? Quand avait-elle décidé qu'elle souhaitait autre chose ? Elle ne le savait pas vraiment. Était-ce le cap de la quarantaine ou une nuit de trop ? Toujours est-il qu'elle avait changé. L'ancienne Louise aurait couché sans hésiter avec Joffrey dès le soir de son arrivée au Hameau. Elle n'aurait pas sourcillé en apprenant qu'il avait une femme dans sa vie, puis elle serait rentrée à Paris sans se soucier de ce qu'elle laissait derrière elle. La nouvelle Louise, elle, ne pouvait pas envisager un seul instant avoir une aventure avec un homme pareil. La nouvelle Louise avait envie de mieux connaître Arnaud, mais ne voulait pas d'une aventure sans lendemain. Et là où l'ancienne Louise était sûre d'elle et avançait comme un rouleau compresseur sans se soucier le moins du monde des conséquences, la nouvelle était morte de trouille devant l'inconnu, mais avait très envie de faire le grand saut.

Elle soupira. La seule chose dont elle était certaine, c'était que la réponse n'était pas au fond de son verre.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, une faible lueur s'était frayé un chemin hésitant à travers l'immense baie vitrée. Louise crut d'abord que c'était ce moment un peu irréel où la nuit se prépare à céder la place à l'aube, mais elle comprit rapidement que le jour s'était déjà levé : une lumière terne éclairait faiblement le salon et un rideau de pluie masquait la fenêtre.

Louise s'était endormie sur le canapé du salon, pelotonnée sous le

plaid rouge de Gisèle, après avoir bu deux verres de vin supplémentaires et zappé en vain sur la centaine de chaînes du câble. À quoi servait d'avoir tant de chaînes si on n'y diffusait rien d'intéressant ? Elle avait compris pourquoi elle regardait si peu la télévision. Elle bâilla et s'étira, les muscles un peu endoloris : elle était trop grande pour le canapé et son corps le lui faisait payer. Elle avait aussi l'impression de ne pas avoir suffisamment dormi. Elle avait eu un sommeil agité, empli de rêves étranges et flous, qui la laissaient plus fatiguée que la veille. Elle se leva et s'enroula sur elle-même, touchant le sol avec la paume de ses mains. Son dos la lança, ses mollets étaient tendus. Un peu d'exercice lui ferait certainement du bien et lui permettrait de se remettre d'aplomb avant de rejoindre le chantier. Et Arnaud. En pensant à lui, elle vit resurgir tous ses questionnements et ses hésitations de la veille. Pas question de démarrer la journée ainsi.

Elle se dirigea vers la baie vitrée pour contempler la terrasse et le jardin. Il bruinait plus qu'il ne pleuvait. Elle fit coulisser la porte vitrée et consulta le thermomètre extérieur accroché sur le mur : 17 °C. Très honorable. Un coup d'œil à l'horloge du four lui apprit qu'elle pouvait s'accorder une bonne demi-heure de course à pied. Voire, peut-être davantage. Elle monta l'escalier à toute allure pour aller enfiler un jogging, ragaillardie à la pensée de retrouver de l'énergie en courant.

Lorsqu'Arnaud s'éveilla ce matin-là, sa première pensée fut pour Louise. Il espéra qu'elle était bien rentrée la veille, ce qui était complètement idiot : si elle avait eu des difficultés à retrouver son chemin, elle lui aurait téléphoné. Il prit une douche brûlante qui ne chassa pas la fatigue. Toute l'eau de la Somme n'aurait pas suffi à chasser l'épuisement qu'il avait cumulé depuis des mois. Il enfila sa tenue de travail, jean et T-shirt, puis, après un bref coup d'œil par la fenêtre, piocha un sweat-shirt au hasard dans la pile. *Enfin un véritable été picard*, songea-t-il, *pluvieux et gris comme mon humeur*.

Lara était déjà debout, elle fourgonnait dans la cuisine en chantonnant. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas manifesté une telle bonne humeur et Arnaud sentit sa propre maussaderie s'alléger. Il bénit le ciel d'avoir eu une fille. Qui sait ce qu'il serait devenu sans elle ?

– Bonjour, poupoune, le salua cette dernière en versant une petite louche de pâte dans la poêle.

Un agréable grésillement emplit la cuisine, suivi de près par l'odeur inimitable des pancakes.

– Qu'est-ce qu'il y a ? poursuivit Lara. Pourquoi tu me regardes avec ce sourire niais ?

– J'étais en train de repenser à ta naissance, répondit son père en attrapant la cafetière. Et je me disais que j'étais le plus chanceux des pères du monde entier, voire de la galaxie.

– Et moi, la plus chanceuse des filles, répondit l'adolescente en retournant sa crêpe. Tu es un chouette père, tu sais, malgré tous tes défauts.

– Arrêtons de nous cirer les pompes mutuellement, sinon on va se mettre à pleurnicher, grommela-t-il en s'attablant.

– Si je comprends bien, tu peux me faire des compliments, mais pas moi ?

– Quelque chose comme ça. Comment se fait-il que tu sois déjà debout ?

– J'ai eu envie de profiter de cette belle journée, c'est tout, expliqua-t-elle en déposant un nouveau pancake sur la pile.

– Belle ? répéta son père. Il faut que je te prenne un rendez-vous chez l'ophtalmo de toute urgence. Et pourquoi cette frénésie culinaire de bon matin ?

– Comme si ça t'ennuyait. Tu n'aimes pas les pancakes, peut-être ? demanda Lara en agitant sa louche, ce qui projeta de minuscules gouttes de pâte tout autour de la plaque de cuisson.

– Je les aime plus que mon vélo, c'est dire l'amour que je leur porte. Je trouvais juste ta présence aux fourneaux à cette heure matinale pour le moins surprenante.

– Tu cherches toujours des mystères et des explications où il n'y en a pas, se contenta-t-elle de répondre, posant une assiette pleine de crêpes devant lui. Nutella ?

– Tu as besoin de demander ? répondit son père en saisissant prestement le pot qu'elle lui tendait.

– Et sinon, tu as bien dormi ? L'eau de la douche était à bonne température ? Tu n'as pas oublié que tu dois inviter l'amie de Gisèle à dîner ?

Arnaud leva le nez de son assiette. Sa fille avait l'air très affairée devant sa poêle.

– J'ai bien dormi, je te remercie. Quant à l'eau, elle était parfaite, comme tous les matins. Celui qui a inventé l'eau chaude devrait recevoir un prix Nobel. Tes pancakes sont très bons, ma chérie, poursuivit-il en se concentrant de nouveau sur son assiette.

– Merci.

Un silence s'installa entre eux, seulement rompu par les bruits de cuisson.

– Bon, OK, j'abandonne, s'exclama Lara en se retournant, louche en main.

– Tu as encore éclaboussé partout, constata tranquillement son père.

– Je nettoierai. C'est ta faute aussi, tu refuses de me répondre ! dit-elle en agitant son ustensile de plus belle.

– Répondre à quoi ? s'enquit innocemment son père en finissant son café.

– Papa, tu es insupportable ! s'écria sa fille.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

– Je sais, c'est ce qui fait mon charme. Ça et ma mémoire d'éléphant. Je n'ai pas oublié que je dois inviter Louise à dîner, ma chérie. Je ne voudrais pour rien au monde qu'elle rate ton poulet caramélisé. Mais pour être sûr et certain qu'elle accepte notre invitation, il faudrait que je puisse lui faire miroiter ton fameux fondant aux myrtilles, poursuivit son père avec un regard taquin.

– Tu es vraiment pénible, tu le sais, ça ?

– Oui. Bonne journée, ma chérie, dit-il en se levant, avant de poser un baiser sur son front. À ce soir !

Il gagna sa camionnette sous la pluie. En mettant le contact, il se dit avec le sourire qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas plaisanté ainsi avec sa fille. La journée démarrait sous les meilleurs auspices.

Une heure et demie plus tard, Arnaud ne voyait plus du tout les choses de la même manière. Il s'était mis au travail en sifflotant, mais sa bonne humeur s'était progressivement dégradée, au fur et à mesure que le temps passait et que Louise n'était nulle part en vue. Il s'était d'abord dit qu'elle avait peut-être dormi un peu plus longtemps que d'habitude, puis qu'elle mettait certainement un peu plus de temps à se préparer. Peut-être avait-elle des coups de fil à passer ou des choses à régler de bon matin ? Mais un doute avait germé dans son esprit : et si elle ne voulait plus travailler avec lui ? Et si, hypothèse encore plus désagréable, elle ne voulait plus le voir ? La partie cartésienne de son cerveau lui disait qu'il ne devait pas se livrer à des conclusions hâtives, mais sa partie émotive lui rappelait qu'il ne comprenait rien aux femmes, ces créatures versatiles qui, depuis l'histoire de la pomme, semblaient n'exister que pour compliquer la vie des hommes. Sa partie rationnelle traita l'autre de sexiste et lui enjoignit d'aller frapper à la porte de la maison, histoire de lever tout malentendu. Il soupira en s'essuyant les mains sur un chiffon : s'il en était à se parler à lui-même, il était bon pour l'hôpital psychiatrique.

Nul ne répondit à son coup de sonnette. Il insista, avant de tourner la poignée : la porte n'était pas verrouillée. Il entra en faisant le plus de bruit possible, afin de prévenir de son arrivée.

– Louise ? Louise ? cria-t-il depuis le vestibule.

Pas de réponse. Il se dirigea vers la pièce à vivre : vide. Comme le bureau. Et le cellier. Il hésita un instant, puis gravit rapidement l'escalier : même si elle avait un sommeil de plomb, la sonnette et ses cris auraient dû la réveiller. Peut-être lui était-il arrivé quelque chose.

Le lit n'était pas défait.

Et si elle avait passé la nuit dehors ?

À cette idée, Arnaud ressentit un curieux pincement dans la région du cœur, accompagné d'un étrange sentiment, qu'il reconnut rapidement comme étant sa vieille amie, la colère.

Et si, malgré ce qu'il lui avait raconté, elle avait passé la nuit avec Joffrey ?

Il s'assit sur le bord du lit, le souffle court.

Ressais-toi, mon vieux, s'ordonna-t-il. Cette femme n'est rien pour toi. Elle fait ce qu'elle veut de sa vie et de ses fesses. À cette simple évocation, ces dernières se dessinèrent avec une netteté surréaliste dans son esprit. Il les revit moulées dans un jean, dessinées sous un short, se balançant doucement sous les plis de la sublime robe noire qu'elle portait l'autre soir quand ce connard de Joffrey...

Il fallait absolument qu'il arrête d'y penser. Mieux : il fallait qu'il se mette à réfléchir de manière rationnelle et non comme un homme en pleine crise de ce qui ressemblait fort à de l'hystérie.

Peut-être que Louise avait tout simplement fait son lit ce matin avant d'aller faire une course.

Ou d'aller courir.

Il respira profondément. Il y avait toutes les chances du monde pour qu'elle soit allée faire son jogging, comme à son habitude.

Il leva la tête et son regard se posa sur la fenêtre, derrière laquelle se découpait un coin de ciel gris. Serait-elle vraiment allée courir par ce temps ? Une petite voix au fond de lui l'assurait que oui. Mais la même petite voix lui disait aussi qu'il n'était pas normal qu'elle ne soit pas rentrée.

Il se leva et descendit l'escalier quatre à quatre, avant de se précipiter hors de la maison.

Il pressa le pas vers le petit bois en bordure de la propriété, indifférent à la pluie qui avait redoublé et qui menaçait de noyer le jardin, et le monde.

Louise avait parcouru les premières centaines de mètres en maugréant et en se maudissant d'avoir décidé de courir malgré la météo. L'herbe était glissante et elle avait sous-estimé la force de la pluie, qui tenait plus de l'averse que du crachin finalement. Son coupe-vent high-tech protégeait sa tête et son buste, mais ses jambes,

elles, furent rapidement trempées. Elle faillit faire demi-tour, mais son naturel têtu et la perspective de se mettre rapidement à couvert dans le sous-bois eurent raison de ses doutes. Elle découvrit cependant que les frondaisons lui offraient un abri tout relatif et que le sol boueux pouvait se montrer extrêmement traître. Elle décida alors de quitter le bois pour courir sur un espace plus dégagé : la route paraissait la meilleure décision.

Mais au bout de trois kilomètres, elle fut confrontée à un problème imprévu : la chaussée se transformait en sentier caillouteux qui débouchait sur un champ, ne lui laissant pas d'autre choix que de faire demi-tour. Elle râla dans sa barbe et rebroussa chemin. Ce jogging n'était décidément pas une bonne idée. De plus, à cause du temps ou de sa nuit, elle ne retirait même pas le bénéfice escompté de son effort physique. Elle était toujours mal fichue et son dos la faisait souffrir. Inutile de faire la chochette, il fallait bien rentrer d'une manière ou d'une autre. Elle se contraignit à accélérer et se concentra sur sa respiration. Les trois kilomètres de route lui parurent une éternité ; elle soupira de soulagement lorsqu'elle vit se dessiner le sous-bois devant elle. Elle redoubla d'effort et allongea encore la foulée en pensant à la douche brûlante qui serait sa récompense.

La pluie dégoulinait de sa capuche et ruisselait sur son visage, l'empêchant de distinguer correctement le chemin : elle ne vit pas la racine surgir soudain devant elle, la coupant net dans son élan.

Louise tomba en avant, incapable de contrôler sa chute. Elle fit un vol plané mémorable et heurta le sol dans un bruit sourd. Elle eut l'impression que tout l'air contenu dans ses poumons était brutalement expulsé et, l'espace d'un instant, elle crut qu'elle ne pourrait plus jamais respirer normalement. Sa vue se brouilla et des points lumineux se mirent à danser devant ses yeux. *Putain de merde, ne tombe pas dans les pommes ! s'exhorta-t-elle. Pas comme ça, dans la boue et sous la pluie. Relève-toi, bordel, relève-toi.*

Elle tenta de rouler sur elle-même. Si elle était allongée sur le dos, l'impression d'avoir une enclume à la place des poumons s'estomperait peut-être. Elle bougea les épaules et les hanches avec précaution, pour amorcer un mouvement sur le côté. C'est alors qu'elle découvrit que son pied, celui qui était entré en contact violent avec la racine, était coincé dessous. Et merde. Pour la première fois depuis une éternité, elle eut envie de pleurer. Non pas tant de douleur que de fatigue et d'humiliation. C'était une métaphore de sa vie pathétique : elle était engluée dans un chemin de boue dont elle ne parviendrait jamais à sortir. Et elle allait mourir ici, seule, les vaches dévoreraient bientôt son cadavre, et...

– Louise ! Louiiiiise !

Un cri déchira le bruit monotone de la pluie sur les feuilles et le

sol.

– Louuuuuuuiiiiise !

Le cri se fit plus fort.

– Par ici ! marmonna-t-elle, le visage toujours dans la boue.

– Louiiiiiiiise !

– Ici ! parvint-elle à articuler plus fort.

– Louise ! Oh merde, vous êtes blessée ?

Une paire de bottes s'encadra dans son champ de vision, rapidement suivie par des jambes, puis un visage : Arnaud s'agenouilla à ses côtés.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez mal où ? Ne bougez pas surtout ! ajouta-t-il lorsqu'il la vit faire une tentative pour se redresser sur les coudes.

– J'ai buté sur une racine, expliqua-t-elle. Mon pied est resté coincé dessous.

– Ne bougez pas ! répéta-t-il.

Il disparut de son champ de vision et, quelques secondes plus tard, elle sentit que son pied était libéré. Des mains palpèrent sa cheville.

– Je ne pense pas qu'elle soit fracturée, annonça-t-il. Est-ce que vous avez mal quelque part ?

– Vraiment mal ? Non.

– Comment ça, vraiment mal ?

– J'ai un peu mal partout, étant donné que je me suis étalée comme une crêpe mal cuite, mais je ne pense pas m'être cassé quoi que ce soit, précisa-t-elle, toujours étendue dans la boue, le visage contre terre.

– Bien. Je vais vous relever doucement alors.

Louise bascula sur le côté et laissa Arnaud la redresser lentement. Une fois assise, elle inspira profondément.

– Ça va ? s'enquit-il, accroupi à ses côtés. Pas d'étourdissement ?

– Non. La chute m'a coupé le souffle, mais je ne pense pas que ma tête ait heurté quoi que ce soit.

– Laissez-moi regarder.

Sans lui laisser le temps de réagir, il baissa délicatement sa capuche, que la violence de la chute avait à moitié ôtée, puis releva ses cheveux et examina sa nuque et son crâne. Le contact de ses doigts légers provoqua un frisson involontaire chez Louise.

– Pas de plaie, confirma-t-il. Vous croyez que vous pouvez vous lever ?

Elle acquiesça en silence. Elle était trempée jusqu'aux os, elle avait froid et son corps tout entier était endolori. Et, plus que tout, elle avait l'impression d'être une idiote. Pourquoi n'avait-elle pas rebroussé chemin lorsqu'elle avait vu la pluie battante ? Elle se sentait aussi stupide que les demoiselles en détresse qui peuplaient les romances de

Gisèle.

Arnaud passa un bras autour de sa taille et l'aida à se mettre debout.

– Allons-y, ordonna-t-il sans la lâcher.

Il leur fallut un bon quart d'heure pour regagner la maison. Louise claudiquait un peu et Arnaud ne la lâcha pas une seconde. Sa prise autour de sa taille était ferme et assurée et elle décida de ne pas protester. Elle avait trop froid pour jouer les *passionarias* féministes, même si elle savait qu'elle aurait très bien pu marcher toute seule.

Lorsqu'ils furent enfin à l'abri dans le vestibule de la maison, Louise se rendit compte qu'elle claquait des dents.

– Il vous faut une douche bien chaude, affirma Arnaud. Venez.

– Vous êtes gentil, mais je peux me débrouiller toute seule...

Elle avait enlevé son coupe-vent dégoulinant et s'était laissée tomber sur le banc qui se tenait sous une longue patère, et elle tentait maladroitement d'ôter ses runnings trempées.

– Je sais, répondit Arnaud en s'agenouillant devant elle. Laissez-moi faire. Les lacets sont tellement mouillés que les nœuds se sont raidis.

Elle tenta de protester, mais le son qui franchit sa bouche n'avait même pas la force d'un murmure. Elle se redressa et s'adossa contre le mur.

– Je suis vraiment la reine des connes, marmonna-t-elle.

– Pourquoi ça ? demanda Arnaud en ôtant la première basket.

– Je n'aurais jamais dû aller courir par ce temps.

– Si on se laissait influencer par le temps, on ne ferait pas grand-chose par ici, répondit-il en ôtant la seconde basket. J'ai souvenir d'avoir couru sous des pluies encore plus fortes.

– Vous courez ? demanda-t-elle en se levant.

– Des courses cyclistes, expliqua Arnaud. Et je peux vous assurer que, par ce temps, les chutes sont aussi nombreuses qu'inévitables.

Il s'était redressé et la guidait vers l'escalier.

Lorsqu'elle se rendit compte qu'il montait derrière elle, elle objecta :

– Je n'ai pas besoin d'un garde du corps.

– Ça tombe bien, je n'envisageais pas ce changement de carrière, répliqua Arnaud. Il est hors de question que je vous laisse toute seule après ce qui vous est arrivé. Rassurez-vous, je n'ai pas non plus l'intention de vous accompagner jusque sous la douche. Je reste là au cas où, expliqua-t-il en ouvrant la porte de la salle de bains. Je descends faire du café. Si vous avez besoin d'aide, criez.

Sur ces mots, il quitta la pièce, la laissant seule.

Louise ôta maladroitement son T-shirt et son leggings et aperçut son reflet dans le miroir en pied de la porte du placard : des

hématomes s'étaient un peu partout sur sa peau glacée, dessinant un paysage qui ressemblait à un tableau d'art contemporain. *Me voilà bien arrangée*, se dit-elle en ouvrant le robinet de la douche. Impossible de savoir s'il y avait des dégâts sur son visage, qui était maculé de boue.

Elle se glissa sous le jet puissant de l'eau et augmenta la température. Elle était tellement transie qu'elle n'était pas certaine de parvenir à se réchauffer un jour. Elle se lava les cheveux, savonna avec précaution son corps et son visage endoloris puis resta immobile sous l'eau chaude, se laissant peu à peu gagner par la chaleur qui franchissait enfin la barrière de son épiderme.

Elle était en train de s'abandonner à une douce torpeur lorsque des coups frappés à la porte la ramenèrent à la réalité.

– Louise ? Est-ce que tout va bien ? Ça fait un temps fou que vous êtes sous la douche, dit Arnaud de l'autre côté de la porte.

Il y avait de l'inquiétude dans sa voix et Louise arrêta l'eau.

– Je vais bien, le rassura-t-elle.

Elle sortit de la douche, enfila son peignoir et ouvrit la porte.

– Je n'arrivais pas à me réchauffer, c'est tout. Mais ça va mieux maintenant.

Arnaud ne répondit pas tout de suite. Il la regardait avec dans les yeux une lueur étrange que Louise ne parvint pas à identifier. Elle se sentit rougir, ce qui était une sensation nouvelle pour elle.

– J'ai fait du café, finit-il par dire sans la quitter des yeux. Et j'ai pris la liberté de fouiller dans les placards de Gisèle pour trouver des serviettes.

– Oh ! Mais c'est vrai que vous êtes aussi trempé que moi ! s'exclama-t-elle. Je suis désolée, je ne...

– Ce n'est rien, l'interrompit Arnaud. Ne vous inquiétez pas. Si tout va bien de votre côté, je vous abandonne une demi-heure pour aller me changer chez moi.

– Bien sûr, bien sûr. Je suis navrée, je vous ai retardé pour le chantier, je...

– Ce n'est rien du tout. À tout à l'heure.

Il tourna les talons précipitamment et quitta l'étage. Louise entendit ses pas s'éloigner dans l'escalier, figée. Quelle mouche l'avait donc piqué ? Pourquoi était-il parti aussi vite ? Décidément, elle ne comprenait rien aux hommes en général, ni, surtout, à celui-ci en particulier.

Arnaud effectua le trajet vers chez lui en un temps record, indifférent à ses vêtements trempés qui lui collaient au corps et à la pluie qui s'abattait sans discontinuer sur son pare-brise. Il était furieux

contre lui-même. Quand il avait vu Louise sortir de la salle de bains, emmitouflée dans un peignoir trop grand, les cheveux mouillés cascading sur les épaules et la peau du visage rougie par l'eau brûlante de la douche, il l'avait trouvée belle et vulnérable. Ou belle parce que vulnérable. C'était la première fois qu'il la voyait sans maquillage et pas coiffée, et cette absence d'artifices l'avait ému. Allons, il n'allait pas se raconter d'histoires non plus, il avait passé l'âge depuis longtemps : il l'avait trouvée désirable. Elle n'était plus le mannequin toujours tiré à quatre épingles qui restait maîtresse de son image malgré la poussière et le mortier, mais une femme qui sortait de la douche, une simple mortelle. Elle avait une égratignure sur le front et il avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas l'effleurer, comme si ce geste aurait pu l'effacer. *Montiel, tu es un idiot*, se sermonna-t-il. Il était en train de perdre les pédales. Il devait arrêter de penser à cette femme qui se souciait certainement de lui comme de l'an quarante. *Reviens à la réalité, mon coco*.

Mais la réalité, c'était son divorce, ses problèmes d'argent, sa vie qui, depuis la trahison et le départ de Sandra, s'était engluée dans une routine usante. Et Louise était une bouffée d'air frais. Elle venait d'ailleurs, elle était différente. Et quand il l'avait trouvée étendue dans la boue dans ce sous-bois sinistre, son cœur avait manqué un battement.

Mais il n'y avait pas de place dans sa vie pour une femme, aussi sublime et adorable soit-elle.

1. Mais qui est-ce ? se demandent ceux qui n'ont toujours pas lu *L'Homme idéal (en mieux)* (j'ose espérer que c'est une lacune que vous avez envie de réparer de toute urgence). L'ex d'Émilie et le père de sa fille. Un ténébreux sexy d'origine espagnole, journaliste sportif célèbre (enfin, pour ceux qui aiment le sport). Il dirige une émission à la radio, conduit une moto, a un regard de braise et beaucoup de culot. Soupairs. Il mériterait que je lui invente une histoire d'amour, pas vrai ?

Chapitre 13

Louise désinfecta les quelques égratignures qui décoraient son visage et ses mains, tartina ses hématomes de crème, avala des granules d'arnica qu'elle trouva dans l'armoire à pharmacie homéopathique bien fournie de Gisèle, puis enfila un pantalon d'aïkido très ample et un T-shirt. Elle but ensuite deux tasses de café coup sur coup et se sentit enfin revivre.

Il était presque 11 heures. Sa stupidité lui avait fait perdre toute la matinée et avait retardé le chantier. Arnaud n'avait vraiment pas besoin de ça, le pauvre ! Ce dernier n'était d'ailleurs toujours pas revenu. Louise se demanda s'il n'était pas retourné directement dans la grange, afin de rattraper le temps perdu, sans passer par la case « je prends des nouvelles de la blonde ». Mais un coup d'œil dans le jardin la renseigna sur ce point : la camionnette de l'entrepreneur n'était pas là. Elle regarda tomber la pluie, qui semblait avoir faibli. Elle fit jouer les muscles de ses bras : ils étaient endoloris, mais sans plus. Elle enfila sa deuxième paire de baskets, choisit un grand parapluie dans le pot en céramique bleue qui en contenait cinq ou six et quitta la maison.

Elle achevait de poncer le dernier mur, sur lequel Arnaud avait visiblement travaillé avant de partir à sa recherche dans la matinée, lorsque la voix de l'entrepreneur la fit sursauter :

– Qu'est-ce que vous faites là ? demanda ce dernier d'une voix tranchante comme l'acier.

Elle pivota, surprise. Toute à sa tâche, elle n'avait entendu ni la fourgonnette ni la porte de la grange. Arnaud se tenait juste derrière elle, bras croisés et jambes écartées, et toute son attitude exsudait la colère.

– Je finis de poncer, répondit-elle, immédiatement sur la défensive. Pourquoi ?

– Vous vous moquez du monde ? Je vous ai trouvée il y a à peine deux heures dans une mare de boue, incapable de bouger, et vous êtes là à poncer le mur comme si de rien n'était ?

– Je ne comprends pas bien pourquoi vous vous mettez en colère

comme ça, rétorqua Louise, qui sentait la moutarde lui monter au nez. Je suis une grande fille, je fais ce que je veux.

– Et c'est vrai que vos décisions sont toujours empreintes d'une grande sagesse, glissa-t-il.

– Je vous interdis d'être sarcastique, répondit-elle. C'est mon privilège.

– Louise, reprit-il plus doucement, vous devriez être au chaud à la maison et pas dans cette grange mal isolée en train de travailler. Je suis sûr que vous avez des bleus partout.

– Pas tout à fait partout, assura Louise. Il y a des endroits qui n'ont pas été touchés, je vous le jure, ajouta-t-elle devant sa mine dubitative. Et puis, je vous dois bien ça, poursuivit-elle en baissant la tête.

– Comment ça ? Vous ne me devez rien du tout.

– Si, je vous ai retardé dans votre travail alors que je sais que le respect du planning est vital pour vous... Je suis désolée, je ne voulais pas être un boulet...

– Louise, Louise, chut, murmura Arnaud.

Il avait franchi la faible distance qui les séparait et il lui prit le menton d'une main, la contraignant doucement à lever le visage vers lui. Elle plongea son regard bleu azur dans le sien. Il ouvrit la bouche, puis la referma sans rien dire.

Alors, il pencha son visage vers elle et posa les lèvres sur les siennes.

Louise se figea, stupéfaite.

Il fit glisser sa main sur sa nuque et plaça l'autre main au creux de son dos, légère mais ferme.

Elle se détendit sous sa chaude étreinte et posa les mains sur ses épaules. Arnaud pressa plus fermement sa bouche contre la sienne et Louise répondit à son baiser.

Le temps suspendit son vol. Tout sembla s'arrêter autour d'eux et plus rien n'eut d'importance, ni la pluie, ni les travaux, ni les bleus, ni les soucis. La réalité avait été momentanément repoussée au-delà de la bulle qui les enveloppait dans un cocon protecteur. Arnaud l'embrassait lentement, avec la ferveur d'un homme qui s'abreuve à une source dans le désert et Louise découvrait, étonnée, qu'elle aimait cette révérence. Elle se blottit plus étroitement contre lui et il l'enlaça complètement. Elle eut l'étrange impression de fondre. Elle était certaine que si Arnaud ne l'avait pas fermement soutenue, ses genoux auraient cédé. Et puis, soudain, son baiser se fit plus exigeant et Louise arrêta de penser. Et de respirer.

Lorsqu'il rompit leur étreinte, elle inspira profondément, comme un nageur qui crève enfin la surface.

– Je..., commença-t-elle.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Arnaud reprit possession de sa bouche, mais cette fois-ci comme un homme affamé qu'on aurait privé de nourriture pendant trop longtemps. Louise se laissa submerger. À la merci du courant violent qui balayait tout sur son passage. Et subitement, comme s'il émergeait après un long hiver, son corps se réveilla. Le désir courut dans ses veines comme un feu ardent et une sensation familière naquit au creux de son ventre. Elle avait envie de lui. Elle mourait d'envie d'ôter son T-shirt usé pour caresser son torse musclé et de défaire sa ceinture pour découvrir ce que dissimulait mal son jean. Mais elle se retint. Nul besoin de se précipiter.

Cette fois-ci, c'est elle qui recula la première.

– Dois-je en déduire que je suis pardonnée ? demanda-t-elle, le souffle un peu court.

– Uniquement si tu ne mets pas les pieds dans la grange de tout l'après-midi, répondit-il, très sérieux.

– Je peux préparer le déjeuner quand même ou il faut que je passe le reste de la journée étendue avec mes sels à proximité ?

– D'accord pour le déjeuner, mais quelque chose de simple.

– Hum. Si tu n'as pas compris que mon plus grand talent culinaire est le décongelé-grillé, tu n'es pas très observateur, fit-elle remarquer sur un ton léger.

– J'ai d'autres compétences, répondit-il en la regardant d'une façon qui lui donna des frissons.

– Nous verrons ça plus tard, glissa-t-elle en s'interdisant de s'appesantir sur les images que ses propos venaient de faire naître dans son esprit fécond. Je vais préparer à manger.

Et elle quitta la grange sans se donner le temps de changer d'avis.

Arnaud finit de poncer le mur dans un état second. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Il s'était jeté sur elle comme un sauvage, même s'il devait bien reconnaître qu'elle n'avait pas eu l'air de se plaindre. Il n'avait rien prémédité. Lorsqu'elle s'était mise à bafouiller devant lui, elle lui avait paru à la fois si adorable et si vulnérable qu'il n'avait pu s'empêcher de l'embrasser. Et l'expérience avait été si concluante qu'il n'avait pu que la réitérer. Qu'allait-il faire, à présent ? Il avait agi sans réfléchir et se retrouvait désormais confronté aux conséquences. Il fallait voir les choses en face : ce qu'il éprouvait pour elle n'était pas seulement du désir. Certes, elle était belle et sexy, avec une façon de bouger, du bout de ses cheveux à ses mollets fermes, qui lui plaisait infiniment. Mais il la trouvait aussi drôle. Intéressante. Sympa. Droite. Quand il l'avait cherchée, ce matin-là, en proie à une panique

certaine, il s'était rendu compte qu'elle avait pris de l'importance dans sa vie et qu'il l'aimait bien. Vraiment.

Mais il ne pouvait pas se lancer dans une liaison à long terme. Pas avec la vie chaotique qu'il menait. Il n'était même pas officiellement divorcé ! Il ne se voyait pas imposer ses états d'âme et ses problèmes à une femme. Et il ne voulait pas d'une aventure sans lendemain. Pas avec elle. Elle méritait mieux. Mais peut-être était-ce tout ce qu'elle recherchait ? Une façon agréable d'occuper son séjour à la campagne ? Après tout, elle avait manifestement fréquenté suffisamment Joffrey pour l'inviter à dîner. Qui sait si c'était leur premier dîner, d'ailleurs ? C'était peut-être le dernier d'une longue succession de tête-à-tête. Lorsqu'il s'aperçut qu'il passait et repassait la brosse en fer au même endroit depuis dix minutes, il comprit qu'il devait absolument avoir une conversation avec Louise.

Cette dernière avait passé un bon quart d'heure penchée sur l'immense congélateur de Gisèle. Elle regardait sans les voir, les sachets Picard, son esprit jouant en continu le baiser dans la grange. L'expérience avait été pour le moins... délicieuse. Rien qu'à y repenser, elle sentait de nouveau une faiblesse dans ses genoux. Elle tenta de se souvenir de tous les détails : le contact de sa barbe, son parfum un peu épicé, la chaleur de ses mains qui semblaient réchauffer son corps transi comme après une longue hibernation, ses lèvres fermes qui orchestraient avec précision la montée de son désir, la douceur de ses cheveux sous ses doigts, la dureté de ses épaules musclées sous le coton du T-shirt... Elle aurait voulu enregistrer la scène pour pouvoir la revivre à l'infini.

Le froid en provenance du congélateur finit par la tirer de sa rêverie. Elle se secoua mollement pour chasser la langueur qui s'était abattue sur elle et se rendit compte, un peu gênée, qu'elle avait posé les doigts sur sa bouche dont elle dessinait les contours comme pour graver dans sa chair le baiser d'Arnaud. *Je suis complètement givrée, se morigéna-t-elle. On dirait une adolescente de 16 ans qui vient d'être embrassée pour la première fois. Sauf qu'aucun garçon de 16 ans n'embrasse comme ça.*

Elle finit par attraper le premier paquet qui lui tomba sous la main et se dirigea vers la cuisine.

– Du faisan ? s'exclama Arnaud en riant. Vraiment ?

– Ça change, non ? répondit-elle sur un ton assuré.

Pas question de lui avouer qu'elle était tellement perturbée qu'elle n'avait pas fait attention à ce qu'elle avait pris dans le cellier. Ce n'est

qu'une fois le paquet ouvert qu'elle s'était aperçue de sa bétise. Tant pis. *Quand le faisan est sorti, il faut le cuisiner*, avait-elle pensé en lisant pour la troisième fois les conseils de préparation. Arnaud l'avait surprise alors qu'elle tentait vainement de se concentrer sur les mots flous qui dansaient devant ses yeux.

– Hum, je pense qu'il va falloir trouver autre chose, finit-elle par dire. Apparemment, c'est long à préparer.

– Laisse-moi faire, dit-il en se dirigeant vers le cellier.

Décidément, tout le monde semblait très à l'aise chez Gisèle, songea Louise. C'était à croire qu'elle avait toujours la maison ouverte et que chacun y allait et venait à sa guise.

– Une pizza, ça te va ? demanda-t-il en revenant avec un carton coloré à la main.

– Très bien. Je vais faire une salade.

Elle farfouilla quelques minutes dans le frigo avant de se rendre à l'évidence : les courses faites par Gisèle s'étaient enfin amenuisées.

– Bon, on va devoir se passer de salade, annonça-t-elle en émergeant enfin du réfrigérateur.

– Pas grave, lui assura Arnaud. Je n'aime pas trop ça, de toute façon. J'ai l'impression d'être un lapin si j'en mange trop souvent.

– Hum, fit Louise en refermant la porte du frigo.

– Mais encore ? demanda Arnaud en enfournant la pizza surgelée.

– Il va falloir que j'aille faire des courses. La salade est la base de mon alimentation.

– J'avais remarqué.

Il ferma le four et la rejoignit en deux enjambées. Il était si près d'elle qu'elle se retrouva dans l'impossibilité de bouger, coincée entre le réfrigérateur et lui.

Elle leva les yeux vers Arnaud en songeant à la fois qu'il était vraiment grand et que cette pensée était pour le moins incongrue. Vu la chaleur que son regard d'orage faisait naître dans une certaine partie de son anatomie, elle se demandait comment elle était encore capable de formuler une pensée cohérente. Elle avait l'impression pour le moins perturbante que son cerveau bafouillait.

Il se pencha vers elle, elle ferma les yeux. L'entrepreneur posa légèrement ses lèvres sur les siennes puis recula un peu.

Comment ? C'était tout ? Elle était si déçue qu'elle avait failli s'exprimer à voix haute.

– Oh ! Louise, murmura-t-il au creux de son oreille.

« Oui, c'est moi », faillit-elle répondre. Elle tourna légèrement la tête afin de retrouver l'accès à ses lèvres. Parfois une femme devait savoir prendre les choses en main.

Mais il se déroba.

– Louise, il faut qu'on parle.

Non ! s'exclama son cerveau reptilien. Pas parler ! Parler : mal, embrasser : mieux !

– D'accord, dit-elle en soupirant. Je t'écoute.

– Je te trouve très belle. Et désirable. Et pleine de qualités.

– Mais ? l'interrompit-elle.

– Comment tu sais qu'il y a un mais ?

– Il y a toujours un mais, répondit-elle tristement. Je pourrais écrire un bouquin avec tous les mais que j'ai entendus.

– Mais... je ne veux pas d'une aventure sans lendemain, compléta Arnaud.

– Ah, ce mais-là est nouveau, commenta Louise en haussant un sourcil. C'est la première fois que je l'entends.

– Comment ça ?

– D'habitude, les hommes me disent que je suis formidable mais qu'ils ne veulent pas s'engager. Enfin, les hommes à moitié honnêtes.

– Comment ça, à moitié honnêtes ?

– Il y a trois catégories d'hommes, commença Louise en comptant sur ses doigts. Un, les hommes à moitié honnêtes, susmentionnés. Deux, les hommes complètement honnêtes, ceux qui me disent que je suis sexy et jolie mais que je ne les intéresse pas en dehors du lit. Pour ceux-là, je suis dans la catégorie « coup d'un soir », comme certainement quatre-vingt-dix-neuf pour cent des femmes. Et enfin, trois, les hommes malhonnêtes qui me disent qu'ils ne me méritent pas et que je suis trop bien pour eux. Après avoir couché avec moi bien sûr. C'est la première fois qu'un homme me prévient après m'avoir embrassée qu'il ne veut pas d'une aventure sans lendemain. Tu es un original, toi, poursuivit-elle en souriant.

– C'est la première fois qu'on me dit ça.

– C'est la journée des premières fois pour nous deux alors.

– Louise, reprit-il en enfermant ses mains dans les siennes, je ne veux pas d'une aventure sans lendemain, mais je ne peux pas non plus entamer une liaison avec toi.

– Ah, dit-elle en retirant ses mains.

Elle avait soudain froid.

– Ma vie est un merdier sans nom, se justifia Arnaud. Je ne peux pas t'infliger ça.

– Bien sûr, je comprends, assura-t-elle.

– Vraiment ? demanda-t-il, surpris de la voir capituler si vite.

– Oui. Tu as des problèmes à régler, et je vis loin. Tu as raison, ce serait trop compliqué.

– Je...

Louise ne sut jamais ce qu'il allait dire car la sonnerie du minuteur du four l'interrompit.

Ils déjeunèrent en silence. Louise s'en voulait d'avoir fantasmé sur

ce baiser, qui serait manifestement tout ce qu'elle obtiendrait de lui. Mais en voulait-elle davantage ? Elle n'en était pas certaine. Tout lui paraissait soudain compliqué et confus.

– Cet après-midi, je vais m'occuper de l'électricité, annonça Arnaud en buvant son café. Repose-toi.

– Hum, fit Louise sans se mouiller.

Elle avait surtout envie de téléphoner à Émilie : elle avait beau faire semblant de prendre les choses à la légère, elle éprouvait un besoin impérieux de débriefer. Il fallait absolument qu'elle parle à quelqu'un pour mettre ses sentiments au clair. Mais son amie devait être sur la route en direction de la Bretagne en ce moment, et donc difficilement joignable.

– Jordan devrait reprendre le travail après-demain, reprit Arnaud, et...

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone portable.

– Excuse-moi, c'est ma fille, dit-il.

– Je t'en prie, répondit Louise en se levant pour débarrasser la table.

Elle s'affaira près de l'évier, tâchant de ne pas regarder Arnaud. Peine perdue. Son regard semblait attiré par lui comme par un aimant. Il s'était levé, le téléphone collé à l'oreille, et approché de la fenêtre. Comme il lui tournait le dos, elle décida qu'elle pouvait le contempler à sa guise. Elle mourait d'envie de le déshabiller et d'explorer ce corps viril et imposant, d'en découvrir les secrets et les faiblesses. Avait-il un tatouage ? Des cicatrices ?

Il pivota soudain comme s'il avait senti le poids de son regard sur sa nuque et elle eut la brève impression d'être une enfant prise la main dans le pot de confiture. Elle soutint son regard sans ciller et se rendit compte alors qu'elle venait de décider brusquement d'assumer son désir. Elle ne savait pas ce qu'elle attendait vraiment de lui, au juste, mais n'avait pas envie de dissimuler le fait qu'il lui plaisait. Avec lui, elle serait honnête de A à Z. Quelles que soient les conséquences. Elle n'avait pas envie de jouer ni de faire semblant.

Leurs regards restèrent rivés l'un à l'autre pendant ce qui lui sembla une éternité.

– D'accord, ma chérie, je te rappelle, finit-il par dire avant de raccrocher. Avec tout ça, j'ai complètement oublié que ma fille voulait t'inviter à dîner ce soir, poursuivit-il à l'attention de Louise.

– Moi ?

Elle avait envie de lui demander ce que recouvrait le « tout ça » dont il avait parlé. Son sauvetage dans la boue ? Le baiser dans la grange ? Sa décision de faire machine arrière ?

– Oui, dit Arnaud. Je lui ai parlé de toi et elle y tient beaucoup.

– Euh, d'accord.

- Vraiment ?
- Oui, vraiment, répondit Louise. Je serais ravie de rencontrer ta fille.
- C'est une excellente cuisinière, poursuivit Arnaud.
- J'ai déjà accepté, glissa-t-elle en souriant. Pas la peine de chercher des arguments supplémentaires.
- C'est vrai. Je vais te faire un plan pour te rendre chez nous, dit-il en sortant le calepin qui ne quittait jamais la poche arrière de son jean.

Louise le regarda griffonner des repères pour qu'elle ne se perde pas : un arbre, une fontaine, une maison avec un pignon...

- Tu dessines très bien, commenta-t-elle.
- Merci. J'ai fait des études d'architecture. Enfin, presque.
- Presque ?
- Je n'ai pas fini la dernière année, je n'ai donc jamais décroché mon diplôme.

Son visage s'était fermé, comme si la discussion l'ennuyait. Louise ne posa pas d'autre question, bien qu'elle ait envie d'en savoir davantage.

- On t'attend vers 20 heures, ça te va ?
 - OK, répondit Louise.
 - Bien.
- Arnaud la regarda en silence, comme s'il était sur le point d'ajouter quelque chose.

- Je vais faire les raccordements électriques, finit-il par annoncer. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à venir me demander.
 - Mmm. Je vais me reposer.
 - Bonne idée.
- Sur ce, il tourna les talons et quitta la maison.

Louise passa l'après-midi à tenter de chasser Arnaud de son esprit. Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, elle abandonna successivement sa romance en cours, la lecture de la presse en ligne, l'archivage de ses mails qu'elle repoussait sans cesse et le zapping forcené. Elle tenta trois fois de joindre Émilie. Sans succès. Malgré ce que cette dernière lui avait conseillé, elle n'appela pas Clara : elle savait que son amie était à la librairie et elle ne voulait pas la déranger. Quant à Maria, elle devait être dans un train, quelque part dans le Sud-Est. Louise était donc obligée de rester seule avec ses pensées.

De guerre lasse, elle se fit couler un bain dans lequel elle déversa la moitié d'une bouteille de bain moussant hors de prix et elle s'y enfonça jusqu'aux yeux en soupirant de plaisir. L'eau chaude avait des vertus apaisantes, aussi bien pour le corps que pour l'esprit. Elle laissa

son esprit dériver comme un frêle esquif détaché de son ancre. Ce dernier, prévisible, joua pour son seul bénéfice la scène du baiser dans la grange. Elle soupira puis décida de ne pas résister. Si c'était la seule chose qu'elle obtiendrait jamais d'Arnaud, autant ne pas boudier son plaisir, même si le souvenir se teintait à présent d'amertume et de déception. Comment avait-il pu l'embrasser ainsi puis la repousser quelques minutes plus tard ?

J'ai peut-être vraiment un problème, songea-t-elle. Il y a quelque chose en moi qui déplaît aux hommes.

Elle savait que ses pensées prenaient une direction dangereuse. Mais le pragmatisme dont elle faisait habituellement preuve s'était peu à peu effiloché au fil des aventures sentimentalo-sexuelles pathétiques qu'elle avait vécues ces dernières années, et elle avait l'impression que la réaction d'Arnaud venait définitivement de la détruire. Elle ne pouvait plus se cacher derrière des lieux communs. Non, ce n'était pas un de perdu, dix de retrouvés. Pour un peu, elle en aurait pleuré. Si elle savait comment on faisait.

Elle émergea de son bain le corps délassé mais l'esprit en ébullition, puis passa trois quarts d'heure à choisir une tenue appropriée : que mettait-on pour dîner avec un homme séduisant, qui ne voulait pas de vous, et sa fille ? Elle opta pour un jean chic, une blouse de soie noire et des escarpins bleu électrique. Elle lissa soigneusement ses cheveux puis les attacha en un chignon faussement négligé. Elle avait eu la main légère sur le maquillage : elle voulait juste dissimuler les quelques rides qui s'étaient invitées sans son autorisation, pas avoir l'air de se rendre à une remise de prix. Elle examina sans aménité son reflet dans le miroir en pied de la salle de bains. Tout était sous contrôle même si elle aurait préféré être moins grande, plus mince, moins blonde, avoir plus de poitrine et moins de hanches. Elle rajouta une couche de gloss sur ses lèvres et quitta enfin la salle de bains.

Une fois dans sa voiture, elle se rendit compte qu'elle était nerveuse comme pour un premier rendez-vous, ce qui était ridicule, vu la relation qu'elle entretenait avec Arnaud.

Elle mit le contact et alluma la radio. Une voix féminine emplît l'habitable :

– Are you ready to take a step you can't take back? susurra l'inconnue.

Voilà qui résumait parfaitement son état d'esprit.

Arnaud avait tellement agacé sa fille en faisant les cent pas dans la cuisine que cette dernière avait prétexté un oubli pour l'envoyer faire

une course. Hélas pour elle, le village n'était pas suffisamment grand pour qu'il s'éloigne bien longtemps. De guerre lasse, elle finit par lui ordonner de se trouver une occupation le plus loin possible d'elle s'il ne voulait pas la pousser au parricide. Arnaud s'était donc réfugié dans son bureau, où il faisait semblant de classer des papiers. La perspective de recevoir Louise chez lui le mettait dans un drôle d'état. Le baiser qu'ils avaient échangé dans la grange avait été torride, suffisamment pour déclencher en lui un tourbillon de sensations qu'il croyait avoir enterrées sous la colère et le ressentiment. Il était suffisamment lucide pour savoir que le discours qu'il avait tenu à Louise était un ramassis de foutaises. Il brûlait d'envie de l'embrasser, de la caresser, de lui faire l'amour et, plus que tout, de se réveiller à ses côtés. Mais elle avait accepté si facilement ses arguments qu'il se disait qu'il avait bien fait d'agir ainsi. Ou pas. Peut-être aurait-il dû se montrer moins catégorique et prendre les choses comme elles venaient. Peut-être aurait-il dû...

Il s'assit sur sa chaise de bureau et se prit la tête dans les mains, complètement largué. La seule chose dont il était certain, c'était que ce baiser avait été fabuleux. Et qu'il avait envie de recommencer. Ce n'était pas parce que la vie ne lui avait pas fait de cadeau récemment qu'il était obligé de courber l'échine. N'était-il pas seul maître de son propre destin et de son propre bonheur ?

Chapitre 14

Une fois à Saint-Valery, Louise trouva sans problème le chemin de la maison d'Arnaud. Elle emprunta une rue qui grimpait entre deux rangées d'arbres, passa devant un monument aux morts, tourna sur la droite et finit par arriver chez lui. Elle se gara juste devant sa maison qu'elle admira. La pluie avait enfin cessé de tomber et la nuit n'avait pas encore pris complètement possession du ciel. Dans la lumière grisâtre du crépuscule, les colombages marron se détachaient joliment sur la blancheur des murs. La maison avait une forme légèrement biscornue que Louise trouva charmante. Elle était entourée d'une clôture basse et blanche, et un minuscule jardinet occupait l'avant de la maison. L'ensemble semblait tout droit sorti d'un conte de fées.

Louise prit une profonde inspiration avant de sonner. La porte s'ouvrit immédiatement, comme si un lutin veillait derrière. Une très jolie jeune fille brune au visage franc et avenant s'encadra dans la porte.

– Bonsoir ! claironna-t-elle. Je suppose que vous êtes Louise ?

Cette dernière n'eut pas le temps de confirmer son identité. La jeune fille s'effaçait déjà pour la laisser entrer, et ce sans cesser de parler.

– Je suis ravie de vous rencontrer. Je pourrais vous dire que mon père n'arrête pas de parler de vous, mais ce serait faux : je n'ai appris votre existence qu'hier. Je me suis dit que ce serait sympa que vous veniez dîner, puisque vous ne connaissez personne dans la région et que...

Elle s'interrompit, hors d'haleine.

– Je suis désolée, je suis un vrai moulin à paroles. Mon père dit que j'ai certainement été vaccinée avec une aiguille de phonographe. Tenez ! En parlant du loup..., s'écria-t-elle en découvrant son père, qui achevait de descendre l'escalier.

– Bonsoir, lui dit Louise.

– Bonsoir..., répondit Arnaud en parvenant à sa hauteur. Je vois que tu as déjà fait la connaissance de ma fille, Lara.

– Très joli prénom, commenta Louise.

– Il vient d'un film pourri, intervint la jeune fille.

– *Le Docteur Jivago* ? tenta Louise.

– Vous connaissez ?

– La première moitié seulement. Je me suis endormie et je n’ai jamais vu la fin, avoua Louise.

– Ah, enfin une personne normale ! s’exclama l’adolescente. Ce film est super naze, je ne comprends pas qu’on en fasse tout un plat.

Tout en parlant, elle les avait précédés dans ce qui était la plus jolie pièce que Louise ait jamais vue. De belle taille, son sol était recouvert de tommettes qui lui donnaient une allure rustique, confortée par le mobilier. Deux canapés assez imposants recouverts d’un tissu gris se faisaient face, séparés par une table basse d’un bois qui semblait lisse et doux. Une longue table de bois sombre flanquée de deux bancs occupait la plus grande partie de l’espace salle à manger, non loin d’un bahut imposant mais sobre. Une méridienne rose pâle se tenait près de la fenêtre, à côté d’un guéridon surchargé de livres. Les murs blancs étaient mis en valeur par quelques reproductions encadrées et des plantes. Une agréable impression se dégageait de l’ensemble. Faute de meilleur terme, Louise décida que cette pièce était sereine. Elle avait envie de s’y installer et d’y passer des heures.

– Ouah ! s’exclama-t-elle. Cette pièce est magnifique !

– N’est-ce pas ? répondit fièrement Lara. C’est mon père qui l’a conçue et décorée. Comme le reste de la maison, d’ailleurs.

Louise se tourna vers Arnaud, surprise.

– Vraiment ?

– Oui, se contenta-t-il de répondre. Lara, si tu allais chercher l’apéritif ?

– Bien sûr, obtempéra sa fille en quittant la pièce.

– Assieds-toi, je t’en prie, dit Arnaud à Louise.

Il portait une chemise noire et un jean bleu foncé. Louise détournait les yeux : il était trop séduisant pour son bien.

– Je ne te soupçonnais pas des talents de décorateur d’intérieur, fit-elle remarquer en prenant place sur l’un des canapés.

– J’aime ça. Tu es très belle, lui dit-il soudain en la regardant droit dans les yeux.

– Merci.

Elle était quelque peu décontenancée par le compliment. Pour ne rien arranger, il était un peu trop près d’elle et sa proximité la mettait mal à l’aise. À quel jeu jouait-il ?

– Tu sais, j’ai bien réfléchi, commença-t-il, et...

Il fut interrompu par le retour de sa fille, qui portait un immense plateau chargé de verres, de bouteilles et de coupelles.

– Comme je ne savais pas ce que vous aimiez, j’ai fait plusieurs choses, annonça cette dernière. Des gougères au fromage, des

feuilletés aux épinards et des mini-tartelettes aux oignons, expliqua-t-elle en désignant successivement ses créations.

– Ça sent divinement bon ! commenta Louise, tout en se demandant à quoi Arnaud avait réfléchi et en quoi elle était concernée par le sujet.

– Qu'est-ce que vous voulez boire ? demanda la jeune fille. Martini ? Bière ? Rosé ?

– Une bière, merci, Lara. Et tutoie-moi, s'il te plaît, sinon j'ai l'impression d'être une vieille rombière. Ou une de tes profs.

– OK, répondit Lara en lui tendant une bière. Si vous... si tu veux.

– Parfait, commenta Louise en jetant son dévolu sur une mini-tartelette. Mmm, c'est délicieux ! Ton père n'a pas menti en m'assurant que tu étais une excellente cuisinière.

– Je n'ai pas beaucoup de mérite, répondit Lara. Il n'y a pas grand-chose à faire dans le coin, du coup, j'ai appris à cuisiner pour m'occuper.

– Tu entres en quelle classe ? s'enquit Louise.

– En terminale S. Ah ! J'entends le minuteur, il faut que j'aille surveiller mon fondant !

– Tu as une chouette fille, commenta Louise en suivant Lara des yeux. Et elle est très jolie.

– Ça, c'est vrai ! renchérit Arnaud.

Lara partie, Louise se tourna vers lui. Il la dévisageait avec une intensité qu'elle ne comprenait pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, embarrassée. J'ai quelque chose sur le nez ?

– Non, répondit Arnaud en riant. Ton nez est parfait. Je...

Cette fois-ci, il fut coupé par la sonnette de la porte d'entrée.

– J'y vais ! cria sa fille depuis la cuisine.

– Donc... j'ai bien réfléchi cet après-midi, poursuivit-il rapidement. À propos de ce matin. Et je...

Il s'interrompit et les traits de son visage se figèrent.

– Quoi ? l'encouragea Louise.

Il avait le regard rivé sur un point au-delà des épaules de la jeune femme. Cette dernière se retourna. Une femme brune s'encadrait dans la porte du salon/salle à manger.

– Bonsoir, Arnaud, dit cette dernière.

Elle avait une voix grave, légèrement voilée, très sexy.

– Bonsoir, Sandra, répondit ce dernier d'une voix glaciale.

– Je suis désolée, papa, intervint Lara en entrant en trombe dans le salon. Je ne voulais pas la laisser entrer, mais elle s'est imposée, je...

– Ce n'est pas grave, ma puce, la rassura son père.

Louise assistait, un peu surprise, au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Vu la réaction d'Arnaud, elle avait tout lieu de penser que

cette femme était...

– Louise, permets-moi de te présenter mon ex-femme, Sandra.

– Future ex-femme, corrigea la brune sans quitter Arnaud des yeux.

– Bonsoir, dit Louise, par réflexe.

– Arnaud, je voudrais te parler, dit l'autre en ignorant royalement Louise.

– Ah oui ? Eh bien, je t'écoute.

– Je voudrais te parler en privé.

– Non, répondit-il. Quoi que tu aies à dire, il faudra le dire ici.

– S'il te plaît, insista Sandra.

– Non.

Le ton d'Arnaud était sans appel. Son visage était fermé et il s'était raidi, les bras croisés. Louise jeta un coup d'œil en direction de Lara. La jeune fille s'était placée derrière le canapé, du côté de son père. Elle était pâle et jouait machinalement avec une bague qu'elle portait à l'index droit.

Louise se leva.

– Je vais vous laisser, annonça-t-elle. Vous avez manifestement des choses à vous dire...

– Tu ne vas nulle part, rétorqua sèchement Arnaud en se levant à son tour. Sandra s'est imposée dans cette maison, alors que, toi, je t'ai invitée. C'est à elle de partir.

Le regard qu'il lança à sa future ex-femme en aurait fait frémir plus d'un, mais cette dernière ne bougea pas d'un pouce.

– Je ne m'en irai pas sans t'avoir parlé.

– J'y vais, décida Louise en se dirigeant vivement vers la porte.

– Non ! dit Arnaud en la saisissant par le coude.

– Si ! Ne me donne pas d'ordre ! siffla-t-elle entre ses dents. Je ne veux pas assister à vos règlements de compte.

Tout en parlant, elle s'était dirigée vers l'entrée, suivie de près par Arnaud.

– Louise, s'il te plaît, ne pars pas ! la supplia-t-il d'un ton radouci.

– Pourquoi ? Donne-moi une seule bonne raison, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

L'entrepreneur ne répondit pas.

– C'est bien ce que je pensais. Salue Lara pour moi et remercie-la pour les tartelettes.

Sur ces paroles, Louise franchit le seuil et gagna sa voiture. Lorsqu'elle glissa la clé dans le contact, elle s'aperçut que ses mains tremblaient un peu.

Arnaud ferma la porte derrière elle en soupirant. Pourquoi sa vie semblait-elle se compliquer à ce point de jour en jour ? Il inspira profondément et retourna dans le salon, prêt à affronter Sandra.

Sa fille se tenait toujours au même endroit, en partie protégée par le canapé du salon, silencieuse. Son ex-femme s'était assise sur le canapé qui lui faisait face.

– Lara, s'il te plaît, disait Sandra lorsqu'il pénétra dans la pièce.

La jeune fille se contentait de secouer la tête sans regarder sa mère. Elle leva les yeux en entendant son père revenir. Ce dernier lui fit un signe imperceptible de la tête. Lara acquiesça, toujours en silence, et quitta la pièce sans un mot. Son père l'entendit se diriger vers la cuisine.

– Je t'écoute, dit Arnaud, toujours debout dans l'encadrement de la porte.

– Tu ne veux pas t'asseoir ? demanda Sandra.

– Je ne pense pas que la durée de notre conversation nécessite que je prenne un siège.

Sandra le regarda bien en face.

– S'il te plaît, dit-elle.

Elle avait changé, remarqua-t-il soudain. Elle avait maigri et avait l'air fatigué : des cernes soulignaient ses yeux sombres. Mais, loin de l'attendrir, ce constat l'agaça, comme si elle avait simulé de la faiblesse afin de le manipuler. Il s'assit sur le canapé en face d'elle, plus pour accélérer les choses que pour lui faire plaisir.

– Je..., commença-t-elle.

Arnaud attendit. Il était hors de question de lui faciliter la tâche.

– Je suis venue m'excuser, reprit-elle dans un souffle.

Elle avait parlé tellement doucement qu'il crut avoir mal entendu.

– Pardon ?

– Je suis venue m'excuser, dit-elle, cette fois-ci plus distinctement. Je vous ai fait beaucoup de mal à Lara et toi, et j'en suis désolée.

– Voilà ce qui s'appelle un sentiment soudain, commenta Arnaud. Tu es partie il y a neuf mois. Il t'en a fallu du temps pour te souvenir que tu avais abandonné ta fille.

– Je sais. Je... Je n'ai pas de mot pour décrire ce que j'ai fait.

– J'en ai quelques-uns, si tu as besoin d'inspiration, rétorqua-t-il.

– Je ne te savais pas si sarcastique.

– Que veux-tu, on peut vivre dix-sept ans avec quelqu'un et ne pas le connaître. C'est la vie.

– Je ne sais pas comment me faire pardonner, poursuivit-elle en se tordant les mains.

– Laisse-moi réfléchir... La seule façon d'y parvenir serait d'avoir une machine à remonter le temps et de ne pas me tromper avant de foutre le camp avec nos économies... Ah, dommage, ce n'est pas

possible !

– Je... je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suppose que je ne supportais plus la vie que je menais. Tu n'étais jamais là, je me sentais seule et...

– Garde des justifications pour ton psy ! lui lança sèchement Arnaud. Je sais que j'ai ma part de responsabilités dans cette histoire, mais tu aurais pu me parler au lieu de te jeter au cou du premier séducteur à deux balles venu. Et surtout, tu aurais pu partir proprement, sans te faire la malle avec notre argent. Argent que nous avons économisé pour Lara, je te rappelle. Ta fille, au cas où tu l'aurais oublié. Ta fille, qui se voit privée de vacances et de permis par ta faute. Et d'études aux États-Unis.

– Je sais, je sais, murmura Sandra. J'ai terriblement merdé...

Et elle se mit à pleurer.

– Je ne vois pas très bien pourquoi tu as débarqué ce soir pour venir étaler tes remords, commenta sèchement Arnaud.

– Je voudrais que tu me redonnes une chance, dit Sandra, entre deux sanglots.

Il faillit s'étouffer.

– Quoi ?

– Je sais que ce que j'ai fait est inqualifiable, mais j'aimerais réparer... Je t'aime encore.

Arnaud la considéra en silence. Et dire qu'il avait aimé cette femme à la folie. Qu'il avait plaqué une carrière pour elle. Renoncé à tout un tas de choses. Il aurait été jusqu'au bout du monde, si elle l'avait exigé. Mais ça n'avait pas suffi. Il comprenait soudain que rien n'aurait suffi : si ce n'avait pas été Joffrey, ça aurait été un autre. Peut-être s'étaient-ils connus trop jeunes, peut-être avaient-ils évolué de manière trop différente. Il pouvait égrener tous les peut-être du monde, ça ne changeait rien au fond du problème.

– Sandra..., finit-il par dire d'une voix basse, presque radoucie.

Elle posa le regard sur lui, pleine d'espoir.

– Dis-moi la vérité, poursuivit-il sur un ton las. Joffrey t'a plaquée, c'est ça ?

– Non, c'est moi qui suis partie, protesta-t-elle.

– Ne me mens pas, s'il te plaît ! Si vraiment tu m'aimes encore, ne me mens pas.

– Oui, souffla-t-elle d'une voix presque blanche. Il m'a larguée comme une vieille chaussette. Je ne sais pas quoi faire.

Elle se tordait les mains comme une pénitente, une condamnée en attente de son jugement.

– Je ne t'aime plus, affirma Arnaud sur un ton égal.

Et il sut, en prononçant ces mots, qu'il les pensait vraiment.

– Tout ce qu'on a partagé me semble lointain et factice, comme si

nous avons bâti dix-sept ans de vie de couple sur des sables mouvants, continua-t-il. Je sais bien que ce n'est pas la réalité et que nous nous sommes vraiment aimés, au moins un temps, mais j'ai eu trop mal pour le reconnaître. La vérité, poursuivit-il en la regardant bien en face, c'est que tu m'as fait souffrir comme je pensais que jamais personne ne le ferait. Et le fait que cette souffrance me soit imposée par la personne en qui j'avais le plus confiance a été une douleur infinie. J'ai cru que j'allais me noyer. La seule chose qui m'a empêché de sombrer, c'est Lara. Elle a été la bouée à laquelle je me suis raccroché. Si tu étais revenue au bout d'un mois, peut-être aurions-nous pu réparer. Mais là, c'est trop tard. La plaie a commencé à se refermer.

Sandra le regardait sans rien dire, les joues inondées de larmes.

– Est-ce que ça a un rapport avec la femme qui était là ce soir ? demanda-t-elle.

– Non. Oui. Tu peux dormir ici cette nuit, si tu veux.

– Non. Je préfère aller chez ma sœur. Je pense que c'est mieux pour tout le monde.

– Comme tu veux, répondit-il en se levant.

– Je ne peux pas croire que tu sois devenu si indifférent, protesta Sandra en se levant à son tour, les yeux toujours baignés de larmes.

– Tu m'as bien facilité la tâche ! Je te verrai la semaine prochaine au tribunal à Abbeville, pour le divorce, dit-il lorsqu'ils furent devant la porte d'entrée. Je dirai à Lara que tu l'embrasses.

Il referma la porte sur la nuit, Sandra et dix-sept ans de sa vie. Il éprouvait un sentiment nouveau, qui l'avait abandonné depuis si longtemps qu'il mit un peu de temps à le reconnaître : du soulagement.

À présent, il était temps d'aller consoler Lara.

Louise regagna Le Hameau, en proie à des sentiments contradictoires. Qu'avait bien pu vouloir lui dire Arnaud avant qu'ils ne soient interrompus par l'arrivée inopinée et inopportune de son ex-femme ? Pardon, future ex-femme, rectifia-t-elle *in petto*. Sandra ne correspondait pas à l'image qu'elle s'en était faite. Elle avait naïvement imaginé une femme falote et effacée, du genre à se laisser facilement embobiner par le premier Joffrey venu. Or, Sandra était en réalité une très jolie femme, à qui Lara ressemblait beaucoup. Elle avait des traits fins et délicats et des pommettes qui auraient rendu fou de jalousie le plus racé des chats. Louise avait la cruelle impression que cette soirée résumait toute sa vie : elle rentrait seule chez elle pendant que l'homme pour lequel elle avait un vrai béguin se

réconciliait avec sa femme. Car il ne faisait aucun doute dans son esprit que c'était très exactement ce qui était en train de se passer. Voilà pourquoi elle avait fui le plus vite possible. Hors de question d'assister à leurs émouvantes retrouvailles ni de tenir la chandelle.

Elle laissa la voiture dehors : elle n'avait pas le courage de la rentrer dans le garage. Tant pis pour la pluie. Elle gagna la maison d'un pas traînant, qui n'avait rien à voir avec la hauteur de ses talons. Quand elle repensa au soin qu'elle avait mis à choisir sa tenue et à se préparer, elle eut un rire amer. Elle ôta ses escarpins dans le vestibule et se dirigea pieds nus dans l'escalier. Elle n'avait pas dîné, mais tant pis. Elle n'avait ni le courage ni l'envie de cuisiner quoi que ce soit. Elle gravit lentement les marches. La chute de ce matin se faisait sentir durement. Elle était toute courbaturée.

Elle se démaquilla soigneusement, se brossa les cheveux puis enfila son pyjama rose, celui qu'elle portait quand elle avait besoin de réconfort ou qu'elle dormait seule, et une épaisse paire de chaussettes. Malgré son naturel peu frileux, elle était à présent frigorifiée. Elle venait de se glisser sous la couette lorsqu'elle entendit un véhicule se garer dans la cour.

Elle se releva pour regarder par la fenêtre. Son cœur fit un bond. La camionnette d'Arnaud se découpait contre le mur de la grange !

La sonnette de la porte d'entrée retentit, suivie par une voix masculine :

– Louise ? Louise ?

Il avait certainement vu la lumière à l'étage. Inutile de le faire lanterner. Elle se dirigea vers le palier et se pencha sur la rambarde.

– Je suis là, cria-t-elle.

Arnaud se tenait au pied de l'escalier, plus séduisant que jamais. Il leva la tête et posa sur elle un regard d'une lueur farouche et indéchiffrable. Si elle avait été moins dure à cuire, Louise aurait reculé sous l'ardeur du brasier brillant au fond de ses prunelles d'orage.

– J'ai quelque chose à te dire, annonça-t-il sans bouger d'un pouce. Voilà... Ce que j'ai dit ce matin, c'était des conneries. Je ne sais pas comment ça s'est passé ni quand, mais j'ai découvert que lorsque tu apparaissais, mon cœur battait plus vite. J'attends de te retrouver le matin avec impatience. J'aime sentir ta présence à mes côtés, quand on travaille ensemble. Je te trouve drôle et têtue, et ça me fait craquer, même si ça m'énerve parfois prodigieusement. Je sais qu'il y a plein de choses que je ne sais pas sur toi, mais j'ai envie de les découvrir. Je sais bien que ce que je te dis est vieux jeu : je te fais une déclaration alors qu'on n'a même pas couché ensemble, mais je suis comme ça, un dinosaure. J'ai plein de défauts : je ne sais pas cuisiner, je ronfle, je suis autoritaire et je suis un psychorigide de l'accrochage des tableaux. Je croule sous les problèmes financiers, mais je m'en

fous, je vais finir par les régler. Alors, si tu veux bien faire un bout de chemin avec moi, tu n'as qu'un mot à dire. Je ne sais pas où on ira, ni comment, mais je te promets de prendre soin de toi et de te nourrir enfin correctement.

– Je croyais que tu ne savais pas cuisiner, répondit Louise, qui sentait une boule enfler dangereusement dans sa gorge.

– Tu n'as pas le monopole du décongelé-grillé, dit Arnaud en souriant.

Louise sentit son cœur fondre. Cet homme avait le sourire le plus craquant du monde. Voire de la galaxie. Elle resta silencieuse.

– Alors ? demanda-t-il soudain.

En voyant son air inquiet, Louise comprit que son silence s'était éternisé.

– Je ne sais pas comment ça s'est passé ni quand, répondit-elle, mais j'ai découvert que mon cœur battait encore grâce à toi. J'avais fini par croire qu'il ne me servirait plus jamais.

Comme en réponse à un signal, Arnaud gravit l'escalier quatre à quatre et l'enlaça.

– Ne pleure pas, mon ange, ne pleure pas..., murmura-t-il.

– Je ne pleure pas, protesta Louise en portant la main à sa joue.

Elle eut la surprise de voir que ses doigts étaient mouillés.

– Je ne pleure pas ! protesta-t-elle derechef en étouffant un sanglot.

– Chut, mon ange, chut. Je suis là.

Il se pencha, glissa un bras sous ses genoux et la souleva sans difficulté. Louise nicha sa tête au creux de son épaule en soupirant. Arnaud sourit et franchit la porte de la chambre.

Épilogue

Arnaud considéra son travail avec fierté. Il était venu à bout de ce chantier qui, il en était certain, avait changé sa vie. Pour être dans les temps, il avait dû accepter de ravalier sa fierté et de demander à son associé, Ben, d'écourter ses vacances. Ce dernier n'avait été que trop content de lui rendre ce service. Avec lui et Jordan, revenu avec une main toute neuve et pressé de démontrer à son patron qu'il était toujours aussi efficace, les travaux avaient avancé à toute allure. La grange était désormais méconnaissable. L'ancien bâtiment délabré s'était transformé en un atelier d'artiste lumineux et moderne. Gisèle pourrait y peindre tout son soûl, et y faire du yoga avec tout le village.

– C'est beau, commenta une voix derrière lui.

Il se tourna en souriant.

– Et tu y es pour quelque chose.

– Et pas qu'un peu ! confirma Louise.

Il l'enlaça par la taille et la serra contre lui. Malgré le travail de titan à accomplir sur le chantier, ces derniers jours avaient été merveilleux. Il ne voulait pas tirer des plans sur la comète, mais il savait au fond de son cœur qu'il était amoureux de la déesse blonde qui avait croisé son chemin un matin de juillet.

– Tu sais quoi ? dit-elle. Je ne regrette qu'une chose.

– Laquelle ?

– Que tu ne m'aies jamais culbutée dans le foin.

Arnaud éclata de rire.

– Quelle drôle d'idée ! Même s'il restait du foin dans ce grenier, je ne l'aurais pas fait.

– Mais pourquoi ? demanda-t-elle, déçue comme si on lui avait retiré sans raison le Graal qu'on lui avait promis.

– Parce que le foin, ça pique, ça brûle et ça coupe.

– Ah ben, merde alors ! Voilà un truc qu'on ne nous apprend pas sur la campagne.

– Mais si le foin est impraticable, il reste plein d'autres endroits...

Puis il se pencha vers elle et l'embrassa passionnément.

Louise en oublia le foin et les questions existentielles. Ses derniers doutes furent balayés par l'intensité du baiser. Il lui avait fallu un pari stupide, des vacances un peu forcées et pas mal de réflexion pour en arriver à la conclusion qu'elle était amoureuse d'Arnaud. Elle n'était pas certaine que leur histoire soit facile, mais qui avait dit que l'amour était une chose facile ? Au bout de quelques instants, elle en oublia même son nom, celui de son premier hamster et son cocktail préféré. Ne comptaient plus que la présence rassurante d'Arnaud et ses lèvres sur les siennes. *Demain est un autre jour*, eut-elle juste le temps de penser avant de se laisser entraîner vers la mezzanine flambant neuve.

En fin de compte, Arnaud avait raison : il y avait d'autres endroits praticables. Plein.

Remerciements

Cette histoire errerait encore comme une âme en peine dans les limbes de mon imagination sans l'intervention et les suggestions de Bertrand Guillot, qui, un après-midi sans eau du mois de mars 2014, a su lui donner l'impulsion nécessaire à la terrasse d'un café parisien. Qu'il en soit remercié.

Tous mes remerciements à mes éditrices, Estelle Durand et Sophie Lagriffol, pour leurs remarques et leurs suggestions pertinentes.

Toute ma gratitude à Sylvie Sagnes, ma bêta-reader de choc, qui a encore une fois fait une lecture pertinente de ce manuscrit. Promis, la prochaine fois, je ne me rongerai pas les ongles !

Merci à mon fils chéri qui a trouvé le prénom de Jordan et à ma fille adorée qui a (librement) inspiré le personnage de Lara.

Ma créativité doit beaucoup à John Barrowman, crooner et écossais, ce qui fait de lui un homme indispensable, et au film *New York Melody (Begin Again)*, qui ont fourni la bande-son qui a accompagné pendant plusieurs mois l'écriture de ce roman, et à la grande Jane Austen, à qui j'ai emprunté bien malgré elle quelques éléments de trame, en espérant juste qu'elle ne se retournera pas dans sa tombe, parce que ça ferait désordre. Darcy, sache que tu es l'homme de ma vie. *Forever and A Day*.

Je ne remercie pas mon employeur, l'Éducation nationale, sans qui ce roman aurait vu le jour trois fois plus rapidement (il paraît que corriger des copies et préparer des cours font hélas partie de mes obligations de service), ni *Candy Crush* (à l'heure où j'écris ces lignes, je suis coincée au niveau 461 depuis ce qui me semble être l'éternité plus un jour), ni *QuizUp* (où je maîtrise dans des domaines aussi passionnants que pointus comme le métro parisien et *Friends*).

Un immense merci à mon mari, qui, lorsque la *deadline* fut venue, a occupé cinq enfants avec un talent et une patience que je ne lui soupçonnais pas, et qui a été unanimement proclamé « roi du gratin » par des gastronomes exigeants.

Merci à mes amies qui posent toujours un regard bienveillant sur ce que j'écris et affirment que je suis la femme la plus drôle à l'ouest du Pecos. Je ne les crois pas, mais ça fait plaisir quand même.

La baie de Somme est une région merveilleuse que je ne peux que

vous inciter à aller visiter. Toutes les approximations géographiques et erreurs sont de mon fait : j'ai pris des libertés, notamment avec les horaires des marées, pour servir ma narration. Je sais, c'est mal, envoyez-moi Ryan Gosling pour me fouetter.

Je jure sur mon poster d'*Avengers* que Tom Hiddleston n'a pas été maltraité pendant la rédaction de ce roman. Au contraire.

Et enfin, merci à toi, lecteur, de tenir ce roman entre tes mains. Pour la peine, je t'embrasse, tiens.

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2015 Harlequin S.A.

Conception graphique : Aude Danguy des Déserts

©InnaBodrova/Thinkstock

ISBN 9782280301787

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Angéla MORELLI

L'amour est dans le foin

Mais qu'est-ce qui lui a pris d'accepter ce plan foireux ? Et pire encore, pourquoi a-t-elle fait ce stupide pari avec ses copines ? Résultat, voilà que Louise est :

1) bloquée au fin fond de la campagne (celle avec de la vraie boue et des vraies bêtes) dans la maison d'une amie-d'une amie pour un long, un interminable mois de « vacances »

2) condamnée à une abstinence forcée (fichu, fichu pari ! et fichues copines !)

Pour une parisienne pure souche qui ne vit que pour son travail et ne connaît pas le sens du mot « repos », ce séjour s'annonce plutôt douloureux. Jusqu'à ce que deux spécimens locaux viennent troubler ses bonnes résolutions vertueuses. D'un côté, Joffrey, bel apiculteur au sourire canaille. De l'autre, Arnaud, artisan en charge des travaux de la grange, dont les manières rustres et la bougonnerie n'ont d'égal que le pouvoir ensorcelant de ses muscles. Et elle qui pensait se trouver à mille lieues de toute tentation...

A propos de l'auteur

Angéla Morelli est née sur les rives verdoyantes de la Garonne, qu'elle a quittées il y a longtemps pour les brumes de la capitale. Professeur de Lettres le jour et traductrice la nuit (oui, c'est une super héroïne), elle est tombée dans la marmite de la romance en succombant, un soir d'inadvertance, au charme ténébreux de Joffrey de Peyrac. Quand elle a compris qu'elle n'épouserait jamais Rhett Butler, et en attendant de rencontrer enfin Ryan Gosling, elle a décidé d'écrire des romances dans lesquelles elle pourrait donner libre cours à son penchant pour les hommes intelligents et sexy. Elle se plaît dans le genre de la romance contemporaine urbaine dans laquelle humour et amour forment un cocktail détonant !

